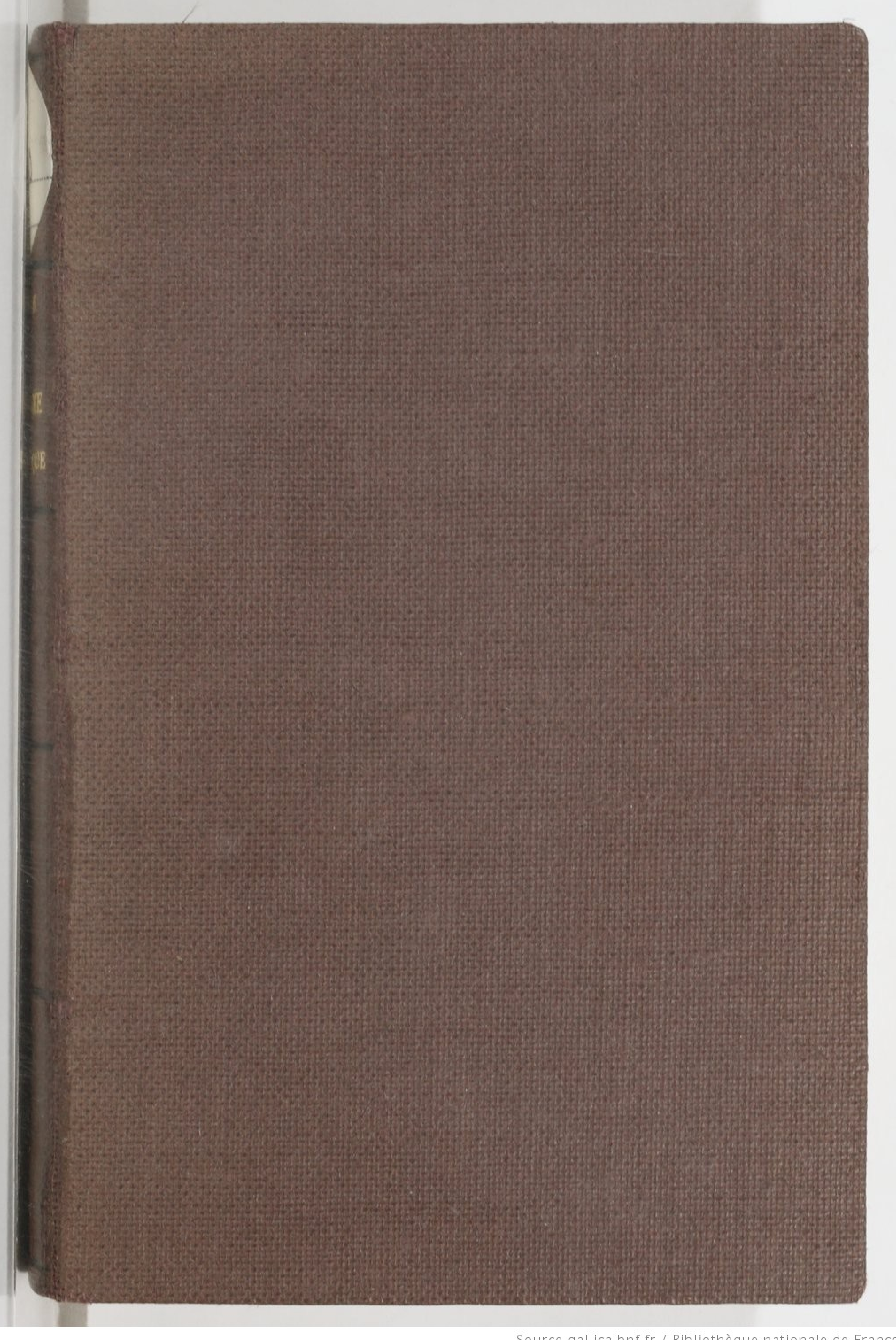


Une femme romanesque. Adrien Malaret. L'Exemple. Par Claude Vignon







UNE

FEMME ROMANESQUE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

CHATEAU-GAILLARD	1 vol.
LES DRAMES IGNORÉS	1 —
ÉLISABETH VERDIER	1 —
UN NAUFRAGE PARISIEN	1 —
RÉVOLTÉE	1 —

PARIS — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE. — 1610-1.

UNE FEMME
ROMANESQUE

ADRIEN MALARET — L'EXEMPLE

PAR

CLAUDE VIGNON



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1881



UNE

FEMME ROMANESQUE



I

Je voudrais vous montrer mon héroïne, telle que je la vis, — sans l'embellir de la poésie de mes rêves, — sans la déflorer par les douloureuses blessures de la réalité.

Stéphanie avait trente-deux ans. Dans le pays, chacun savait son âge. Elle était mariée depuis dix ans, et cependant on disait encore, comme si c'eût été d'hier : « Elle était bien jolie le jour de son mariage. »

Au fait, pourquoi pas? Son nez busqué, son menton un peu fort, n'empêchaient pas qu'elle n'eût des traits réguliers et un visage sympathique... Mais

c'était l'expression de ce visage, surtout, qui devait être délicieuse, à en juger par ce qui demeurait encore, malgré les dix années de la vie uniforme, froide et lourde d'une toute petite ville de province.

En province, dans un centre de population de six ou huit mille âmes, les années sont-elles de six mois ou de dix-huit? — Voilà ce que je me suis souvent demandé; certes, elles sont plus courtes que les années des capitales, si la capacité s'en mesure aux événements et aux émotions dont elles sont remplies; mais comme elles sont plus longues, si on les évalue à la puissance de l'empreinte qu'elles marquent sur les visages!

On dit—et cela semble naturel—que les émotions et les agitations vieillissent avant l'âge : comment donc voyons-nous les hommes politiques, rompus par la lutte ardente des plus grands intérêts, conserver jusqu'à quatre-vingt-deux ans la jeunesse d'un lord Palmerston? des artistes, sur la brèche, depuis un demi-siècle, produire, à quatre-vingts ans passés, la musique fraîche et pimpante d'un Auber! — Comment voyons-nous tant de ces femmes du monde, brûlées depuis l'adolescence jusqu'à l'âge mûr au feu des lustres, épuisées par les veilles, harassées par les obligations constantes d'une vie de parade, plus jeunes, à cinquante ans, que tant de femmes de province à trente-cinq? Les ressorts humains, physiques et moraux, seraient-ils comme des engrenages qui

se conservent par l'action et qui se détruisent par la rouille ? Les femmes seraient-elles des plantes de serre chaude qu'une température à haute pression fait fleurir et conserve, et que l'atmosphère tempérée de la province arrête dans leur essor, étiole ou atrophie dans leur épanouissement ?

Donc, Stéphanie avait trente-deux ans, deux enfants et un mari notaire. Sur son front, à ses tempes, des plis marqués témoignaient qu'en passant, le temps, ce rude sculpteur, appuyait son ciseau d'une main ferme et impitoyable ; et, par un singulier contraste, dans ses yeux brillait, avec un éclat étrange, l'incompressible flamme de la jeunesse. Ses joues étaient couperosées ; mais sa voix argentine et fraîche avait les inflexions d'une voix de jeune fille. Parfois elle semblait accablée sous le poids d'une mélancolie sans espoir, parfois elle avait des éclats de gaieté comme un enfant.

Elle se coiffait tout simplement, en longs bandeaux lisses rejoignant le chignon pour faire un gros nœud. D'ailleurs avait-elle les cheveux blonds ou bruns ? les yeux bleus ou noirs ? Lecteur, je ne vous en dirai rien : devinez. — Je vous ai prévenu qu'on l'avait trouvée bien jolie, le jour de son mariage, et que sa beauté résidait surtout dans l'expression de sa physionomie. Mettez, si vous voulez, qu'elle avait les cheveux châtains, les yeux à reflets changeants et lumineux, les dents blanches, les lèvres écarlates,

les mains fines et la taille souple... Au vrai, je ne m'en souviens pas.

Pourtant, lorsque je la vois repasser dans mes souvenirs, c'est comme quelque chose de gracieux et de sympathique : non comme une beauté, mais comme un charme, et, certainement, il y a dix ans, c'eût été, pour tout le monde, la femme la plus remarquable d'Aubeterre.

D'ailleurs, elle dessinait, elle était musicienne, elle appartenait à une famille riche et elle avait été élevée au couvent, à Angoulème. Que l'on me demande comment et pourquoi elle se trouvait exilée dans un chef-lieu de canton et mariée à un notaire, je répondrai que toutes les filles bien élevées ne peuvent pas habiter Paris, Lyon, Marseille ou Bordeaux, ni même Blois, Poitiers ou Clermont... et qu'un brave notaire, muni d'une bonne étude, est regardé par toutes les familles comme un parti sortable. Stéphanie aurait peut-être pu épouser un négociant de Lhoumeau, le faubourg commerçant d'Angoulême, un propriétaire compagnard, un avoué, un huissier, etc... Mais pourquoi pas un notaire? Il vaut mieux être le premier dans un village que le second à Rome, pensait César.

Peut-être Stéphanie se fit-elle ce raisonnement lorsqu'on lui présenta maître Audibert; peut-être pensa-t-elle tout simplement qu'elle gênait son père, veuf depuis longues années, et qu'elle

ferait bien de quitter le plus tôt possible le toit paternel pour le toit conjugal... Peut-être trouva-t-elle que, le mariage étant le but de toutes les jeunes filles, il fallait y arriver par le plus court chemin... ou bien, peut-être, ayant déjà heurté ses rêves aux écueils de la réalité, renonça-t-elle soudain aux illusions pour embrasser la vie telle qu'elle se présentait... N'importe!

Maître Audibert lui fit faire un voyage de quelques jours à Paris, pour son cadeau de noces, puis l'emmena chez lui, à Aubeterre, dans sa maison.

Maître Audibert était un bon mari; la maison, bien que située dans la ville basse, était une jolie maison.

II

A vrai dire, maître Audibert était bien assez riche pour se faire bâtir une belle maison en pierres de taille blanches, dans la ville haute : et, si Stéphanie l'avait voulu, certainement il l'aurait édifiée, — à la grande admiration de ses concitoyens. Mais Stéphanie se gardait bien de le vouloir ! Elle aimait tant sa pittoresque maison de vieille pierre dorée au soleil, au toit plat, au jardin en terrasse surmontant la vallée de la Dronne ! sa maison bordée de vignes qui couraient en festons sur les tuiles rouges ou les murs fauves ; son jardin planté de figuiers aux larges feuilles sombres et de grenadiers aux fleurs éclatantes, et la vue magnifique qu'on avait de sa terrasse, sur la campagne, sur la rue creuse comme un torrent, sur les tours écroulées du

château des d'Esparbès de Lussan, sur la crypte effondrée de l'église Saint-Jean, sur le vieux cimetière tout flambant de lierres centenaires et de clématites folles, d'herbes touffues et de fleurs sauvages.

Qui sait? cette maison, qu'on lui montra un jour en passant, fut peut-être la seule séduction du notaire? Pourquoi pas? Une fois que Stéphanie eut compris qu'elle ne devait pas s'attendre à trouver dans la vie réelle ce mari des contes de fées que rêvent toutes les jeunes filles au sortir du couvent, mais un mari tout prosaïque, surveillant des vignerons, vendant des eaux-de-vie, dirigeant une papeterie ou rédigeant des formules barbares sur papier timbré; que l'amour était un beau rêve et le mariage une grande école de résignation, qu'il fallait enfin marcher tout droit devant soi dans les sentiers battus, elle en conclut qu'au moins il ferait bon enfermer cette vie monotone dans un cadre poétique et donner à son imagination la carrière que la destinée refusait à ses espérances. Elle se dit que le choc journalier des objets extérieurs avait, après tout, une grande influence sur l'heur ou le malheur d'une existence vouée à tourner perpétuellement dans un cercle étroit, et que, là, dans cette maison ensoleillée, en regardant ce large décor où les mélancolies des ruines se mariaient aux prodigalités d'une nature luxuriante et aux gais horizons d'une fertile contrée, elle sen-

tirait moins que partout ailleurs l'ennui lourd et la morne solitude.

Avec tant de choses, elle pourrait causer, là ! Il lui semblait voir en perspective tout un avenir d'interminables épanchements. Mais, au contraire, si elle se figurait un mari vulgaire, un mari tel que ceux qui lui avaient été présentés jusqu'alors, dans une maison sombre donnant dans une rue étroite, vis à vis une autre maison pareille... oh ! alors ! le frisson lui prenait, et elle regrettait les cloîtres uniformes qui enfermaient la cour du couvent.

Non, non ! Stéphanie ne voulait point de maison neuve dans la ville haute. Mais, une fois mariée, elle s'installa de son mieux dans la vieille maison de la famille Audibert, et s'y fit un nid simple, harmonieux et sympathique, en songeant qu'elle devait s'y tenir sa vie durant. Le grand salon à boiseries grises, qui était au rez-de-chaussée sur la terrasse, et au second sur la rue, fut meublé de vieux mais solides fauteuils en tapisserie, de rideaux de perse, de tables à jeu, de consoles et de jardinières. Dans l'embrasure de la fenêtre dont la vue était la plus vaste et la plus pittoresque, la maîtresse du logis mit sa table à ouvrage et sa bergère. Un piano occupa le panneau principal et une bibliothèque s'éleva au-dessus du piano. Une glace encadrée dans la boiserie fit face à celle de la cheminée. Une

couple de portraits de famille et de jolies gravures d'après Chardin et Greuze furent çà et là suspendus aux panneaux. Un chevalet dans un coin, un pupitre à musique dans un autre, annoncèrent que la jeune femme ne comptait pas renoncer aux distractions que les arts lui permettaient de prendre.

Plus tard, la broderie sur la table à ouvrage fut remplacée par de petits bas tricotés, des brassières, des béguins. Puis, des chevaux de carton, des poupées de porcelaine et des polichinelles pailletés, qui se promenaient entre les jambes du pupitre et du chevalet, racontèrent que, dans la vieille maison, de petits enfants étaient nés.

III

Les années s'écoulèrent une à une, ne changeant pas grand'chose à cet intérieur. Une ride fine au front de la jeune femme, un jeu de patience remplaçant un chien à musique, témoignaient seulement que les printemps s'ajoutaient les uns aux autres, et que, de bébés, les enfants passaient écoliers.

Mais le piano, si souvent ouvert pendant les premiers temps du mariage, restait maintenant fermé jusqu'à une semaine tout entière. Stéphanie était absorbée par mille détails qu'elle eût été embarrassée de classer dans ses prévisions ou dans ses souvenirs. Elle se disait avec dépit : « Je ne fais rien ! » et elle n'avait pas un instant à donner au délassement, tiraillée qu'elle était, en tous sens, par ses obliga-

tions de mère et de ménagère. Le chevalet, par la même raison, restait plus abandonné encore dans son coin : servant de support à des cartons à dessin poudreux, et de patère à la capeline de madame et au chapeau de paille de monsieur.

Les journées, en province, se remplissent on ne sait comment, mais elles se remplissent. On dirait que c'est de néant. D'abord, on se demande avec angoisse comment on fera pour tuer le temps, et, peu à peu, soit qu'une sorte d'engourdissement vous dissimule la longueur des heures, soit que les infiniment petits de la vie se multiplient ou prennent des proportions imprévues, ces journées, que l'on entrevoyait longues et vides, se trouvent courtes et comblées.

Mais qu'importe ? Si elle avait eu des loisirs, Stéphanie aurait-elle donc, au bout de huit ou dix ans de ménage, répété les mêmes morceaux, reproduit les mêmes paysages à la mine de plomb ?

Sa maison, du haut jusqu'en bas, était ornée de bouquets de fleurs qu'elle avait peints et de vues du voisinage qu'elles avait prises. Maître Audibert, d'abord ravi et orgueilleux du talent de sa femme, n'y prenait plus garde à présent, et passait dix fois dans une pièce sans voir qu'un nouveau tableau y était suspendu.

Son piano, accommodé à de longs intervalles par un praticien maladroit, ne tenait plus l'accord; et

lorsqu'elle s'efforçait, malgré tout, d'en faire vibrer les touches sous ses doigts raidis, il arrivait fréquemment à maître Audibert de s'endormir et d'accompagner la musique de Donizetti, — oui, celle-là même ! — d'un ronflement monotone ! Ou bien, les enfants l'interrompaient par leurs jeux ou leurs cris; — ou bien Thisbé, la chienne bien-aimée du notaire, qui du matin au soir, le suivait à trois pas, lorsqu'il marchait, et dormait entre ses jambes, lorsqu'il était assis, se mettait à hurler.

En vain la société d'Aubeterre, justement fière d'une jeune femme remplie de grâces et de talents, encensait-elle madame Audibert de louanges stéréotypées : Stéphanie ne se sentait plus le courage d'affronter l'indifférence morne qu'elle sentait sous les éloges des étrangers comme sous le silence de son mari.

Au bout de tout effort, la nature humaine a besoin de voir un but. « Pour qui ? » ou « Pourquoi ? » telles sont les deux questions sans cesse répétées au-devant des choses, par notre raison ou par notre instinct, et, ni à l'une ni à l'autre, Stéphanie n'entendait de réponse en son cœur.

Toutefois, si cette absence de stimulant la décourageait de poursuivre ses études et d'exercer ses talents acquis, elle ne lui faisait pas encore connaître l'énervante désespérance. C'est qu'au demeurant, comme je l'ai dit plus haut, Stéphanie était

occupée, et que les soins multipliés que réclamaient son ménage et ses enfants ne lui laissaient pas le loisir de se plonger dans la contemplation de ses misères intimes.

De son mari, elle n'avait point à se plaindre ; de ses enfants, fille et garçon venant bien et donnant de bonnes espérances, elle n'avait qu'à se louer. Pourquoi donc eût-elle accusé la Providence ?

J'ai dit aussi, plus haut, qu'elle s'était mariée sans trop d'illusions et que son nid lui plaisait. Pourquoi donc se fût-elle trouvée injustement déshéritée ?

Donc, elle menait la vie tout droit, sans penser, surveillant ses lessives, qui étaient les plus blanches d'Aubeterre et qu'elle aimait à voir, de sa fenêtre, étendues dans les prés qui bordent la Dronne; aidant à la confection des conserves et des confitures qu'elle voulait au goût de maître Audibert, et, s'il était possible, meilleures que celles de mesdames telle ou telle ; apprenant à ses enfants à lire, à compter, à solfier la gamme et à réciter des fables de La Fontaine; cousant, pour leur entretien, autant qu'il était permis à une dame riche, de la première société de la ville et qui devait faire travailler les ouvrières; se promenant avec eux sur le cours ou au bord de la rivière; rendant ou recevant quelques visites, et, le soir, faisant la partie de whist ou de besigue, à moins qu'elle n'allongeât de quelques rangées de points une

sempiternelle tapisserie, ou bien ne fît à haute voix la lecture du journal.

Que si, parfois, elle avait un moment de solitude ou de liberté, elle se surprenait, inactive dans sa bergère, et regardant soit un rameau de lierre détaché des vieux murs et se balançant au gré du vent, soit les mystérieuses et sombres profondeurs des caveaux creusés dans le roc sous les ruines du château, soit les méandres de la Dronne dans les prés, à travers les grands peupliers, dont les feuilles bruissaient, soit les attelages de bœufs qui passaient sur le pont.

Elle ne pensait pas, elle ne dormait pas non plus. C'était un état bizarre qui n'était ni la veille ni le sommeil ; d'ailleurs, ces moments duraient peu, car, bientôt, le coup de cloche de la réalité la tirait de cette rêverie inconsciente.

IV

Elle atteignait ainsi ses trente ans. En province, à cet âge, et quand on a des enfants de huit à dix ans, il faut renoncer aux gâteries du mari, aux petits triomphes de coquetterie, restreindre sa toilette en songeant à économiser pour les enfants, s'enfoncer de plus en plus dans les soins du ménage. Stéphanie était admirablement préparée pour passer sous ces fourches caudines des convenances et du devoir.

Malheureusement son mari lui annonça un jour qu'il fallait mettre les enfants en pension. Paul devait aller au collège à Angoulême, et Laure chez des dames ***, dans la même ville, où toutes les jeunes filles « comme il faut » étaient élevées.

Stéphanie fut abasourdie par cette nouvelle comme si elle n'avait jamais pensé que ses enfants dussent

la quitter. Ordinairement passive devant les volontés de son mari, elle osa néanmoins discuter celles-ci. Paul au collège, pourquoi? Les leçons de l'instituteur qui tenait l'externat, à Aubeterre, ne pouvaient-elles pas lui suffire longtemps encore? Laure en pension? Est-ce que sa mère n'avait pas reçu une éducation assez brillante pour l'enseigner? Et M. Audibert croyait-il que sa femme ne serait pas capable de faire une élève aussi forte en piano, en dessin, en histoire et même en littérature, que les bonnes élèves des dames ***?

Mais M. Audibert répondit victorieusement à toutes ces objections. D'abord, son fils, qu'il destinait aux carrières libérales, devait avoir une éducation complète, et les études de l'externat n'étaient pas assez fortes, même pour son instruction préparatoire Il fallait de bonne heure suivre les classes de l'Université; ensuite, — et comment Stéphanie ne le sentait-elle pas? — il fallait éloigner l'enfant d'une école que fréquentaient, pêle-mêle, tous les enfants d'Aubeterre et des environs, pour ne pas l'exposer, quand il aurait l'âge d'homme, à être à *tu* et à *toi* avec les fils des *demi-messieurs* du voisinage. Quant à Laure, il était bon qu'elle allât en pension chez les les dames ***, parce qu'elle s'y rencontrerait avec des demoiselles des meilleures familles des départements circonvoisins; car on les envoyait étudier à Angoulême pour leur faire perdre l'accent du Bor-

delais, du Périgord et du Limousin. Et puis, que dirait-on, dans Aubeterre, si madame Audibert faisait l'éducation de sa fille elle-même? Ou qu'elle avait bien de la prétention, ou que M. Audibert voulait économiser... et, par conséquent, qu'il était gêné... Enfin, les réflexions de Stéphanie n'avaient pas le sens commun. On savait bien qu'elle était tendre mère, et qu'elle se séparerait des enfants avec chagrin, mais il fallait aussi être raisonnable et faire comme tout le monde.

Donc, quelques jours avant la Toussaint, un trousseau complet de collégien fut rangé dans une malle et un trousseau de pensionnaire rangé dans une autre, et madame Audibert, tout en pleurant, y joignait des pommes, des grenades et des pots de confiture, empilant le tout de son mieux et partageant les douceurs avec une équité scrupuleuse. Et, tout en s'empressant aux soins du départ, la pauvre mère se demandait ce qu'elle ferait lorsque la maison serait vide d'enfants.

Pour la consoler son mari lui dit :

— Nous irons les conduire ensemble à Angoulême, et puis, si tu veux, nous reviendrons par Bordeaux, en faisant le chemin des écoliers. Tu achèteras ta toilette d'hiver et je te mènerai au spectacle.

— Et... après? fut tentée de demander Stéphanie. Mais elle se retint. A quoi bon cette question : « Après ?... » Eh bien, après, elle ferait comme les

autres mères apparemment : elle se consolerait ou bien elle compterait les semaines en attendant les vacances. M. Audibert n'était-il pas bien bon ? Il ne manquerait pas de maris, même dans Aubeterre, qui se fussent fâchés si leurs femmes avaient eu la velléité de pleurer en pareille occurrence ! Sans compter qu'il avait raison, après tout !

Stéphanie conduisit ses enfants à Angoulême, fut menée à Bordeaux comme il avait été convenu, et y acheta, d'après l'invitation de son mari, une robe de chambre de cachemire gris à revers de taffetas rose, un manteau de velours pour les visites, deux robes de soie et deux chapeaux. L'un blanc, avec plumes, pour les visites de cérémonie et les circonstances solennelles, et l'autre en velours noir. Si elle avait demandé autre chose, certes M. Audibert ne se fût pas fait prier pour le lui accorder; car il aimait que sa femme fût bien mise, et même il désirait que, sous le rapport de la toilette, elle eût le pas dans Aubeterre. Mais quoi ? Stéphanie fut contente avec cela, et même elle l'eût été à moins, puisqu'elle n'avait rien demandé.

Par exemple, elle manifesta le désir d'entendre un opéra. M. Audibert voulait aller à la comédie, mais il se rendit à la préférence de sa femme. Décidément c'était un excellent mari.

Tous deux, après une absence totale d'une semaine, revinrent à Aubeterre, Stéphanie avec toute une car-

gaison d'élégance et quelques cahiers de musique nouvelle ; Maître Audibert avec la satisfaction du devoir accompli.

Mais, quand elle fut réinstallée dans sa maison, qui lui parut tout à coup vaste comme une caserne, vide et froide comme une église protestante, Stéphanie fut prise d'une nostalgie singulière. Elle s'ennuya de tout et sa jeunesse endormie jusque-là dans le bercement monotone de la vie journalière sembla se réveiller en poussant un long gémissement.

Il y avait bien longtemps qu'elle ne s'était regardée dans une glace, autrement que pour les soins nécessaires de la toilette et pour l'harmonie de a coiffure ou de ses ajustements. La fantaisie lui prit d'examiner de près son visage, et de voir s'il avait vieilli, lorsqu'elle sentit son cœur soulevé par les effluves incompressibles de la jeunesse. Hélas ! que de filaments rouges sous la peau transparente de ses joues! et comme la patte d'oie se marquait au coin de ses yeux! — Un cheveu blanc ! — oui ! en vérité, Stéphanie trouva un cheveu blanc sur sa tempe gauche ! ...

— Ah! grand Dieu! se dit-elle, est-ce donc fini? Ai-je donc vécu ? Voilà la vieillesse qui arrive, et les belles années ont passé comme un songe. Que dis-je, comme un songe? comme une nuit sans rêves ! Et, se souvenant d'un conte qui a charmé notre

enfance à tous, de la *Belle au bois dormant*, elle s'imagina en être l'héroïne... Seulement, au lieu de se réveiller jeune et belle comme la princesse enchantée, elle s'éveillait flétrie et sans que nul prince Charmant se trouvât là, pour lui sourire.

Qu'avait-elle fait de ces lustres heureux qui entourent la vingtième année? Où étaient les souvenirs? A l'exception de la naissance de ses enfants, quels événements avaient jamais fait battre son cœur? Pourtant, lorsqu'on ne vivait plus d'espérances, il fallait bien vivre de souvenirs! Sans doute, à son horizon elle voyait poindre les triomphes de ses enfants : de son fils devenant un homme dont elle était fière, de sa fille qui serait jolie et aimante... A cette pensée, un frisson la parcourut tout entière : sa fille était-elle donc destinée, aussi, à ne connaître de la vie que le devoir et la résignation?

Lorsque ces idées la tourmentaient, Stéphanie cherchait à s'étourdir. — « A quoi bon penser? se disait-elle, la pensée est en nous comme un bourreau qui nous torture; et, contre ce bourreau, nous n'avons d'autre défenseur que l'oubli. Alors elle se mettait au piano, et, frappant les touches avec colère, en tirait d'abord une suite de bruyants accords ; peu à peu, aux accords elle mariait des gammes fugaces et babillardes; insensiblement, de gammes en accords, elle en venait à attaquer quelque *andante*, puis, quelque

tremolo, et ses doigts, obéissant aux impulsions maladives de son âme, plus qu'à sa volonté peut-être, faisaient enfin sortir du piano comme des soupirs et des sanglots. Irritée de le trouver si obéissant à ses impressions intimes, elle recommençait l'exercice de ses accords éclatants, frappant de plus en plus fort, comme si elle avait voulu punir le passif instrument de sa docilité, jusqu'à ce que l'impatience, ou l'appel de sa cuisinière, ou les hurlements aigus de Thisbé la forçassent de s'interrompre.

Non seulement la maison lui sembla vide, mais encore le temps lui sembla long. Elle se demanda comment le tuer. — Faire de la musique? Oui, mais il ne fallait pas en abuser, parce que la musique surtout lui faisait mal. Dessiner? Mais il fallait des sites nouveaux ou des modèles intéressants. Quand elle se mettait devant un bouquet de fleurs pour le copier, un découragement qui touchait au dégoût la prenait ; quand elle regardait le paysage qui se déroulait au pied de sa terrasse, elle se détournait de l'ensemble avec terreur, se sentant impuissante à le rendre, et des détails, avec lassitude, comme de motifs trop souvent traités. Elle eût été volontiers par la campagne chercher des inspirations nouvelles ; mais était-il donc convenable qu'une femme dans sa position allât courir seule dans les chemins ou dans les terres? Les mauvaises langues — il y en a par-

tout — auraient bientôt dit qu'elle cherchait aventure.

Volontiers aussi Stéphanie se serait adonnée à la lecture; mais c'était peut-être le seul défaut de maître Audibert, de ne point aimer voir, aux mains de sa femme, des volumes inconnus de lui. Non qu'il redoutât directement l'influence des romans sur une tête qu'il croyait trop bien réglée pour que rien y pût importer le désordre, mais parce qu'il était naturellement de la lignée du bonhomme Chrysale et tenait la littérature comme peu compatible avec les occupations de la ménagère.

Lorsque Stéphanie lisait un roman, c'était comme en fraude, pour ainsi dire. Cette circonstance augmentait l'effet de la lecture qui devenait un plaisir défendu. Et puis il n'était pas facile de se procurer des livres! D'abord, elle osait rarement en demander chez le libraire, parce que, dans un chef-lieu de canton, tout se sait, et que maître Audibert aurait pu apprendre ses acquisitions, et, sans les lui reprocher, en être attristé. Quant à demander le silence au marchand, elle n'y serait point descendue. Elle ne se permettait donc d'acheter des livres qu'à de longs intervalles, et après avoir bien supputé, d'après les annonces et les réclames des journaux, la somme d'intérêt et d'émotion que devait enfermer celui-ci ou celui-là. Mais quelquefois, elle en empruntait. La chose ne se fai-

sait point sans diplomatie; car, si on avait pu deviner que souvent, lorsqu'elle sortait pour faire des visites, madame Audibert allait à la chasse et mettait à se faire offrir un roman la même adresse qu'un braconnier à faire lever un lièvre, d'abord par malice, on ne lui en eût pas prêté, ensuite on en aurait causé.

On cause si facilement dans une petite ville !... eh dame ! que ferait-on si l'on ne causait?... On aurait dit : « Madame Audibert est *romanesque.* » Romanesque, ô ciel ! que de choses dans ce mot terrible, que de conséquences à ce jugement une fois formulé! Il fallait donc amener l'offre du livre avec une adresse infinie; le recevoir sans qu'un tremblement du bout des doigts, une flamme dans les yeux, trahissent le plaisir qu'on éprouvait; l'emporter sans avoir l'air de le cacher, et, pourtant, inostensiblement, de peur que le notaire ne le vît ; le lire par échappées, dans les moments de solitude.

Ceux de nos lecteurs qui n'ont point habité de petites villes auront peut-être quelque peine à se figurer comment l'idéal de Stéphanie, son suprême désir, devint celui d'avoir quelquefois des romans et de les aller lire à deux pas de chez elle, là, sous ses fenêtres, dans les ruines du vieux château, et comment ce désir, si ardent et si naïf, était incroyablement difficile à réaliser. Quoi ! quand on a une

maison confortable, un joli salon, un jardin et une tonnelle de vigne, de chèvrefeuille et de jasmin dans ce jardin, s'en aller se tapir dans un fouillis de pierres et de mauvaises herbes, où fréquentaient les crapauds et les vipères ; et ce, précisément en face de cette maison confortable et de cette jolie tonnelle? Assurément, c'eût été une aberration dont une femme romanesque seule pouvait être capable!

Maître Audibert, qui avait aussi trouvé la maison vide après le départ de ses enfants, n'était pas si occupé de son étude que, dix fois par jour, il ne vînt tourner autour de Stéphanie pour lui parler de mille choses sérieuses ou frivoles. Quand il ne tournait pas dans la maison, il accommodait le jardin et passait et repassait sous les fenêtres.

Oh ! combien de fois, depuis le départ de ses enfants et depuis qu'elle se laissait aller à cette passion de lecture, Stéphanie avait ressenti de violentes impatiences contre le piétinement agaçant et oiseux de M. Audibert dans les corridors, ou les grincements répétés de son râteau sur le sable des allées !

C'était encore le piano qui devenait le confident et le souffre-douleur de ces petites colères, et le mari, assourdi par un *crescendo* furibond et par les hurlements de la fidèle Thisbé, entrait, soit par la porte du corridor, soit par la porte vitrée qui donnait sur le jardin :

— Tu vas casser les cordes, ma femme, disait-il, ému par le danger qui menaçait le meuble de la communauté.

Stéphanie frappait moins fort et ralentissait le mouvement. Mais son irritation s'en augmentait; ne pouvant raisonnablement s'en prendre à maître Audibert, elle s'en prit à Thisbé.

Cette bête était insupportable avec ses jappements aigus, horrible avec sa corpulence lourde, ses oreilles courtes, son poil ébouriffé, ses grosses pattes et sa queue de roquet. Avait-on jamais rien vu de si laid, dans tout Aubeterre, que cette chienne métisse et cocasse que les gamins suivaient et dont, maintes fois, les chasseurs avaient ri comme d'un phénomène de la race canine ? En vérité, Stéphanie ne pouvait comprendre que son mari — un homme de goût, pourtant! — se montrât continuellement suivi de cette bête ignoble, qui faisait dire aux mauvais plaisants d'aussi loin qu'ils apercevaient le notaire : « Ah ! voilà saint Roch et son chien ! » Sans compter que le premier clerc de maître Audibert, à cette occasion, fredonnait une complainte fort peu convenable.

Le pauvre mari essaya de son mieux de défendre sa fidèle Thisbé. Il évoqua le souvenir de ses enfants, qui l'aimaient et qui seraient attristés, aux vacances, de ne point la voir. C'était bien le plus éloquent plaidoyer en faveur de Thisbé! Mais la malheureuse

chienne sauvée une fois, deux fois, trois fois des vengeances d'une femme nerveuse en quête d'un souffre-douleur, ne pouvait échapper toujours à son sort... Un jour, maître Audibert parut seul sur le cours, tailla les rosiers de son jardin sans être distrait par une petite bête qui lui grimpait aux jambes, et madame Audibert put jouer du piano en paix!

Et, chose étrange, par ce sacrifice, la divinité ne sentit point son ire apaisée.

V

Ce fut entre Pâques et la Pentecôte, en allant faire ses visites de printemps, que madame Audibert vit sur un guéridon, dans un des premiers salons d'Aubeterre, le plus joli livre du monde et qu'elle eut bien envie de l'emporter. Il n'était point, comme la pomme d'Ève, pâle d'un côté d'une pâleur d'ivoire, et pourpre de l'autre comme un bouquet de cerises : non, il était blanc, broché en papier vergé blanc, avec un titre mauve tendre. Il était lustré, il était soyeux, il était imprimé avec luxe et mis en vente chez le libraire à la mode. Le titre, bizarre, intriguait ; le nom de l'auteur, harmonieusement mêlé de voyelles et de consonnes, devait être doux à la prononciation. Ce nom, elle le lisait pour la première fois ; ce titre, elle ne l'avait vu annoncé nulle part. Tout en cau-

sant, elle maniait le livre coquet et jetait sur l'intérieur un regard furtif.

— Ne l'avez-vous pas encore lu ? lui demanda l'heureuse propriétaire avec un accent de surprise.

— Mais non ! vous seriez bien aimable de me le prêter.

Une fois en possession du bienheureux livre, Stéphanie n'eut plus qu'une idée : le lire. Toutefois, comme les gourmets qui se promettent une jouissance infinie de la dégustation d'un certain plat et qui veulent le savourer à loisir dans une salle à manger tiède, avec des amis choisis, elle voulait lire son roman à l'abri des importuns, sans crainte d'être interrompue. Vers quatre heures, lorsqu'elle vit son mari sur la terrasse se promenant de long en large et semblant se demander à lui-même ce qu'il allait faire, une chaleur inconnue lui monta au diaphragme.

« S'il pouvait sortir et aller loin ! » pensa-t-elle. En ce moment elle regretta Thisbé. La chienne eût certainement entraîné son maître hors du logis par cette belle soirée.

Maître Audibert avait des clients et des amis dans les environs d'Aubeterre, et, pendant l'été, il choisissait d'ordinaire cette heure de l'après-dîner pour leur rendre ses visites d'amitié et d'affaires. Mais, depuis qu'il n'avait plus Thisbé, maître Audibert était — révérence parler ! — comme un corps sans âme. Il attendait une impulsion, Stéphanie aurait

bien voulu la donner ce soir-là ; mais elle n'osait pas. Précisément parce qu'elle désirait trop vivement le départ de son mari, elle craignait d'être maladroite en le provoquant.

Enfin le notaire se décida tout seul. Une fois son mari parti, elle descendit prestement, tourna derrière la crypte Saint-Jean, du côté de la rivière, pour éviter toute rencontre, et, tenant sous son manteau le précieux volume, grimpa le long de la route qui sert d'assise au vieux château, jusqu'à une certaine anfractuosité tapissée de lierre et de gazon, fermée du côté de la ville par un pan de mur, et ouverte, au contraire, du côté de la rivière et de la campagne. Combien de fois, de sa fenêtre, elle avait regardé ce coin délicieux, avec la folle envie de s'y blottir! Elle était donc, ce soir-là, au comble de ses désirs. Seule, à l'abri des regards et de toute interruption importune, elle allait pouvoir lire, tout d'un trait, un roman palpitant!

Par quel changement imprévu, se demandera-t-on peut-être, la mère de famille raisonnable et résignée du commencement de ce récit est-elle devenue la folle créature que nous voyons là, demi-couchée dans l'herbe, et parcourant, d'un œil ardent et avide, les feuillets d'un roman? Eh! ne l'a-t-on pas deviné déjà? Elle s'efforçait de tromper par des rêves les révoltes de son cœur, à la jeunesse persistante et révoltée! elle essayait de soustraire quelques heures aux réali-

tés de la vie, pour s'élancer dans l'empyrée où vivent les héros de poésie et d'amour !

S'incarner tout un soir dans une création suave et charmante, recevoir en imagination les aveux ardents d'un jeune homme passionné, n'était-ce donc rien? Et le bonheur de pouvoir, si l'on voulait, fermer un instant le livre et deviner ce que l'auteur ne disait pas ? Ou bien construire un autre roman à côté du sien ?... Oublier tout, respirer à pleins poumons les brises du printemps, pouvoir pleurer un instant sur le malheur des pantins manœuvrés par l'auteur, ou sur le sien propre, sans crainte de surprise, n'était-ce pas une enivrante jouissance ?

Elle la but à longs traits, de quatre heures à huit, tandis que le notaire trottait menu par les chemins, et que les dames de la ville se promenaient sur le cours.

VI

Le roman, signé Max Valleran, la promena d'abord en Suisse, dans un vallon charmant où les héros se rencontraient, venant chacun d'une extrémité du monde; puis, en Italie, — dans ce magique pays qui semble être la mère patrie de l'amour; — puis, à Paris, la grande Babylone aux mirages fascinateurs et vertigineux. Et partout elle s'arrêta comme pour posséder par la pensée ces horizons séduisants et inconnus.

Le livre, d'ailleurs, était-il un de ces ouvrages de maître qui marquent leur passage dans l'âme des lecteurs ? Non : c'était un roman comme tant d'autres. Toutefois, grâce à lui, Stéphanie avait aimé, haï, pleuré, joui et souffert, vécu enfin, par toutes les

facultés morales de son être, lorsqu'au jour baissant, elle tourna le dernier feuillet.

Elle releva la tête en aspirant l'air comme pour s'éveiller de ses rêves et rentrer dans la vie réelle. Mais tout à coup elle tressaillit et laissa échapper un cri.

Était-ce un reste d'illusion ? Voyait-elle avec les yeux de son corps un être vivant, ou bien, avec son imagination, le fantôme d'un héros de roman ? A quelques pas, un jeune homme élégant et distingué, comme il n'y en avait pas un dans le voisinage, s'appuyait au pan de muraille qui subsistait du côté de la ville, et la regardait attentivement.

Si la vision était demeurée immobile, Stéphanie n'aurait pas douté qu'elle ne fût produite par son imagination ; mais, se voyant surpris dans son poste d'observation, et sentant qu'il ne pouvait pas y rester plus longtemps sans impertinence, le jeune homme salua respectueusement, et se retira.

Comme il fallait contourner la roche pour descendre, Stéphanie le vit passer à ses pieds ; puis, le suivant du regard, elle le vit traverser le pré, gagner le pont, franchir la Dronne, et disparaître enfin derrière un bouquet d'arbres.

Donc c'était bien un jeune homme, vivant et réel, qui l'avait regardée là, tout à son aise, tandis que, se croyant seule, elle se laissait aller à toutes les impressions de son âme exaltée !

Un trouble infini s'empara d'elle. La pudeur de son âme lui sembla violée, comme l'eût été la pudeur de son corps si ce même jeune homme l'eût surprise, à l'improviste, dans sa chambre à coucher. Elle repassa précipitamment dans sa mémoire les principales émotions qu'elle avait reçues du roman et se demanda, avec inquiétude, par quelles marques extérieures elle avait pu les trahir.

Quelquefois elle s'était arrêtée à certains passages plus spécialement attachants, et alors, regardant sans voir, elle avait dû laisser errer, sur le paysage qui s'étendait à ses pieds, des regards vagues et attendris, où mille regrets et mille désirs fugitifs se succédaient sans doute. Une fois, au contraire, elle avait fermé les yeux pour concentrer en elle-même une impression plus vive, et il lui semblait que, dans cette absorption même, un témoin devait lire un intérêt trop passionné. Enfin, elle avait pleuré. N'était-ce pas, comme par autant d'échappées, avoir montré à nu l'intérieur de son âme?

Bientôt les préoccupations de la coquetterie instinctive de la femme se joignirent à celle de la pudeur. Stéphanie, qui avait trop songé tout le jour à la lecture de son roman, pour s'être occupée de sa toilette, jeta les yeux sur l'ensemble de sa mise et se demanda si sa robe de toile grise, bordée de lacets de laine rouge, avait bonne façon; si le bord de la jupe découvrait le bout de ses pieds? comment

elle était chaussée ? — coiffée ? — Car, pour lire plus à l'aise, elle avait ôté son chapeau rond et l'avait jeté à côté d'elle, dans l'herbe.

Elle se préoccupait plus encore de sa pose. Était-elle assise ou demi-couchée ? En tout cas, avait-elle de la grâce, ou bien, au contraire, par malechance, était-elle apparue à son espion sous un aspect défavorable ?

Ces pensées, qui ne furent pas épuisées en un instant, occupèrent si puissamment Stéphanie qu'elle ne prit garde ni aux lentes dégradations du crépuscule, ni au chant des bouviers qui ramenaient leurs bêtes à l'étable, ni à l'*Angelus* qui sonnait, ni aux dernières lueurs du soleil couchant qui s'étaient éteintes à l'horizon, ni à la lune qui se levait pour le remplacer.

C'est que cet incident, si minime en apparence, était un grand événement dans sa vie monotone. D'ailleurs, il pouvait avoir des suites.

« D'où venait ce jeune homme ? A qui parlerait-il de sa rencontre ? »

Elle y pensa non seulement ce jour-là, mais les jours suivants. Et les pensées qui se groupèrent autour de ce souvenir suffirent à remplir sa vie d'émotions inusités. Jamais, en effet, jusque-là, une circonstance si romanesque ne s'était présentée dans son existence. Désormais elle avait une sorte de secret au fond du cœur, une sorte d'énigme devant

l'esprit. Ses rêveries ne tombaient plus absolument à vide. Si peu que ce fût, c'était quelque chose que cette entrevue rapide, le soir, dans cette ruine, où ne se rencontraient point les gens froids et positifs, les gens à idées bourgeoises, à coutumes casanières. Et, rien qu'à l'avoir vue là, plongée dans la lecture d'un roman, ce jeune homme en avait appris plus long sur son compte que n'en savaient ni son mari, ni les amis qu'elle voyait tous les jours dequis dix ans.

Le jour de la Pentecôte, Stéphanie alla naturellement à la grand'messe avec son mari. Depuis sa rencontre, madame Audibert prenait de sa toilette un soin particulier. Aussi portait-elle, ce jour-là, une robe de mousseline à fleurettes, toute pimpante, un mantelet de dentelle et un chapeau de tulle blanc qui la rajeunissaient de cinq ou six ans. La solennité de la fête motivait, d'ailleurs, cette parure élégante et empêchait qu'elle ne parût trop merveilleuse. Mais combien de fois, avant d'en nouer définitivement les brides neuves, madame Audibert n'avait-elle pas essayé ce chapeau de tulle pour se convaincre qu'il allait bien ! combien de fois avait-elle promené sur son visage la houpe à poudre de riz, puis la fine batiste pour enlever les profusions de la houpe? et passé sur ses sourcils la brosse humide pour en bien dessiner l'arc! Avec quel soin, aussi, elle avait amené en avant ses boutons d'oreilles en diamant,

et drapé, en manière de loup, la voilette de tulle-illusion qui voltigeait autour du chapeau !

Si l'inconnu qui l'occupait depuis plusieurs jours habitait le pays, assurément elle devrait le rencontrer à la grand'messe, le jour de la Pentecôte.

Stéphanie était pieuse. — Tout en priant, cependant, elle égarait çà et là une œillade à travers l'église. Mais, sans fouiller franchement du regard cette foule, comment y retrouver quelqu'un ? Après quelques tentatives infructueuses, madame Audibert reporta résolûment les yeux sur son livre.

VII

En sortant, au bras de son mari, elle échangea des compliments et des saluts avec la moitié des habitants de la ville et des environs.

Tout à coup, au moment où elle désespérait de revoir son élégant inconnu, et où elle se redemandait pour la dixième fois si son imagination ne travaillait pas sur un rêve, elle tressaillit; son héros venait de lui apparaître au milieu d'une famille avec laquelle, précisément, M. et madame Audibert étaient en excellentes relations.

— Et comment allez-vous, mon cher maître ? dit le chef de cette famille, M. Gaillac, un des propriétaires les plus riches et les plus considérés du pays, en s'avançant vers le notaire ; — il y a des siècles qu'on ne vous a vu ! — Et vous, madame, avez-vous

3

oublié le chemin de la Sauzade ? Il faut venir dîner demain avec nous. Justement j'aurai ma bru avec l'aîné de mes fils. — Permettez-moi de vous présenter M. Maxence Valleran, le meilleur ami du second, qui est notre hôte depuis quelques jours.

Maxence Valleran !... A ce nom, Stéphanie pâlit et rougit, oubliant de répondre à la politesse de M. Gaillac et de saluer madame Gaillac, qui, d'ailleurs, étant un peu sourde, laissait ordinairement la parole à son mari. Maxence Valleran !... Quoi ! c'était l'auteur du roman qu'elle avait si ardemment dévoré? Oh ! mais alors... Alors la rencontre dans les ruines du château avait une bien autre importance... — ou plutôt elle en avait moins !... Car ce n'était pas elle que le jeune homme regardait avec tant d'attention, c'était la lectrice de son œuvre !

Stéphanie eût été cruellement désappointée, si, tout en faisant ces réflexions, elle ne s'était sentie enivrée du bonheur de se trouver face à face avec un auteur, un romancier dont la création l'avait émue. Elle ne savait que dire, elle n'osait plus lever les yeux dans la crainte de rencontrer ceux de Maxence.

Quant à celui-ci, il regardait fort éloquemment la jolie femme, qu'il voyait si troublée, et dont il était amoureux. Quel est l'écrivain consommé, rompu aux triomphes, qui ne se sent pas disposé à trouver charmante sa sincère admiratrice ? A plus forte

raison un débutant, comme était Maxence, un amateur qui venait de lancer, en manière de ballon d'essai, un premier livre imprimé à ses frais, devait-il s'éprendre d'une femme dont il avait surpris le réel enthousiasme, dont il avait senti vibrer le cœur sous l'influence de son œuvre. Surtout si ce jeune homme était oisif, condamné par une nécessité quelconque à passer plusieurs mois à la campagne, et que la femme fût la plus digne d'attention de tout le voisinage.

M. Maxence Valleran, fils unique d'un riche négociant de Bordeaux, au lieu de se préparer, selon le vœu de sa famille, à prendre la suite des affaires de son père, avait été mener joyeuse vie à Paris. Après avoir fait des dettes assez importantes et des folies assez majeures, il venait de couronner l'œuvre en publiant un roman. Ce roman, perdu entre mille autres, faisait peu d'effet dans le public; mais il en faisait beaucoup au contraire dans la famille Valleran. On s'y demandait avec angoisse si Maxence ne tournerait pas tout à fait mal.

A Paris, Maxence s'était lié, en faisant son droit, avec Jules Gaillac; et, par suite de cette liaison et des rapports établis depuis entre les deux familles, Jules était entré comme principal employé dans l'importante maison Valleran. De là, il s'efforçait de venir au secours de son ami, en apaisant M. Valleran père. Mais celui-ci, outré au dernier point, avait

déclaré ne vouloir rien entendre avant que monsieur son fils, par une vie exemplaire, durant six mois au moins, eût donné des gages sérieux de repentance. Placé entre cet ultimatum et des créanciers décidés à user des dernières rigueurs, Maxence avait d'autant plus volontiers consenti à aller faire ses six mois de retraite à la campagne chez M. et madame Gaillac, qu'il se promettait d'écrire là un second roman. Et il savait bien que, si les familles s'offusquent, en général, des débuts des leurs dans la carrière littéraire, elles s'honorent, non moins généralement, des succès, lorsqu'ils sont obtenus. Or il comptait bien réussir un jour.

Maître Audibert accepta l'invitation du lendemain pour lui et pour sa femme, qui ne protesta pas. Toujours interdite et décontenancée, Stéphanie aurait bien semblé à Maxence la plus gauche provinciale du monde, s'il n'avait compris l'embarras pudique de la jeune femme, et, en même temps, deviné la vive impression qu'il causait.

Maxence avait vingt-cinq ans. A cet âge, bien que l'on ait mené une vie de plaisir et écrit un roman, le cœur n'est pas si blasé, que l'admiration d'une femme n'y fasse naître des rêves confus et charmants. Donc, tout en donnant le bras à madame Gaillac, le long des chemins qui ramènent à la Sauzade, le jeune homme qui, par suite de l'infirmité de sa partenaire, se dispensait de causer, laissait

son imagination courir vers de séduisants horizons.

Il trouvait des parfums inconnus à cet air embaumé du printemps qu'il avait goûté d'abord comme un élixir de pénitence ; il découvrait des beautés spéciales à ce riche pays, dont, jusque-là, il n'avait foulé le sol qu'avec dépit. Et, du bout de sa canne, il caressait les fleurs sauvages qui grimpaient le long des talus : fumeterre rose, digitales empourprées, bugloses bleues et chélidoines jaunes. Même il cueillit une églantine et la mit à sa boutonnière. « Elle viendra ici, demain, » se disait-il. Et, pour la première fois aussi, il s'avisa de regarder avec plaisir la Sauzade, assise au beau milieu des prés, des ruisseaux brillants et babillards, entourée de bois frais et de guérets plantureux.

On pensera peut-être que, entre ce jour-là et le lendemain, les heures lui semblèrent longues ? Mais non. Le charme de ses impressions était nouveau, et il s'y abandonnait sans impatience ; si déjà il avait connu les fiévreuses excitations des plaisirs de vanité, il ignorait encore les voluptés douces d'un amour mystérieux et chaste.

Stéphanie, en revenant au logis avec maître Audibert, désirait vivement que son mari prît la parole, à propos de l'invitation de M. et de madame Gaillac et parlât de leur hôte, mais pour rien au monde elle n'eût entamé l'entretien.

— Ce jeune homme n'est pas mal, dit enfin le no-

taire, qui peut-être, de son côté, poursuivait quelque rêve : sa famille est riche, et, malgré ses fredaines, il lui reste un bel avenir. C'est dommage qu'il soit auteur...

— Ah ! il est auteur ? demanda Stéphanie en baissant la tête pour que son mari ne pût voir la rougeur subite qui lui monta au front, tandis qu'elle faisait cette hypocrite et provocante réponse.

— Oui ; on dit qu'il a fait un roman. Cela lui nuira pour s'établir... sans quoi, j'aurais pensé à lui pour la plus riche héritière de ma clientèle, mademoiselle Marlet, des Églisottes.

Stéphanie reçut une commotion au cœur. Pourquoi?

Cent fois, madame Audibert avait entendu son mari lui parler des mariages de raison qu'il combinait ainsi en équilibrant les âges, les dots et les *espérances*, et ne s'en était point sentie choquée. N'avait-elle point été mariée de même ? Mais, ce jour-là, elle fut indignée de la vulgarité de ces arrangements, et se sentit irritée, à la fois contre le bon sens utilitaire de son mari, et contre cette demoiselle Marlet qui était si riche et pour laquelle, malgré sa figure insignifiante et son esprit médiocre, on cherchait un mari doué de toutes les perfections.

— Est-ce que M. Maxence Valleran cherche à se marier ? reprit-elle après un silence.

— Non pas lui, que je sache ! mais son père voudrait bien le mettre à la raison, et, pour cela, il n'y a rien de tel qu'un bon mariage.

— Malheureusement il est auteur..., murmura, *sotta voce*, Stéphanie, qui se dit, avec soulagement, que cette circonstance défendrait probablement Maxence contre les entreprises matrimoniales du notaire. Il est peu probable, en effet, qu'un poète, un romancier qui avait rêvé au moins, s'il ne les avait connues, des figures suaves et idéales, se laissât pourvoir d'une mademoiselle Marlet !

Mais cette réflexion, d'abord consolante, en engendra d'autres qui émurent dans le cœur de Stéphanie de singulières inquiétudes. Elle se souvenait de l'héroïne du roman de Maxence et se demandait si cette héroïne avait existé ; si Maxence l'avait connue, aimée... En repassant dans sa mémoire tous les épisodes du roman, elle les transportait, par l'imagination, dans la réalité. Elle se les représentait sous des couleurs plus vives que jamais histoires d'amour ne lui en avaient montré. Et je ne sais quelle jalousie la prit contre des fantômes.

Non ; toute sa vie précédente ne renfermait pas autant d'émotions que les quelques heures qui séparèrent la présentation de Maxence du dîner du lendemain. Des pensées effervescentes et contradictoires bouillonnaient dans son cerveau ; des sentiments incohérents lui faisaient à la fois palpiter le cœur de crainte et d'espérance, d'angoisse et de plaisir ; et un secret instinct l'avertissait que la péripétie de sa vie de femme était proche.

VIII

Pour soutenir l'observation d'un romancier, d'un homme dont, dès lors, le suffrage lui paraissait plus précieux, plus enviable que tous les autres, elle voulait être charmante. Et, en même temps, par une prévoyance d'une ténuité toute féminine, — pour sa première rencontre avec un jeune homme qui serait assurément l'objet de l'attention publique, — et qui probablement s'occuperait d'elle..., Stéphanie redoutait de soulever, par son élégance, des remarques malignes. Comment donc arriver à atteindre en même temps deux buts si contraires en apparence : d'être remarquée dans l'ensemble et dans les détails par Maxence, — et de ne l'être ni par son mari ni par ses hôtes, ni par les visiteurs qui pourraient survenir à la Sauzade.

Le notaire, qui était, comme on l'a vu, assez vain de sa femme, et qui aimait à la montrer dans une toilette cossue, voulait qu'elle mît une robe de soie. Mais Stéphanie pour rien au monde ne serait allée dîner à la campagne, au mois de mai et par une température tiède, avec une robe de lampas broché, qui semblait devoir, tant elle était de belle soie, se tenir debout toute seule et protester, par sa raideur, contre les révérences. Elle aurait bien voulu mettre une robe blanche, et n'osait pas; car, en province, il y a quelques années, on n'admettait guère qu'une femme de trente ans passés se mît en blanc, excepté au bal. Pourtant, comme elle eût été jolie avec une robe de mousseline à pois et une ceinture bleue!... Justement, la veille, en mettant son chapeau de tulle, elle avait remarqué que le blanc lui seyait bien.

Elle sortit la robe d'une vaste armoire, puis la ceinture, et des nœuds pour le corsage et pour les manches. Elle ajusta sur son chapeau rond une plume bleue, et alla chercher, au fond d'un tiroir, une parure de petits *vergiss mein nicht* en turquoises, — sa parure de jeune fille, — pour la joindre à l'ensemble de sa fraîche toilette. Ces divers objets réunis, elle les contempla avec complaisance, et, sans avoir pris de parti, sans être décidée à s'en revêtir pour aller dîner à la Sauzade, elle s'habilla...

Tout en s'habillant, elle rêvait vaguement au

passé et à l'avenir... Elle se voyait jeune fille sous ses blanches draperies, et il lui sembla que c'était d'hier..., que le temps qui séparait cette matinée de cette autre, où elle s'était habillée de blanc pour aller recevoir la bénédiction des mariées, avait passé comme un songe... Était-ce donc bien vrai qu'elle avait trente-deux ans... et une fille que bientôt il faudrait aussi mettre en blanc et mener à l'autel?.. Tout à coup Stéphanie s'arrêtait, prise d'indicibles mélancolies. Puis, un moment après, de folles et séduisantes pensées lui faisaient tout oublier. Elle jetait un coup d'œil dans la glace et se trouvait jolie encore... Elle écoutait dans son cœur une voix mystérieuse qui lui parlait d'amour... Et la jeunesse enfouie au fond de son âme transparaissait sur son visage et la faisait plus resplendissante encore. Il y a de ces heures étranges, dans la maturité des femmes, où une illumination intérieure les transfigure et leur donne une beauté souveraine. Stéphanie était à une de ces heures.

Les manches larges de la robe laissaient voir la moitié des bras nus et le corsage, ouvert en cœur et garni d'une fine valencienne, découvrait les attaches du cou. Le petit collier de myosotis en turquoises, terminé par une croix, faisait ressortir la blancheur de sa peau. Ses cheveux, ondés et relevés sur le front et dont les reflets attiraient la lumière, lui faisaient comme une auréole.

Elle se trouva jolie ainsi, et prit plaisir à se regarder. Il lui semblait se retrouver à dix-huit ans, en rentrant dans sa toilette de jeune fille.

— Ma femme! ma femme! t'habilles-tu? cria le notaire, de la chambre voisine.

Stéphanie, en entendant le pas lourd de son mari s'approcher de la porte de communication, devint pourpre, se précipita et tira le verrou.

— Tout à l'heure, s'écria-t-elle, je serai prête; ne t'inquiète pas.

Pour rien au monde Stéphanie n'aurait voulu que son mari la surprît dans cette parure et dans cette contemplation d'elle-même. Ce sentiment spontané ne coupait-il pas court à son incertitude?

Non! non! elle ne pouvait songer à s'en aller en blanc à la Sauzade, puisqu'elle n'osait seulement pas paraître devant son mari...

Avant de se déshabiller, pourtant, elle hésita. Après tout, quoi de plus simple qu'une robe blanche? Elle prit, sur son guéridon, un journal de modes et regarda la gravure. Justement, le prototype de bon goût, que l'élégant conseiller offrait à ses abonnées était habillé de blanc et de mauve, et, en dessous, il y avait écrit : « Toilette de campagne. »

— Stéphanie! Stéphanie! ouvre donc ta porte, s'écriait le mari en frappant, je ne puis pas venir à bout de nouer ma cravate!

— Bien, bien, j'y vais. Laissez-moi donc un peu tranquille!

— Mais il est onze heures, ma femme! il est temps de partir... Tu te fais donc bien belle?

Stéphanie soupira, sous une rapide impression de lassitude et d'impatience, et se déshabilla.

En place de la robe blanche, elle mit une robe de nankin toute simple, mais qui lui prenait bien la taille; elle garda seulement les boucles d'oreilles bleues et le petit collier, parce que cette robe-là aussi ouvrait en cœur. Et, pour les accompagner, elle mit la ceinture à longs pans et le chapeau à plumes bleues.

Jamais cet assortiment de nuances, sans doute, n'avait été vu à Aubeterre : du jaune et du bleu? C'était joli pourtant.

IX

Maxence était habillé de blanc, lui, et coiffé d'un chapeau de feutre assez élégant, comme la mode autorise les hommes à en porter à la campagne; une fine cravate noire, le cordon de soie de son lorgnon et des gants de Suède achevaient sa toilette. Il était allé au-devant des invités avec M. Gaillac et la bru de ce dernier. M. Gaillac offrit le bras à Stéphanie, le notaire présenta le sien à madame Théodore Gaillac, et Maxence profita de sa liberté pour marcher à côté de Stéphanie et se mêler à sa conversation.

Que disaient-ils? Rien que de banal, puisque M. Gaillac était entre eux, et puisque, d'ailleurs, ils se parlaient pour la première fois. Cependant, sous l'indifférence apparente de leur conversation,

une sorte d'entente paraissait être préétablie. D'un regard, M. Valleran avait semblé enlever Stéphanie du milieu des troupes, la mettre à part avec lui, et dire : « Vous et moi. »

Stéphanie aurait dû être blessée de ce regard peut-être, bien que sa naïve franchise en excusât l'impertinence; mais elle en fut heureuse, au contraire. Son cœur battit de joie, ses yeux s'illuminèrent comme une heure auparavant, lorsque, devant sa glace, elle s'était vue si jolie. Oubliant le reste du monde, elle partit, en imagination, pour une sorte de voyage aérien où elle se sentait conviée, sans s'occuper des dangers de la route, et sans se demander s'il y avait un but!

Elle regrettait bien de ne pas avoir sa robe blanche. Cependant cette demi-journée fut comme un enchantement bien que rien ne fût changé au train ordinaire des réceptions de campagne. Mais quelle différence! Toutes choses avaient un autre accent que les autres jours : elle trouva que M. Gaillac était bon, — que madame Gaillac entendait mieux qu'à l'ordinaire, — que Théodore était sympathique, et madame Théodore avenante. Elle fut ravie de la cordialité générale, de la simplicité et de la courtoisie de chacun. Les prés du voisinage aussi, tout fleuris de centaines de marguerites, de nielles et de boutons d'or, lui parurent des tapis préparés pour la danse des fées,

et, dans le jardin, les senteurs du chèvrefeuille et de la fleur de vigne l'enivrèrent.

« Comme Dieu, au printemps, revêtait la terre d'une belle parure ! »

Elle ne put s'empêcher de le dire à haute voix. Madame Théodore répondit : « Oui. » M. Audibert : « Certainement. » M. Gaillac : « Ah ! ah ! sans doute ! c'est tous les ans comme cela, du 20 mai au 20 juin. » Madame Gaillac ne répondit rien, parce qu'elle n'avait rien entendu, ni M. Théodore, parce que peut-être il n'en pensait pas davantage. Pour Maxence Valleran, il répondit seulement d'un regard... « Mais quel regard ! pensa Stéphanie..., et comme nous nous comprenons ! »

Parmi ces adhésions, toutefois, une la blessait : celle de M. Gaillac. Il avait dit : « C'est tous les ans comme cela... du 20 mai au 20 juin ». Tous les ans ? Il y avait de nombreuses années déjà, que Stéphanie voyait passer le printemps, et jamais, non jamais, elle ne lui avait trouvé cette splendeur !

Elle vit arriver le moment du départ avec un serrement de cœur. Pourquoi cette belle journée finissait-elle si vite? La fin, cependant, devait être plus belle que la journée même.

Comment, à voir le magique clair de lune qui succédait au coucher du soleil, les hôtes de M. et madame Audibert n'eussent-ils pas eu envie de les

reconduire? Et comment, cette fois, Maxence n'eût-il pas eu l'adresse ou l'audace d'être le premier à offrir le bras à Stéphanie ?

On allait deux par deux, le long des chemins — sombres parfois entre les haies touffues et hautes, — lumineux tout à coup quand la lune envoyait à travers une éclaircie un faisceau de rayons, embaumés toujours par les senteurs printanières. Et chacun retombant peu à peu dans ses préoccupations habituelles, causait avec son partenaire de ce qui l'intéressait le plus : qui de ses moissons, qui de ses vendanges, qui de ses enfants ou de son poulailler.

— Belles ruines, que celles du château d'Aubeterre, dit Maxence.

Stéphanie sentait que le moment redoutable était venu. Elle eut un frisson dont le bras de Maxence sentit peut-être le contre-coup, en répondant :

— Depuis dix ans que je les vois tous les jours, je ne me lasse pas de les regarder.

— Et de les fréquenter aussi ?

— Oh! non, je n'oserais pas! Je me ferais remarquer.

— Êtes-vous la seule femme de la ville qui, quelquefois, s'en aille se cacher avec un livre pour rêver seule et en paix ?

— J'ai fait cette escapade une fois, prise d'une folle envie...

— Madame, ne me rendez pas trop fier !

— Je suis très franche, monsieur ; c'est pourquoi

je vous dirai, maintenant que j'ai lu votre livre et que je vous connais, — maintenant que j'admire... et que... j'estime l'auteur, — que mon ardent désir de lecture et de solitude ne se rapportait, l'autre jour, ni à l'un ni à l'autre. La physionomie du volume et son titre m'avaient piquée... Quant à l'auteur, j'ignorais absolument qu'il habitât les environs et qu'il pouvait passer... si près de moi !

— Et lui, madame, en se promenant seul et triste, croyez-vous qu'il songeât au double bonheur qui l'attendait ?

— Vous étiez triste ?

— Oui, madame, — ce jour-là, et les jours précédents... — Mais non pas ceux qui suivirent !.. — J'étais triste de mon exil dans ce pays et triste de mes réflexions. Je me disais qu'il fallait prendre la vie bourgeoisement, comme tout le monde ou bien que je désolerais à jamais ma famille ; que nos plus beaux rêves de jeunesse s'en vont ainsi à vau-l'eau; qu'à trente ans vous entendez la société qui vous crie par toutes ses voix, et la famille par toutes ses larmes : « Apprends la tenue des livres et marie-toi ! — Consulte le doit et avoir social, et bâtis-toi un nid pour ta vieillesse; gagne de l'argent, élève des enfants, songe au solide, oublie tes belles chimères... Enfin, apprends la tenue des livres et marie-toi ! » Mais pardon ! j'évoque des images sinistres à l'heure où je devrais tout oublier pour me souvenir seulement que je vous

ai trouvée comme une lumière, alors que je ne voyais plus que des ténèbres; comme un parfum, alors que j'étouffais dans l'épaisse atmosphère de la vie réelle; comme une fleur printanière, alors que l'avenir tout entier me semblait une étape aride, couverte d'un linceul de neige. Je ne songeais pas ou du moins j'aurais pu vous le laisser croire, — je ne songeais pas que j'avais le bonheur de vous donner le bras!

Jamais Stéphanie n'avait entendu un pareil langage. Le cœur battant, la respiration haute et pressée, elle l'écoutait avec ivresse et avec terreur. Ces paroles délicieuses, comment les interrompre? Autant vaudrait demander au cerf poursuivi par les chasseurs, pantelant, à bout de forces, lorsqu'il rencontre un ruisseau frais et limpide, de le franchir sans s'y désaltérer... Mais aussi, comment leur prêter une oreille charmée sans être déjà coupable?

— Vous avez beaucoup voyagé? demanda-t-elle pour changer le cours de la conversation, et aussi — tant est double et compliquée l'âme des filles d'Ève! — pour trouver à satisfaire une curiosité ardente, pour donner pâture à une angoisse enfouie au fond de son cœur. — Vous avez beaucoup voyagé? vous êtes allé en Suisse, en Italie?

Oh! comme elle aurait voulu savoir s'il était le héros de son roman! s'il avait aimé cette femme séduisante, dont les aventures avec le beau duc

d'Alency remplissaient le volume au titre mauve clair, sur papier vergé blanc ! .

— Qui, de nos jours, ne connaît pas l'Italie, la Suisse, les bords du Rhin, les Alpes et les Pyrénées ?

— Mais les gens comme nous, par exemple, dont les colonnes d'Hercule sont Angoulême et Bordeaux !

— C'est vrai, madame, confessa Maxence en souriant. Cependant, si vous n'êtes allée encore ni en Suisse, ni en Italie, vous êtes allée à Paris ; cela se voit à mille choses.

— Quinze jours seulement. Ainsi je n'ai pas eu le temps de devenir Parisienne.

— On ne devient pas Parisienne, madame ; on l'est d'origine, qu'on soit née, d'ailleurs, à Marseille ou dans la Chaussée-d'Antin ! Je trouve en province des types de grâce, de simplicité et d'élégance, — et Paris regorge de femmes maniérées et disgracieuses. On parle, par exemple, de la toilette des Parisiennes. Mais, si la capitale renferme, en effet, une aristocratie féminine qui a le secret de la grâce, a-t-on jamais calculé quelle est la proportion de cette aristocratie avec l'ensemble de la population ? Sur vingt femmes de la classe moyenne, qu'il faut toujours prendre pour type, vous en trouverez une qui aura le fameux « je ne sais quoi. » Eh bien, en province, c'est à peu près la même chose.

— Vous êtes indulgent pour nous autres provinciales...

— Ah ! que voilà un mot... le seul que j'aie entendu sortir de votre jolie bouche, et qui n'est pas parisien celui-là ! Et comme — vous si sincère — vous savez bien ce que vous êtes et ce que vous valez !...

— Est-ce que votre roman est écrit depuis longtemps ? reprit Stéphanie, toujours avide de savoir, et embarrassée d'entendre un compliment.

— Deux ans.

— Ah ! je comprends !... dit-elle, comme se parlant à elle-même ; lorsqu'on a vécu cette féerique vie... d'imprévu et de liberté... (elle n'osa pas dire « d'amour »), je comprends que ce soit un regret amer d'abdiquer sa jeunesse... et de se ranger prosaïquement dans la vie commune... L'abeille rentre chaque soir dans son alvéole; mais, tout le jour, elle a librement erré dans l'espace... — « Des ailes ! des ailes ! » comme dit un poète de l'histoire naturelle.

Commencées comme une interrogation, les paroles de Stéphanie se poursuivaient comme un monologue. La jeune femme s'abandonnait au cours de ses pensées et les laissait errer sur ses lèvres.

— Oui ! ce cri exprime un besoin puissant de notre nature ! si puissant qu'il ne peut être trompé : « Des ailes ! » Si nous n'en avons pas ici-bas, il faudra bien que nous en ayons par-delà !

— Sans doute, reprit Maxence, continuant pour ainsi dire cette rêverie parlée. — Mais ce « par-delà », consolation et espérance des déshérités de ce monde, est un cri de suprême résignation de la part de ceux qui, dès cette vie, ont goûté au breuvage de la coupe enchantée.

Il y eut un moment de silence pendant lequel, n'eussent été les conversations assez bruyantes de leurs compagnons, Maxence et Stéphanie auraient entendu battre leurs cœurs.

— Eh! qu'importe, à présent! s'écria tout à coup Maxence.

— Qu'importe?...

— Je ne songe guère à la résignation!

Le silence recommença. Stéphanie tremblait de bonheur et de crainte. — Pour rien au monde, en ce moment, elle n'eût, par un mot, provoqué de Maxence une explication plus complète. Elle ne voulait ni confirmer ni détruire ses espérances; car elle eût été obligée de prendre un parti. Et c'était si doux de ne s'avouer rien encore et de laisser son cœur s'abandonner aux douces émotions de l'amour!

Peut-être Maxence ne souhaitait-il pas non plus d'appuyer davantage ce jour-là. Soit que tout sentiment vrai ait sa pudeur; soit que le jeune homme craignît, en s'expliquant trop tôt, de mettre Stéphanie en garde contre lui, avant l'heure où sa force de résistance serait amollie; soit enfin que, sachant par

expérience combien sont enivrants ces préliminaires de la passion, ces muets aveux de l'âme qui précèdent ceux des lèvres, ces égarements inconscients de l'esprit, qui vous mènent si vite et si loin sans qu'on ait fait un pas, il voulût en savourer les voluptés suaves.

De la Sauzade à Aubeterre, le trajet n'est pas long, d'ailleurs. On devait se quitter à l'entrée de la ville. Ainsi, de ce délicieux silence, les moments étaient comptés. Ils marchaient lentement, demeurant un peu en arrière du groupe principal, comme si, forçant l'avant-garde à les traîner à la remorque, ils eussent entravé son essor.

Les chemins, surtout aux alentours de la ville, étaient mauvais. Là, effondrés par des ornières où les eaux des dernières pluies séjournaient encore. Ici, récemment ferrés de silex coupants et mouvants sous les pieds. Il fallait tantôt s'avancer avec précaution, chercher le terrain solide comme on cherche les pierres en passant une rivière à gué, tantôt monter sur les talus, en suivant de petits sentiers qui festonnaient le long des haies. Par rapides instants, un bouquet d'arbres ou un brusque détour cachaient aux yeux de Maxence et de Stéphanie la famille Gaillac et le notaire. Alors ils s'imaginaient être seuls, à cent lieues du reste du monde. Une minute voyait naître et mourir cette illusion mutuelle que ni leurs lèvres ni leurs yeux

ne se communiquaient. Mais que cette minute contenait de séductions et de dangers !

Pour traverser les ornières et redescendre les talus, Stéphanie devait s'appuyer légèrement sur le bras de son cavalier ou accepter la main qu'il lui tendait. Alors une flexion attentive ou un léger frémissement des doigts trahissait chez ce dernier une sollicitude attendrie ou une émotion vraie et contenue.

Lorsqu'on fut à l'entrée de la ville, il fallut s'arrêter et se joindre au reste de la société, qui échangeait les bons souhaits et les compliments d'adieu. Stéphanie engagea M. et madame Gaillac, leur fils, leur bru et leur hôte, à dîner pour le samedi suivant, jour de la foire. Bien entendu, le notaire joignit ses instances à celles de sa femme, et les habitants de la Sauzade acceptèrent.

X

Ce jour-là, la maison du notaire revêtit sa livrée de fête. Stéphanie s'entendait à l'arrangement des choses, et voulait que Maxence emportât, du cadre dans lequel il l'aurait vue, un pittoresque souvenir. Aussi, dès le mardi, commença-t-elle à faire une revue générale de son habitation : changeant l'emplacement des meubles, ajustant mille détails à l'harmonie de l'ensemble, revoyant ses peintures avec une exactitude scrupuleuse, afin d'élaguer les plus médiocres et de mettre en valeur les plus réussies ; choisissant sa musique de façon à n'avoir sur le piano que celle dont elle connaissait tous les effets et qu'elle interprétait le mieux ; étudiant certains morceaux dont elle était éprise, pour en bien faire valoir les beautés si on lui demandait de jouer ; enfin, songeant à la

fois à sa toilette et à son ménage, à son menu et à ses talents.

Dirai-je combien de fois, aux heures de solitude, le jour et la nuit, elle relut le roman de Maxence Valleran, et combien de fois plus encore elle en retourna les situations, elle en interrogea les personnages? Assurément, le samedi suivant, elle en savait les moindres intentions mieux que l'auteur lui-même.

Pourtant le roman ne figura pas sur la table de son salon le jour où elle reçut Maxence et ses hôtes. Toute autre maîtresse de maison l'eût exposé à l'attention de sa société; mais Stéphanie, au contraire, le cacha. Pourquoi? C'est que le roman, mis en vue, aurait nécessairement provoqué des réflexions et des compliments à l'auteur. Or les réflexions, hostiles ou sympathiques, l'eussent également choquée. Elle aurait souffert d'entendre maltraiter Maxence par les « gens sérieux » parce qu'il écrivait, et elle aurait aussi souffert de l'entendre vanter par des approbateurs qui l'eussent compris à faux, ou par des femmes et des jeunes filles enthousiastes.

Car, ce jour-là, elle avait invité beaucoup de monde, — au moins quinze ou vingt personnes. Elle voulait avoir une raison de se faire belle et de mettre la fameuse robe blanche avec un ruban bleu, et ses boutons de diamant. On devait dîner à trois heures dans la salle à manger, avec les Gaillac et Maxence, prendre le café dans le jardin en terrasse qui

regardait le vieux château, et recevoir là, et au salon ensuite, les comparses qui viendraient passer la soirée.

Maxence vint vers une heure, et seul, parce que la famille Gaillac avait eu affaire à la foire.

Maître Audibert aussi était à la foire, où il débattait les intérêts de ses clients avec ses confrères. Tous ensemble devaient arriver seulement vers deux heures et demie. Maxence et Stéphanie eurent donc une bonne heure et demie de solitude et de liberté. Quelle fortune ! Ils avaient tant de choses à se dire!

Pourquoi donc alors ne parlèrent-ils, en quelque sorte, que pour déguiser leurs pensées ? C'est que peut-être elles étaient trop pressées, trop multiples et trop hardies. Stéphanie avait mille questions sur les lèvres, questions qu'elle se posait à elle-même, à chaque instant, depuis quelques jours; questions impossibles à formuler et qui lui brûlaient le cœur. Maxence se sentait en présence d'une femme à l'esprit séduit, au cœur troublé, mais à l'âme pure et à la volonté intacte, rendue sans résistance possible par tous les sentiments involontaires, mais défendue par toute une vie d'honneur et de vertu. Il ne savait comment attaquer cette forteresse à la garnison amollie et désarmée, mais aux bastions de granit.

Heureux et embarrassés, ils cherchaient tous deux une brèche par laquelle ils pussent entrer dans l'âme l'un de l'autre : Stéphanie pour surprendre enfin les secrets du passé, Maxence pour pressentir ceux du

lendemain. Ils cherchaient et ne trouvaient point, et, timides dans la forme autant qu'audacieux dans le fond, ils voyaient le temps s'écouler à la fois avec regret et avec impatience : —avec regret; quand trouveraient-ils pareille occasion de liberté ? — avec impatience ; car il leur semblait qu'ils eussent été plus libres, au milieu du monde, que dans le tête-à-tête.

Stéphanie fit voir sa maison, et Maxence l'admira.

— C'est ici, dit-il, un nid comme ceux qu'on rêve, alors que, fatigué des secousses de la vie active, dégoûté des misères mondaines, on entrevoit dans un beau pays un ermitage pittoresque, confortable et simple. Vous avez le soleil, ce gai visiteur, ce chaud compagnon ; vous avez la vue : ici des ruines qui font rêver, là l'espace qui endort la mélancolie, en ouvrant à l'espérance des perspectives vagues et infinies; vous avez une rivière qui, en coulant à travers le paysage, l'anime de son mouvement perpétuel et de ses brillants et changeants reflets, et le défend, à jamais contre la monotonie. Vous avez tout, enfin...

— Oui, dit Stéphanie, j'ai tout !... N'est-ce pas que je suis trop heureuse ?... Elle reprit vivement : J'aime beaucoup cette maison. Mais, voyez-vous, ne parlons pas d'ermitage poétique, d'asile, de retraite...

— Je comprends que ces mots et les pensées qu'ils représentent aient peu de sens à vos oreilles. Pour

les entendre, il faut être las, et vous n'avez pas encore marché... On vous a mise à la retraite à l'âge où on entre dans la vie...

— Ce n'est pas cela, ou du moins ce n'est pas seulement cela. Je veux dire que c'est une grande illusion de croire qu'on trouve en province une retraite inaccessible, la solitude et la liberté. Ah! monsieur, la solitude est à Paris, au milieu des foules; la paix en soi-même et le repos, nulle part ici-bas!

— Seriez-vous misanthrope? Oh! non!

— Non; mais découragée peut-être... Quant à la liberté, vous savez déjà, je pense, qu'elle est surtout impossible là où le contrôle est proche et toujours présent.

— Madame, voilà monsieur avec tout son monde, au coin de la rue, vint annoncer une servante.

Un sourire qui semblait traduire: « Vous voyez! » passa sur les lèvres de Stéphanie.

— Eh bien, dit-elle, avertissez la cuisinière de se tenir prête, car il est tard et nous nous mettrons à table tout de suite!

Le dîner fut long, comme sont toujours les dîners de province. Il y eut trois services de quatre plats chacun, sans parler du dessert. On se mit à table à trois heures et on y était encore à six. Il avait fallu déguster tous les vins et chanter, maître Audibert et M. Gaillac étant forts sur les chansons de Béranger. Heureusement la proposition de prendre le café au

jardin fut accueillie, et l'on put sortir enfin de la capiteuse atmosphère de la salle à manger.

Stéphanie et Maxence respirèrent. Tous deux étaient étourdis de la grosse joie du dessert et des conversations qui, depuis trois heures, roulaient sur les affaires faites à la foire, le rendement des vignes, les mariages en train, etc. Au moins, sur la terrasse, ils pouvaient s'isoler par la pensée, se soustraire aux intérêts positifs et rompre les rangs.

Maxence prit son café debout en se promenant à travers les nappes de verdures formées par les chèvrefeuilles, les vignes, les clématites, les jasmins qui s'épandaient dans un savant désordre. De temps en temps, il se penchait pour respirer les fleurs, et venait faire un compliment Stéphanie sur ce délicieux coin de nature suspendu sur un rocher, enfermé entre des toits rouges et des murailles grises.

Vers sept heures, les premiers invités du soir arrivèrent. On les reçut au jardin : il faisait si beau et les jasmins sentaient si bon ! Les hommes se cherchèrent et causèrent par groupes sur les affaires de la journée. On avait fait beaucoup, car ce samedi-là était le plus grand jour de foire avant la Saint-Jacques. Les femmes se mirent à causer entre elles, car c'est en province comme à Paris, et, dès qu'une réunion de vingt personnes s'est formée, on voit les deux sexes se ranger en deux clans. Ces dames

examinaient et commentaient la toilette les unes des autres ; peut-être examinaient-elles et commentaient-elles la tournure et les façons de ce M. Maxence Valleran, qui était en même temps auteur et fils de riche négociant ; ce qui faisait à la fois rêver les femmes romanesques et les jeunes filles positives.

Enfin le jour baissa et le crépuscule vint. Tandis qu'on allumait les bougies au salon, tous et toutes se promenaient ou se groupaient sur la terrasse avec cette liberté plus grande qui règne dans une réunion au moment où elle se complète et où elle n'est pas encore installée pour les plaisirs officiels que lui réserve la maîtresse du logis. Je ne sais comment il se fit que Maxence et Stéphanie se trouvèrent à côté l'un de l'autre, accoudés sur le parapet de pierre qui bordait la terrasse et la retenait, pour ainsi dire, suspendue au-dessus des maisonnettes d'artisans qui bordaient la rue profonde.

Tous deux semblaient absorbés par une contemplation muette. De temps en temps, ils échangeaient une phrase presque banale, puis retombaient dans le silence.

— La société d'Aubeterre vous est-elle sympathique? demanda Maxence à Stéphanie.

— Oui. Devant habiter une petite ville, j'aime mieux Aubeterre que toute autre dans un rayon de dix lieues.

— Et vous vous y plaisez?

Stéphanie répondit à Maxence par un étrange regard. Il y avait dans ses yeux du reproche, de l'interrogation ; mille protestations éloquentes s'y pressaient. Voilà pourquoi elle baissa ses paupières comme un rideau pour les voiler.

Le silence recommença.

A quoi rêvait Stéphanie, tandis que ses yeux, d'abord baissés, semblaient regarder les petits toits de tuiles sur lesquels descendaient en festons, en franges, en cascades, les clématites et les jasmins de Virginie? ou bien tandis qu'ils se relevaient lentement, fixant, l'un après l'autre, divers points de l'horizon sans paraître les voir? ou bien tandis que, s'animant d'une lueur furtive, ils glissaient le long des roches qui servent d'assises au vieux château et venaient s'arrêter sur un petit plateau, dans un recoin formé par un angle de murailles tapissé de hautes herbes et de lierres, déjà voilé par les ombres du crépuscule, et qui semblait une retraite inaccessible, une oasis de rêverie et de solitude?

A quoi rêvait Maxence alors que, tourmentant une branche de jasmin qu'il avait saisie, il en mordillait les fleurs parfumées ? ou bien que, du bout de sa canne, il semblait écrire sur le sable une formule mystérieuse? que ses yeux allaient alternativement de Stéphanie pensive à ce même asile taillé dans les ruines, où, pour la première fois, il l'avait vue lisant si passionnément son roman ?

Qui l'aurait su dire?

Mais pourquoi leurs yeux se rencontrèrent-ils tout à coup? Pourquoi Stéphanie, surprise s'égarant en pensée dans les ruines du vieux château, devint-elle rouge et troublée? Pourquoi le visage de Maxence s'illumina-t-il d'un rapide éclair de bonheur? Pourquoi, enfin, ces regards involontaires, qui s'étaient croisés une première fois avec étonnement et détournés avec pudeur, se retrouvèrent-ils, un moment après, au même lieu de rendez-vous?

Pourquoi le silence devint-il embarrassant et la parole impossible?

— Ma femme, vint dire le notaire, ces dames rentrent au salon et demandent que tu leur joues quelque chose.

Stéphanie, sans répondre, suivit son mari et se mit au piano. C'était un moyen de traduire, dans le vague langage de la musique, les impressions ardentes et confuses qui possédaient son âme.

XI

Le lendemain, sa maison remise en ordre et toutes choses rétablies, son mari parti pour une course lointaine, et la solitude faite, Stéphanie se surprit à rester en contemplation à cette même place et devant ce même point de vue où, la veille, elle et Maxence s'étaient rencontrés par un involontaire rendez-vous de la pensée. Elle s'assit sur la terrasse et prit une tapisserie, espérant, par l'activité des doigts, tromper ou modérer celle de l'imagination. Mais elle faisait fiévreusement vingt points, puis l'aiguille lui tombait des mains et ses interminables rêveries recommençaient. Une irrésistible impulsion la poussait à sortir, à se frôler le long des buissons et des pierres éboulées dans les ruines, à gagner furtivement ce coin verdoyant et abrité vers lequel se

polarisaient les élans passionnés de son cœur et qui, pour elle, depuis quelques jours, était devenu l'axe du monde.

— Non ! non ! je n'irai pas ! je ne veux pas y aller, se disait-elle avec des impatiences soudaines et des révoltes sincères contre la tentation.

Elle se reprenait à manœuvrer l'aiguille, et, invinciblement reconquise par son désir insensé, elle s'interrompait bientôt, pour regarder les ruines, l'œil fixe, la respiration haute et pressée.

— Qu'irai-je faire ? se demandait-elle. M'exposer à des remarques malignes ? Errer comme une âme en peine ? Hanter comme un fantôme les lieux où ma vie mortelle a laissé ses plus chers souvenirs ? Relire une fois de plus un roman qui me brûle le cœur ? A quoi bon ? Il faut rester là, Stéphanie, rester là où le devoir et l'honneur t'attachent... Tu es rivée à cette maison assise sur le roc. Tu n'en dois pas sortir... tu n'en sortiras pas !

» Pourtant, si je courais là-bas dix minutes seulement ?... Les domestiques eux-mêmes remarqueraient à peine que je suis sortie. J'aurais si tôt fait de tourner la crypte Saint-Jean ou bien de couper par le cimetière !.. D'ailleurs, voici que le jour décline... et puis qu'importe ? Je lirais vingt lignes, au hasard, pour voir ce qu'elles me diraient... j'arracherais une touffe d'herbe, je reviendrais en la pressant sur mon cœur... et tout serait dit... je rentrerais apaisée...

» Non ! non ! je n'irai pas... Qui sait ? Je rencontrerais peut-être !... Non ! non !... Mais, quand il aura quitté le pays, j'irai ! Oh ! oui, j'irai alors ! Que me resterait-il sans cette consolation ? J'irai souvent, on dira ce qu'on voudra ! J'irai parce que ce sera ma vie, et qu'il faut vivre, après tout !

» Mais aujourd'hui je n'irai pas.

» Mon mari tarde à rentrer... Il fait maintenant des promenades infinies... Pourquoi ne rentre-t-il pas ? S'il était là... — Eh quoi ! voudrais-je donc qu'il y fût ? S'il y était, quelles impatiences je ressentirais de sa présence ! je ne serais pas libre d'aller ou de n'aller pas... tandis qu'en ce moment je suis libre, bien libre : c'est pour cela que je reste chez moi. »

Pourtant elle roulait sa tapisserie et rangeait dans une grande corbeille ses pelotons de laine.

— A présent, maître Audibert ne peut tarder à rentrer. Il est huit heures et il s'est couché tard hier... Huit heures !... C'était précisément alors que M. Valleran et moi, là, nous regardions ensem ces bastions démantelés ! Huit heures !... Certainement, à neuf, mon mari sera ici.

» Quand Maxence aura quitté le pays, c'est à huit heures que, dans cette saison, j'irai m'installer là-bas, avec un livre... mon ouvrage, ou seulement mes souvenirs.

« Allons, il faut rentrer... »

Elle rentra, en effet, rangea sa tapisserie et sa corbeille à laines, puis s'assit au piano et joua une mesure ou deux.

Mais tout à coup, par un mouvement violent et soudain, elle se releva, saisit à une patère son chapeau de jardin à grand voile bleu, un burnous de cachemire noir qu'elle jeta sur ses épaules sans prendre le temps de l'ajuster devant la glace, et, descendant d'un pied rapide et furtif les deux étages qui séparaient son salon de la rue, glissant comme une ombre le long des maisons, tournant la plus prochaine ruelle, grimpant parmi les broussailles et les pierres, elle gagna l'oasis de ses rêves.

Son cœur battait à tout rompre. Essoufflée par la marche autant que par l'émotion, en arrivant elle se prit au mur pour ne pas tomber. Mais, avant qu'elle n'eût eu le temps de rien voir, une main saisit la sienne et une voix déjà bien connue, trop connue, s'écria :

— Enfin! merci! oh! merci d'être venue!

Elle poussa un cri : était-ce de terreur ou de remords?

— Ah! malheureuse!...

Maxence l'attira vers lui, l'assit sur l'herbe, à l'endroit même où il l'avait surprise lisant son roman, et attendit un instant que les battements précipités de son cœur, qui ressemblaient à une suffocation, fussent calmés.

Elle rouvrit les yeux, qu'elle avait fermés sous le coup de l'effroi et de la honte, regarda aux alentours d'un regard incertain et inquiet, aperçut, malgré la nuit tombante, une fleur de la Passion qui sortait éclatante de la muraille disjointe, et balbutia, en la montrant :

— Je venais... je venais... chercher cette fleur... Il y a quelques années, en me promenant... avec mon mari et mes enfants.., j'ai planté la bouture.

La pauvre femme voulait se rattraper à un prétexte pour excuser sa démarche, et, en évoquant les siens, se couvrir comme d'une égide... ou se lier au souvenir du devoir, comme à une colonne de granit, pour rester inébranlable.

— Vous l'avez plantée?.. Oui, s'écria-t-il, cette jolie clématite ne pouvait pas être née là par hasard! Je la contemplais depuis un instant, et je me disais qu'elle sentait le reflet d'un délicieux souvenir... Cette fleur, elle m'appartient, madame, et je vais l'emporter tout à l'heure!

Stéphanie était encore trop troublée pour répondre. Et qu'aurait-elle pu dire d'ailleurs ? En refusant la fleur, ou en la disputant, n'eût-elle pas donné à sa conquête plus de prix et un sens plus profond? Dans la situation où elle venait de se placer, il fallait devenir une Célimène ou courber le front sous le tacite aveu de sa faiblesse. Or Stéphanie n'était point une Célimène! Éprise et timide, sincère vis-à-vis

d'elle-même et d'autrui, épouvantée dans sa conscience, elle ne voyait, à sa portée, ni défense ni refuge.

Mais, si elle était consternée, comme elle était heureuse aussi ! En dépit de tout, quelle ivresse d'être là ! Aussi ne trouvait-elle pas de paroles à dire : — des paroles sévères ? — en avait-elle le droit, après être venue au tacite rendez-vous donné la veille dans un regard ? Et, d'ailleurs, aurait-elle eu la puissance de les prononcer ? Non ! son cœur envahi par l'amour, son esprit séduit par les romanesques circonstances qui environnaient ses rencontres avec Maxence, n'avaient plus de force pour la résistance. C'en était fait de la résignation dans cette âme si longtemps comprimée : un flot de bonheur montait, montait et submergeait, un à un, les scrupules, les remords et les doutes.

Un tintement de cloche l'éveilla en sursaut.

— C'est l'*Angelus*, s'écria-t-elle ; qu'il est tard !.. Il faut partir... Adieu ! laissez-moi, monsieur Maxence !

— Déjà ? Mais il y a dix minutes à peine que vous êtes là !

— Dix minutes qui sont de trop dans ma vie... Mon mari va rentrer... il est rentré peut-être... Voilà que la nuit tombe.

— Quel beau soir ! Oh ! regardons ensemble les lignes de l'horizon s'estomper dans l'ombre, les

grands arbres confondre leurs branches, le ciel s'assombrir et les étoiles s'allumer une à une... Restez encore... Hier, — vous en souvenez-vous ? — tous deux nous regardions le même spectacle.., nous étions seuls au milieu de vingt personnes.., j'étais heureux. Mais combien ne le suis-je pas davantage aujourd'hui!.. Je puis vous parler... vous dire que je vous..!

— Ne me dites rien ! et laissez-moi partir.

— Eh bien, cueillez cette fleur, et donnez-la moi vous-même... que je puisse, tant qu'elle sera fraî che, la contempler avec ivresse... comme la bien-aimée dont elle semble l'image, et, quand elle sera flétrie, la presser avec transport sur mes lèvres, comme un souvenir, comme un gage...

— Souvenir d'une heure unique.., gage... d'une fraternelle amitié ! balbutia Stéphanie en cueillant la fleur, en la présentant d'une main tremblante et en s'échappant pour s'enfuir.

Mais Maxence la retint.

— Demain, murmura-t-il, après-demain.., tous les soirs... je viendrai là, regarder votre maison, votre terrasse, votre fenêtre ..; attendre... dans l'espoir qu'à l'heure confuse où la nuit succède au jour, où les parfums des prés, plus puissants, montent au cerveau et enivrent.., où les illusions prennent un corps et voltigent autour de nous.., votre ombre m'apparaîtra...

— Non, non ! s'écria Stéphanie, en faisant un effort pour dégager sa main plus tremblante encore.

— ... Et, combien de fois aussi, poursuivit Maxence d'une voix douce comme une musique, combien de fois n'y serai-je pas le matin, toujours l'œil fixé sur le même point de vue, à travers les interstices de ce rideau de lierre?.. — Ne suis-je pas libre ? Qui m'empêche de faire ici mon cabinet de travail ?

Stéphanie s'échappa et s'enfuit : affolée, frémissante, volant pour ainsi dire et pourtant se retenant aux branches afin de ne pas tomber ; — à la fois chancelante dans son enivrement et guidée par un Dieu tutélaire ; — posant ses pieds sur les terres éboulées ou les anfractuosités des roches avec une hardiesse et une précision singulières, malgré l'obscurité, malgré l'émotion qui la secouait tout entière, malgré la terreur intense de voir apparaître, à quelque détour, la figure de son mari.

Elle arriva, et l'entendit tourner dans la maison. Vite elle courut au salon, où il n'y avait pas de lumière, se jeta sur sa bergère dans l'encoignure de la fenêtre et demeura immobile, laissant un libre cours aux soupirs de sa poitrine haletante, aux battements de son cœur, et s'enfonçant, pour ainsi dire, dans l'ivresse de ses pensées.

— Ma femme ! disait le notaire en piétinant aux alentours, ma femme ! où es-tu donc?

Elle ne répondait pas.

Il entra au salon et la trouva dans son fauteuil, à sa place ordinaire, tenant encore à la main son chapeau de promenade.

— Mais où diable as-tu passé, Stéphanie ? d'où viens-tu ? demanda le notaire, non pas avec l'expression de l'inquiétude ou de la jalousie, mais avec celle d'un naïf étonnement. — Voilà une demi-heure que je te cherche !

— Je viens de l'église, répondit-elle.

Heureusement il faisait nuit, et maître Audibert ne put pas voir le pourpre qui monta au visage de sa femme.

— Je viens de l'église, mon ami !

O mensonge ! première étape de la route de perdition !

XII

Le notaire appela une servante et demanda la lampe et les journaux.

Puis il s'installa dans un grand fauteuil et contempla, avec une double expression d'étonnement et d'effroi, sept à huit numéros du *Constitutionnel* qui s'alignaient, devant lui, serrés dans leur bande.

Maître Audibert n'était pas grand liseur ; cependant il aimait à savoir les nouvelles, ne fût-ce que pour en causer. Comme Stéphanie, d'ordinaire, ouvrait les journaux dès leur arrivée, le plus souvent il s'en rapportait à elle ; et il fallait qu'il fût vraiment désœuvré le soir, soit pour parcourir des yeux le bulletin et les faits divers, soit pour prier madame Audibert de lui en faire la lecture. Quand il lisait lui-même, au bout d'une colonne, il s'endormait. Quand il faisait

lire Stéphanie, il demeurait éveillé plus longtemps.

— Mais, ma femme, tu ne lis donc plus les journaux ? demanda-t-il. Voici, intacts, ceux de presque toute la semaine?

En effet, depuis qu'elle avait le cœur et l'esprit si fort occupés de son propre roman, Stéphanie ne pensait guère à se précipiter sur le journal, quand le facteur l'apportait, pour en dévorer le feuilleton.

— Mon dîner et ma petite soirée d'hier m'ont pris tout mon temps ces jours-ci, répondit-elle. Probablement, du reste, il n'est survenu rien de bien grave dans la politique, car tu en aurais entendu parler.

— C'est égal, il faut savoir comment va le monde. — Lis-moi donc un peu les nouvelles, ma femme !

Stéphanie se leva, transporta la lampe sur la travailleuse, et prit le paquet de journaux.

— Faut-il commencer par le premier ou par le dernier en date ? demanda-t-elle. Veux-tu savoir d'abord les nouvelles les plus anciennes ou les plus fraîches ?

— Commence par le commencement.

Stéphanie arracha la bande du premier journal en se disant qu'elle ne lirait pas longtemps. En effet, maître Audibert, au bout d'un quart d'heure, dormit du sommeil du juste.

Madame Audibert ne s'interrompit pas brusque-

ment de peur de l'éveiller, mais, peu à peu, elle baissa la voix, et finalement en vint à lire des yeux pour son compte. Non pas que la politique l'intéressât, mais parce qu'elle voulait se sortir du cercle absorbant de ses pensées, s'arracher à une obsession irritante, et puis, peut-être, parce que, de peur d'être forcée le lendemain de continuer la lecture, elle préféra pouvoir rendre compte, de vive voix, de l'état des choses.

Donc, après le premier numéro, qui était celui du lundi précédent, elle prit le second et se mit à le parcourir. Consciencieusement, elle suivit colonne à colonne la première page, tourna la seconde et, après avoir, du regard, voyagé dans les correspondances étrangères, gagna la troisième et les faits divers.

Que si, cependant, on l'eût interrogée sur le résultat de sa lecture, elle fût restée court probablement ; car, pendant que ses yeux rivés à suivre les lignes semblaient assembler des mots, des phrases et des idées, son esprit révolté et son cœur incompressible étaient loin de là ! Emportés à travers les espaces par la passion, ils allaient, ils allaient... Et elle ne pouvait ni les arrêter, ni les forcer à revenir sur leurs pas.

Cependant, persuadée peut-être qu'elle avait lu le numéro du mardi, elle attaqua bravement celui du mercredi. En faisant sauter la bande, elle fit

aussi sauter une lettre qui, sans doute, avait été remise en même temps par le facteur, et glissée sous la bande du journal par la servante, comme cela arrivait quelquefois.

— Bon ! se dit-elle, rappelée au sentiment des choses présentes par la vue de la lettre, si celle-ci réclame une prompte réponse, elle est mal tombée ! Il faudra que je recommande à Paquille de remettre toujours les lettres dès qu'elles arrivent.

Peut-être aurait-elle dû, avant d'ouvrir celle-ci, en regarder l'adresse. Mais, soit que ce fût une habitude chez M. et madame Audibert d'ouvrir mutuellement leurs lettres, soit que Stéphanie, dans l'étrange état d'esprit où elle se trouvait, n'eût pas la perception nette des choses, soit que la tournure générale de la lettre lui rappelât celle de quelque correspondance connue, elle ne s'inquiéta point de la suscription et lut :

« Sauve-moi, chère amie, je t'en conjure ! et vite, car ce n'est qu'au dernier moment que j'ose recourir à toi. — Je suis perdue, à moins que.., par un sublime effort d'amitié, tu ne me tendes la perche de sauvetage.

» Il faut jeter le masque et t'avouer tout pour que tu comprennes l'imminence du péril. Cela me coûte plus que je ne saurais dire.— Tu vas me mépriser !.. Grâce pourtant ! Tu ne sais peut-être pas ce que c'est que la passion qui emporte invinciblement !

» Que veux-tu !.. Un jour le monstre m'a saisie dans ses griffes... Je n'aimais pas mon mari..; peut-être avais-je des excuses.., car tu sais qu'il ne me rendait pas heureuse.., que ma belle-mère, avec laquelle je suis condamnée à vivre, me fait un intérieur insupportable. — J'ai besoin de te rappeler toutes ces choses pour m'excuser. — Donc l'amour est venu et m'a appelée... C'était la consolation, la liberté, le bonheur ; je ne lui ai pas crié « Va-t-en ! » avec cette énergie décisive qui le repousse à jamais...

» Je me suis dit : « Non, jamais je n'oublierai
» mes devoirs. Mais ne puis-je donc ,moi, — tandis
» que mon mari m'abandonne et néglige de respecter
» même les apparences.., — ne puis-je donc... tandis
» que ma belle-mère incrimine mes actions les plus
» innocentes et me donnerait l'esprit de dissimulation
» et de ruse, si toutes les filles d'Ève, au besoin, n'en
» trouvaient mieux le levain au fond de leur âme, —
» ne puis-je donc... garder dans mon cœur un sen-
» timent doux que je tiendrais secret — pour ce jeune
» homme qui m'aime ?.. Car Max m'aimait bien !.. »

Stéphanie laissa tomber la lettre. Ses mains tremblaient, ses yeux égarés se portaient d'un coin à l'autre du salon, comme si elle avait cherché à reconnaître où elle était... Tout à coup elle courut à la signature de la lettre, à la suscription de l'enveloppe...

Sans doute on s'étonnera qu'elle ne l'eût pas fait plus tôt, dès les premières lignes de cette étrange lettre, dont elle ne reconnaissait pas l'écriture et ne devinait pas l'auteur. Mais, ce soir-là, Stéphanie vivait-elle dans la réalité ou dans le rêve ? savait-elle si sa lecture actuelle n'était pas la continuation de sa rencontre de tout à l'heure ?... Tout la trompait et l'éclairait à la fois... Max ! Qu'était-ce que ce nom qui, soudain, arrêtait court l'incohérence de ses pensées pour frapper un coup sur son cœur ? Qui donc s'appelait Max ? Le héros du roman de cette femme inconnue... ou bien celui qui, depuis quelques heures, était maître du cœur de Stéphanie ?

La lettre était signée « Julie » et portait pour suscription : « Madame Monestier, place des Quinconces, à Bordeaux. »

Certes, de ce moment, continuer à la lire était indigne ! Stéphanie se le dit, la plia, la remit dans l'enveloppe, et, pour couper court à la tentation autant que pour secouer les préoccupations fiévreuses de son cœur et de son cerveau, elle se leva, et se mit à marcher dans la chambre.

Le devoir, — et rendons cette justice à la noble nature de Stéphanie, il se présenta le premier à sa pensée, — le devoir alors prescrivait de refermer la lettre, d'écrire sur un coin de l'enveloppe : « Trouvée dans un journal et décachetée par inadvertance, lue jusqu'à telle page, telle ligne ; » à signer cette

déclaration, à réveiller le notaire et à l'envoyer, sans plus de retard, jeter cette lettre à la poste. Mais!..

Mais!.. si du premier coup le devoir se présenta, net et franc, combien de sentiments violents et irrésistibles vinrent aussitôt se mettre à la traverse!

« Max! Max! Qui était ce Max?.. » La lettre, évidemment, venait de Paris.

Elle retourna la prendre pour examiner l'enveloppe et le timbre.

Il n'y avait pas de timbre, et l'enveloppe blanche et immaculée ne trahissait par rien son origine!

Mais alors d'où venait cette lettre? Mille soupçons confus traversèrent l'esprit de Stéphanie. Elle se demanda si cette lettre étrange, étrangement tombée entre ses mains, était en effet une lettre égarée... ou bien si, pour un but inconnu et dans des intentions difficiles à scruter, quelqu'un l'avait mise là, comptant qu'elle lui tomberait infailliblement entre les mains.

Dans ce cas, peut-être y avait-il duperie à ne pas la lire.

« Max! Max! » — Qui donc était ce Max?

Elle tournait et retournait la lettre, et il lui semblait que de chaque angle partait une décharge d'électricité qui lui brûlait les doigts.

Par un mouvement de courage suprême, — oui, ne souriez pas, lecteurs, — elle s'approcha du fauteuil où dormait son mari, et le secoua.

— Hé! mon ami! dit-elle.

Le notaire dormait profondément. Il ne s'éveilla point à la première sommation.

Certes, Stéphanie aurait pu en faire une seconde. « Mais... qui était ce Max? » et « d'où venait cette lettre? »

Elle se remit à marcher avec agitation, la tête en feu, le cœur tremblant. Parfois elle s'arrêtait devant la fenêtre, soulevait le rideau, collait son front à la vitre, et plongeant un regard perçant dans les mystérieuses profondeurs du clair de lune, semblait fouiller les ruines, comme pour leur demander compte et de l'angoisse qui la poignait, et de l'énigme qui la tenait en échec.

Par moment, elle avait des révoltes contre elle-même et semblait vouloir secouer cette tunique de Déjanire qui la brûlait.

— Après tout, se dit-elle, si j'apprenais par cette lettre que Maxence a aimé... aime encore une autre femme... ou bien qu'il l'a trompée... je serais guérie, certainement. Mais est-ce Maxence ? »

Elle reprit la lettre dans son enveloppe et la déplia... Oh ! sans doute, elle ne devait point le faire ! Mais, à sa place, quelle héroïne ne l'eût point fait ?

« Hélas! continuait Julie, une fois sur la route, est-ce que l'on peut s'arrêter? Il m'écrivait des lettres passionnées qui m'enlevaient aux douleurs de la vie réelle pour me transporter dans un para

dis d'amour. Je ne voulais pas répondre, mais je répondis!.. Les lettres amenèrent les rendez-vous, et de nouvelles lettres, plus folles que les premières, vinrent affirmer ma faute!

» Deux ans s'écoulèrent dans des alternatives de joies volées, de remords et de terreurs... Ah! ma chère amie, comme ces dernières devaient être justifiées!

» Il y a trois mois environ, un matin que je m'habillais avec simplicité et avec recherche — avec une nonchalance apparente et un empressement secret — pour aller « chez lui », ma femme de chambre vint me dire qu'un domestique demandait à me parler.

» Il était dix heures un quart, — j'avais promis d'être chez Max à dix heures et demie ; — mon mari et ma belle-mère, qui m'avaient retenue jusque-là, étaient encore dans ma chambre.

« — Quel domestique? » dis-je avec une nuance d'impatience. « Que veut-il? De quelle part vient-il?

» — Il a dit : « Si madame fait quelques difficultés » pour me recevoir, vous lui direz que c'est Jean. »

» Je ne pus réprimer un rapide mouvement de surprise et de crainte... Sans doute, aussi, je rougis, Jean était le valet de chambre de Max... Jamais celui-ci ne l'avait envoyé chez moi, ni ne lui avait livré mon nom. Lorsqu'il m'écrivait, même, il prenait le soin de mettre ses lettres à la poste lui-même.

» Jean ! au moment où j'allais partir... Jean ! Certes, il fallait qu'il fût arrivé quelque chose.
« — Dites à Jean d'attendre dans l'antichambre, et » que j'y vais, » répondis-je.

» — Qu'est-ce que « Jean ? » demanda mon mari.

» — C'est... le domestique de ma couturière » répondis-je avec une certaine hésitation.

« Ma belle-mère, sous prétexte de quelques ordres à donner, me suivit dans l'antichambre et jeta un coup d'œil sur le valet, qui se tenait, en m'attendant, dans l'embrasure de la fenêtre.

« — Qu'y a-t-il, Jean ? » demandai-je à demi-voix.

» — Que madame prenne du courage, répondit-il, » voici une lettre. »

« J'en fis sauter le cachet d'une main fiévreuse, sans me soucier de savoir si on me regardait.

» Max me disait en peu de mots qu'il avait fait des lettres de change et qu'on le menait à Clichy. Il ajoutait qu'il espérait bientôt être délivré par son père et terminait en me demandant un mot de consolation.

» Comment ne pas écrire ? Chère amie, je rentrai dans ma chambre, je griffonnai quelques lignes de consolation et de tendresse, et je les portai moi-même à Jean ; — depuis, je me suis souvenue du singulier regard qu'il avait jeté sur la suscription de ma lettre ! — Le misérable reconnaissait mon écriture.

» Le récit de cette scène m'a paru nécessaire pour te faire comprendre la complication qui va suivre et par laquelle je suis perdue si tu ne viens à mon secours.

» Max ne sortit pas de Clichy aussi vite qu'il l'avait espéré, — j'écrivais par la poste, je recevais ses réponses, c'était tout.

» Hier, à la même heure matinale, — heureusement qu'alors j'étais seule, — on m'a annoncé de nouveau « M. Jean. » Cette fois, il avait à me parler d'affaires, et priait madame, si c'était un effet de sa bonté, de le recevoir ailleurs que dans l'antichambre. Jean est le type du valet parisien. Il a une tenue d'une convenance irréprochable.., une figure d'un froid, d'un respectueux idéal ! Quand il agit, on le prendrait pour un automate ; quand il attend des ordres, pour une statue.

« — Madame, » dit-il, « je suis un pauvre domes-
» tique bien triste, car je vois que monsieur ne
» sort pas de prison ; monsieur son père ne songe
» pas à l'en tirer, ou au moins ne paraît pas disposé
» à lui rendre sa liberté pour qu'il en use... libre-
» ment. Alors, madame, je vois que ma place est per-
» due...Donc, je suis un pauvre domestique bien triste.
» — Eh bien , Jean, il faut chercher une autre
» place, que voulez-vous? — Malheureusement, je n'ai
» besoin de personne ; sans cela, je vous prendrais.
» — Madame est bien bonne. Mais madame com-

» prendra qu'une bonne place ne se trouve pas faci-
» lement; -- je vais être, sans doute, plusieurs mois
» sur le pavé. — Et comment ferais-je ?... — Car
» voilà cinq ans que monsieur n'a pas payé mes
» gages !

» — Cinq ans !.. Il faut vous adresser à son père,
» certainement il ne refusera pas de...

» — Son père, madame, n'entend rien à rien ! Ah !
» je suis un pauvre domestique bien triste ! Mais ce
» n'est pas tout, madame ! On a mis des scellés
» chez mon maître... partout... On a inventorié.

» — Ah !... mais que voulez-vous que je fasse à
» tout cela ?

» — Alors, ayant remarqué que monsieur avait
» l'habitude de mettre les lettres de madame dans
» ce coffret... »

» Il tira de dessous sa livrée un coffret bien connu en effet !.. J'avais le pareil !.. Max et moi les avions achetés ensemble.

« ... — J'ai pensé qu'il était inutile, dangereux
» peut-être pour madame, de laisser ainsi ses let-
» tres à la merci des gens de loi... Alors j'ai pris
» le coffret... pour l'apporter à madame ! »

» Je commençais à comprendre et je sentis une contraction des nerfs de la gorge. Mais j'eus assez d'empire sur mon angoisse pour répondre :

» — Je ne sais pas ce que vous voulez dire, Jean.
» Quoi qu'il en soit d'ailleurs, ce coffret appartenait

» à votre maître ainsi que son contenu. Si vous » avez cru convenable de le soustraire à un inven- » taire, c'est à lui, non à moi, que vous devez le rap- « porter.

» — C'est que, si je l'avais porté à la prison pour » dettes, j'aurais craint qu'il ne tombât entre les » mains de mademoiselle Amélie, qui va voir mon- » sieur tous les jours.

» Tu comprends!.. J'eus froid, puis chaud. Mes yeux se voilèrent. Il me sembla que je tournoyais sur moi-même, comme les gens frappés par une balle.

» Je me contins pourtant.

» — Eh bien, laissez-moi ce coffret, » repris-je, « je » me chargerai de le garder et de le rendre à votre » maître.

» ... — Je me suis dit, poursuivit-il sans avoir l'air » de m'entendre, je me suis dit : Madame, qui est une » personne comme il faut, ne doit pas se trouver » aux mains de mademoiselle Amélie... Je lui » porterai donc ses lettres, en allant lui demander » si elle ne voudrait pas, — par un effet de bonté, » — faire une avance à monsieur en me payant mes » gages...

» — Combien vous doit-on ? » demandai–je.

» — Mon Dieu, madame, les cinq années de gages » avec la nourriture et le blanchissage, cela fait » environ dix mille francs. »

» Je bondis.

« — Que madame calcule, » reprit-il.

» O ma chère! tu ne te représenteras jamais l'attitude soumise et respectueuse, humble et résignée de ce valet insolent, de ce bourreau!

« — Votre compte est exagéré, » repris-je. « Je » m'informerai... je verrai...

» — C'est tout au juste, madame! Madame, qui » est si bonne, ne voudrait pas faire tort à un pauvre » homme... Du reste, que madame prenne son temps. » J'ai bien assez d'argent pour vivre encore une » semaine... D'aujourd'hui en huit, je repasserai. »

» En ce moment, ma belle-mère entra. Elle me vit pâle et tremblante... Elle reconnut le domestique.

« — Est-ce que votre couturière vous envoie un » mémoire exorbitant? » me demanda-t-elle.

» — Oui!.. très exorbitant, » repris-je.

» — Mais non, madame! » osa répondre le valet; » la vicomtesse X..., que madame connaît bien, a » aussi une facture que je vais lui porter... dans » les mêmes prix. Mademoiselle Amélie elle-même, » qui n'est pas une dame... comme madame... » paye très cher au besoin!... »

» ... J'étouffais... je sentis que j'allais éclater. Ma belle-mère lançait sur le domestique et sur moi des regards soupçonneux.

« — Repassez la semaine prochaine! » m'écriai-je.

» Ah! ma chère, quand je fus seule, enfin, comme je me précipitai sur la porte, pour mettre les verrous ; puis comme je me cachai la tête dans mes oreillers pour sangloter!

» O douleur! douleur! il me trompait! Il me trompait deux fois... Jean, en s'en allant, avait lancé la flèche du Parthe. D'abord j'oubliai tout pour ne songer qu'à l'infidélité de mon amant. Ensuite je songeai à mon déshonneur.

» Dix mille francs! — où les prendre?.. où? Déjà j'étais obérée de dettes chez mes fournisseurs. Pour plaire à Max, je n'avais rien épargné... Je n'ai, tu le sais, ni père ni mère... Ma sœur, mariée à l'étranger, n'a pas de fortune... Les usuriers, qui sauraient vite que je manque de répondants et de moyens de rendre, me riraient au nez. Et puis, est-ce que je connais des usuriers!

» J'ai pensé à toi, chère amie; tu m'as dit bien des fois que tu étais à mon service. Tu es riche, tu es veuve et libre. Dix mille francs! c'est pour moi l'impossible! pour toi, c'est un mot à écrire à ton notaire. Tu vois, je me suis mise en tes mains, j'ai voulu que tu saches en quelles terribles circonstances je m'adressais à toi.

» Je te rendrai, c'est sûr. Quand et comment, voilà ce que je ne puis formellement spécifier. Mais ne doute pas de ma parole. Dis-moi que tu me les prêtes, ces dix mille francs, que tu me

libères, que tu me rachètes, que tu as confiance en moi. Avec quelle impatience j'attends le retour du courrier ! »

A mesure qu'elle achevait la lecture de cette triste lettre, Stéphanie sentait dans son âme la terreur et la pitié dominer le trouble de la passion. La vague et mortelle jalousie qui lui tenaillait le cœur faisait place à un ardent besoin de porter secours à la malheureuse Julie, à une suprême épouvante.

Vite elle retourna vers la première page de la lettre, afin de voir si une date quelconque, si l'indication d'un jour ne lui révéleraient pas au moins à quelle heure d'agonie la pauvre Julie était arrivée. En haut de la première page, il y avait ce seul mot : « Mardi. »

« Mardi ! » Et on était au dimanche soir. « Mardi ! » Était-ce seulement le mardi précédent ?

Restait-il encore quarante heures pour agir ? Oui. Ce fut là sa première pensée, son plus ardent empressement : sauver cette femme inconnue qu'une faute livrait à un valet, qui allait sombrer par la plus ignoble catastrophe.

Sans doute, comme corollaire qui bientôt peut-être allait emporter le principal, gisait au fond de son âme cette question sans cesse renaissante : « Qui donc est ce Max ? » Mais, alors, peut-être exprimait-elle plus de curiosité que de jalousie... Elle

voulait voir jusqu'au fond de cet abîme où elle avait failli rouler.

En ce moment, la pensée d'éveiller maître Audibert pour l'envoyer mettre la lettre à la poste était loin. Elle avait de plus vastes projets. Cette lettre, elle voulait la porter elle-même à la destinataire, — en connaître la provenance et la destinée. Ne devait-elle pas expliquer comment et quand le hasard l'avait mise entre ses mains? Le hasard! Qu'est-ce que le hasard? — C'est le nom de la Providence lorsqu'elle voyage incognito.

Plus elle se demandait, en effet, par quel concours de circonstances cette lettre, évidemment écrite de Paris et formellement adressée à Bordeaux, était venue échouer chez elle, à Aubeterre, plus elle se perdait en conjectures. Mille suppositions, plus bizarres les unes que les autres, se succédaient dans son esprit. Et pas une ne la satisfaisait. Celle qui l'occupa le plus longtemps fut que, peut-être, un sauveur inconnu lisait dans son âme, et que, voyant le mal né d'hier faire d'effroyables ravages, il s'efforçait d'en arrêter le progrès par un puissant topique... Mais qui pouvait être ce sauveur? Qui avait pu lire dans son âme fermée, hors le seul Maxence? Et celui-là certainement ne songeait pas à flétrir dans sa fleur l'amour qu'il inspirait.

« Je partirai pour Bordeaux demain matin », se dit Stéphanie, dont l'esprit et le cœur étaient en feu.

Mais il faut se représenter le train de vie ordinaire du ménage Audibert, les habitudes générales de la province, où un voyage ne se décide et ne s'accomplit guère inopinément sans de graves motifs, pour comprendre comment la résolution de Stéphanie était quelque chose d'énorme.

D'abord elle chercha des prétextes à donner à son mari; mais elle n'en trouvait guère de plausibles, et tous nécessitaient quelque mensonge. Or elle répugnait à mentir. — Si, deux heures auparavant, dans l'ombre, elle avait balbutié une réponse qui était un mensonge : « Je viens de l'église, mon ami ! » cependant elle ne se sentait point encore parvenue à ce point d'audace de combiner un mensonge à l'avance et de le soutenir en face.

Et puis pourquoi descendre à cette ignominie ? Ses intentions n'étaient-elles pas honnêtes et loyales? Si elle voulait partir, n'était-ce pas, d'une part, pour sauver une malheureuse créature sur le bord du précipice, et, de l'autre, pour s'arracher elle-même à un imminent danger ?

De toutes manières, dans la dangereuse situation d'âme où elle se trouvait, un voyage était une œuvre de salut. Il fallait, à tout prix, une diversion dans sa vie. Et voir, toucher de près le terrible roman dont la lettre étrange qu'elle venait de lire exposait la mesure, n'en était-ce pas une toute-puissante?

En revenant de Bordeaux, d'ailleurs, elle irait voir ses enfants à Angoulême. Elle retremperait ses forces dans l'amour maternel, et elle reviendrait au logis, à la vieille maison d'Aubeterre, avec une provision d'énergie pour la lutte.

Le notaire dormait toujours. Enfin, cependant, il se retourna dans son fauteuil, entr'ouvrit les yeux, aperçut la lampe et les journaux sur le guéridon, et revint au sentiment de la situation.

— Ouf! ma femme, dit-il, je crois que j'ai fait un somme; pardon! Ce sera la fatigue de la marche, sans doute, ou bien la veillée d'hier, — ou bien encore cet article que tu me lisais. Nous disions, je crois, que le Danemark... et la Confédération... M. de Rechberg et M. de Bismarck...? Continue...

— Mais, mon ami, voilà qu'il est onze heures; tu as dormi longtemps.

— Bah!

— Et, demain, je voudrais me lever de bonne heure. Tu ne sais pas? — Je songe à partir pour Bordeaux. Il me faudrait être prête pour le départ de l'omnibus de Chalais.

— Hein! qu'est-ce que tu dis, ma femme?

— Je dis que j'ai besoin, un urgent besoin d'aller à Bordeaux...

— Besoin d'aller à Bordeaux? Comment cela? Tout de suite? Et pourquoi? demandait M. Audibert en

se frottant les yeux. — Besoin d'aller à Bordeaux? Eh! mais attends à la semaine prochaine, j'irai avec toi, et nous reviendrons par Angoulême, après avoir vu les enfants.

— C'est bien aussi mon plan de revenir par Angoulême et d'aller embrasser mes enfants; mais pour attendre, non.

— Mais qu'est-ce qui te prend? s'écria M. Audibert véritablement stupéfait... Tu pars à l'improviste, tu veux voyager seule?

— A trente-deux ans passés, une femme peut bien, je pense, aller d'Aubeterre à Bordeaux et de Bordeaux à Angoulême. Et puis, tiens, d'ailleurs, mettons que ce voyage soit une envie, un caprice, un soudain besoin de mon esprit ou de mon cœur, reprit Stéphanie, incapable de s'expliquer par une feinte; as-tu confiance en moi? m'aimes-tu?... Voilà douze ans que nous sommes mariés, je ne t'ai jamais rien demandé... Eh bien, j'ai envie d'aller à Bordeaux et à Angoulême... seule!.: et de partir demain matin, voilà tout... et... est-ce que... pour toi... mon ami, cela ne suffira pas?

Il y a, dans la vie de ménage, des heures critiques et décisives: heures fatales, heures fatidiques, où un mot, un regard quelquefois, décident de tout l'avenir et font la ruine ou le salut de la famille. Peut-être une de ces heures venait-elle de sonner dans le ménage Audibert.

— Certainement, ma chère femme, que cela suffit, dit le notaire, en levant sur Stéphanie un noble et bon regard.

Celle-ci baissa les yeux par un mouvement involontaire et rougit. Il y avait en elle, alors, bien des sentiments et des pensées qu'elle ne voulait pas laisser voir à son mari; mais, en même temps, il y avait dans sa conscience la ferme résolution de ne jamais le faire repentir de cette sainte confiance.

XIII

Le lendemain, madame Audibert, conduite par son mari, prenait à Chalais le train venant de Paris et se dirigeant sur Bordeaux. Et, quelques instants après son arrivée à Bordeaux, un fiacre la déposait à la porte de madame Monestier.

La maison était de bonne apparence et madame Monestier semblait dans une brillante position de fortune, car un laquais galonné vint ouvrir, et introduisit la visiteuse dans un salon luxueusement meublé.

— Le nom de madame? demanda le laquais.

— Madame Monestier ne me connaît pas. Néanmoins, je viens à elle pour une affaire importante et qui ne peut souffrir de retard. Annoncez « madame Audibert, d'Aubeterre », et ajoutez « femme de M. Audibert,

le notaire », reprit Stéphanie, rappelant le domestique qui s'éloignait.

Évidemment, cette dernière désignation était une petite ruse de Stéphanie pour être reçue. On reçoit toujours la femme d'un notaire qui vient pour affaire pressée. Or, au ton du valet, à ce je ne sais quoi qu'on respire, dès l'abord, dans l'air d'une maison, la porteuse de la lettre de « Julie » appréhendait fort de n'être pas admise d'emblée auprès de madame Monestier.

Le laquais revint.

— Madame est à sa toilette, dit-il, et elle pense que peut-être madame ferait bien de voir son homme d'affaires.

— Non pas ! reprit vivement et d'un ton assez hautain madame Audibert, qui se sentit blessée de cet accueil. Retournez dire à madame Monestier que j'ai fait le voyage tout exprès pour la voir et lui parler à elle-même. Si elle est à sa toilette, j'attendrai.

La nouvelle attitude de Stéphanie produisit son effet sur le laquais d'abord, et aussi probablement sur sa maîtresse ; car la femme du notaire fut conduite au premier, dans un élégant boudoir, munie d'un journal et avertie que madame Monestier allait venir.

Elle vint, en effet, et, au premier coup d'œil, Stéphanie put se convaincre qu'elle se trouvait en présence d'une élégante. Avant de saluer la visiteuse, madame Monestier donna au seuil de la porte quelques

ordres dans l'antichambre. Sans voir son visage, Stéphanie fut éblouie par un flot de mousseline et de rubans roses, et une cascade de boucles blondes qui tombaient dans un savant désordre sur de blanches épaules, à peine voilées par l'ombre de la mousseline.

Madame Audibert jeta sur sa toilette de voyage un regard rapide et involontaire. Une soudaine pensée de comparaison lui traversa l'esprit, et en même temps lui tordit le cœur. « Si son amie lui ressemble, comme Maxence a dû l'aimer !... Et, à côté de ces femmes si belles et si brillantes, que suis-je donc, moi ?... » se dit la pauvre créature, comprenant tout de suite comment et combien de pareilles femmes devaient l'emporter sur les autres.

La merveilleuse se retourna et vint se poser sur une causeuse.

— Vous avez tenu à me voir, madame, dit-elle ; je me rends à...

Mais, au premier coup d'œil échangé, les deux femmes laissèrent échapper une exclamation simultanée.

— Stéphanie !...

— Caroline !...

Toutes deux venaient de se reconnaître pour d'anciennes compagnes de couvent.

— Quel hasard, madame ! dit madame Monestier, après quelques mots d'explication. Et vous avez donc épousé un notaire ?.. d'Aubeterre ?

Cela fut dit d'un ton indéfinissable; il y avait à la fois de la protection, de la commisération, de l'indifférence... et de l'interrogation. On aurait pu traduire :

« Que nos destinées sont différentes ! Égales jadis sous le tablier de percaline noire à manches et la ceinture de serge verte, nous voici maintenant à cent lieues l'une de l'autre. Vous, obscure ménagère d'un notaire de petite ville; moi, élégante veuve d'un riche armateur ! Que pourrait-il y avoir de commun entre nous ? Rien, en vérité... hormis que vous ne veniez comme premier clerc de l'étude de votre mari ; alors que voulez-vous, madame l'épouse du notaire ? »

Jadis, au couvent, on se tutoyait; le « vous » et le « madame » mis en avant, dès l'abord, par madame Monestier avaient bien aussi leur signification.

— La profession de mon mari, — Caroline, — reprit madame Audibert avec une intention marquée, n'a rien de commun avec l'objet de ma visite. Si je l'ai invoquée en me faisant annoncer, c'est que j'ai pensé qu'elle pourrait m'aider à forcer votre porte, et qu'il me fallait absolument vous voir et tout de suite.

— Mais pourquoi cela, bon Dieu ?... fit madame Monestier, en souriant avec une expression d'incrédulité et d'étonnement.

On eût dit que rien ne pourrait surgir, non, rien en vérité, qui dût jamais éteindre le sourire, troubler le calme profond de la jolie femme.

— Une lettre importante, qui vous était adressée, est tombée entre mes mains... d'une façon bizarre... Je l'ai lue par inadvertance d'abord.., achevée ensuite par... par curiosité, si vous voulez! Je vous l'apporte vite..., aussitôt reçue et aussitôt lue; car la personne qui vous l'a écrite doit à cette heure mourir d'inquiétude.

Aux premières paroles, madame Monestier avait légèrement rougi. Quoi! cette Ève blonde et sereine, elle-même, pouvait-elle donc avoir la conscience émue par le souvenir ou la prévision de quelque correspondance compromettante ?... Oh ! c'était impossible!... Pourtant !..

— Voyons cette lettre, dit-elle d'une voix un peu tremblante. — Ah! bon Dieu! qu'elle est longue! s'écria la jeune veuve rapidement soulagée par un premier coup d'œil jeté sur l'écriture. Qu'est-ce que cela? Oui, c'est bien mon nom et mon adresse. — Mais cette pauvre Julie perd-elle l'esprit? Voilà un volume! Je le lirai pour m'endormir... Et comment est-ce vous, Stéphanie Audibert, d'Aubeterre, qui m'apportez une lettre de la baronne de Bray, une de mes bonnes amies de Paris?

Stéphanie raconta comment elle avait trouvé la lettre dans le journal. Caroline se mit à lire — avec

une expression de simple curiosité d'abord ; puis l'étonnement, le blâme, la pitié se peignirent successivement sur sa physionomie, mais une pitié froide et dédaigneuse qui ressemblait à une injure plus qu'à un bon sentiment... Quand, en avançant dans sa lecture, elle atteignit l'endroit de la lettre où Julie racontait les menaces du domestique, la jolie veuve eut un frisson, un vrai frisson qui la parcourut tout entière et fit frémir la mousseline sur ses épaules, les rubans roses dans ses boucles blondes ; mais, quand à la fin elle vit la demande et l'espérance de la pauvre Julie, je ne sais quelle immobilité de physionomie remplaça sur son visage les impressions qui s'y étaient succédé. Ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux comme un voile ; ses mains, tout à l'heure légèrement nerveuses, retombèrent molles et blanches sur ses genoux, et ses lèvres exhalèrent un soupir de plainte et de découragement.

Stéphanie la regardait avec une fiévreuse angoisse. On eût dit qu'elle-même, qu'elle seule était en cause et attendait son arrêt.

— Pauvre créature ! pauvre, pauvre Julie !.. murmura la vaporeuse blonde. Quel dommage de... ne pouvoir la tirer de là !

— Comment ! vous ne... pouvez pas? s'écria Stéphanie consternée.

— Eh ! mais, parce que vous êtes la femme d'un notaire qui a toujours une caisse pleine, vous croyez,

chère madame, que les gens ont comme cela dix mille francs mignons... et tout prêts.

— Ah !...

— D'ailleurs, les eussé-je, est-ce qu'il serait temps encore? — Mais non. Nous sommes à lundi, et la lettre est datée de mardi... Je suppose que c'est de mardi dernier. Qu'en pensez-vous ?

— Probablement. — Mais il reste encore vingt-quatre heures... Une lettre mise à la poste ce soir arriverait à Paris demain matin, et...

Qui pourrait dépeindre le mélange de compassion et d'ennui, et noter l'accent à la fois langoureux et précis avec lesquels madame Monestier murmura :

— C'est impossible !... Ah ! quel malheur !... Pauvre Julie !.. Cet infâme domestique va vendre ses lettres... à son mari... ou, pis encore, à quelque drôlesse qui fera du scandale...

Stéphanie demeurait immobile et comme stupide, — ne sachant, — tant elle était naïve encore, — si elle devait s'indigner... ou insister ; — si elle se trouvait en présence d'une petite-maîtresse molle et insouciante ou en présence d'une femme lâche, hypocrite et méchante qui se réjouissait de la perte de son amie et la laissait tout doucement s'accomplir.., supputant les soupirs d'angoisse.., buvant les larmes...

— Mais, reprit-elle, je vous assure, Caroline, que, si vous vouliez...

— Si je voulais?... Vous ne doutez de rien!... Mon banquier est l'ami de mon mari : il en profite pour faire des remontrances... D'ailleurs, après la bourse, il part pour la campagne... Il est trois heures moins un quart, je ne le joindrais pas... Il faudrait faire des prodiges... et à quoi bon? — Croyez-vous qu'un gaillard comme M. Jean, ayant en main une correspondance compromettante pour la baronne de Bray, va la donner pour dix mille francs?

— C'est un joli denier!

— Juste! et voilà pourquoi M. Jean pensera que deux deniers de ce genre valent mieux qu'un, et trois mieux que deux... Croyez-moi, pour les dix mille francs, M. Jean rendrait une lettre, deux lettres, dix peut-être... Et s'il y en a vingt? — et s'il y en a cent? et, en rendît-il cent, s'il y en a cent une? Voyez-vous, il ne livrera jamais tout, et, pour la pauvre Julie, ce qui restera sera, comme pour la femme de Barbe-Bleue, cette tache de sang sur une clef qui était fée...

— Mais, osa dire encore Stéphanie, ce sont là des suppositions... tandis que la perte de madame de Bray, si elle n'a pas les dix mille francs demain matin, est une certitude.

La séraphique blonde leva tout à coup sur Stéphanie un regard interrogateur et froid, — ses yeux bleus, si doux, semblaient avoir des rétines d'acier.

— La connaissez-vous? dit-elle...

— Moi?.. Mais pas le moins du monde ! Je vous ai dit comment cette lettre était tombée entre mes mains... Mais je plains madame de Bray, je me mets à sa place...

— Vous pourriez donc y être ? demanda madame de Monestier avec impertinence.

— Ce ne sont pas toujours les femmes sans pitié qui sont les plus irréprochables, madame ! répliqua Stéphanie avec une fierté qui fit soudain baisser les yeux de la jolie veuve.

— Au demeurant, si vous éprouvez le besoin de faire une belle action en faveur de la baronne de Bray, que vous ne connaissez pas, prêtez-lui... donnez-lui dix mille francs, vous, madame ! La femme d'un notaire ne doit avoir que la peine de les puiser dans la caisse de son mari... Ah! si le pauvre baron de Bray était notaire !..

— J'aime à croire que sa femme ne le volerait pas, madame, surtout pour payer une rançon honteuse. Mais, si j'avais à moi dix mille francs...

— Vous trouveriez sans doute plus de facilités que moi pour les emprunter ici... Je m'étonne même que vous soyez venue...

— Je n'aurais pas osé prévoir un aussi étrange accueil !

— Mais, chère madame, on reçoit toujours un assez mauvais accueil quand on présente aux gens une lettre de change qu'ils n'attendent point et

qu'on se fait... — comment dirai-je? — l'huissier? non! l'avocat d'office de qui la tire sur eux!

En ce moment, une femme de chambre entra pour remettre une lettre.

— Tiens! c'est de Julie! — Une seconde sommation sans doute! s'écria madame Monestier avec un vif mouvement d'impatience.

Elle fit sauter le cachet. Stéphanie, qui s'était levée pour sortir, s'approcha et lut par-dessus son épaule. La lettre — très courte — était déchirante. Caroline haussa les épaules et froissa le papier avec le geste expressif de quelqu'un qui dit: « Je n'y peux rien! »

— Quoi! madame, quoi! Caroline, vous refusez? Vous allez vraiment, vous, riche et libre, laisser égorger cette femme... votre amie! — sans pitié, sans remords? — Oh! non, n'est-ce pas?

Madame Monestier pâlit, se leva comme par un mouvement d'impatience, et dit en fixant sur Stéphanie un regard scrutateur qui la fit rougir:

— Mais vous jouez un singulier rôle, madame; quel intérêt y avez-vous?

— Quel intérêt? Ah! c'est assez! adieu! puissiez-vous, Caroline, n'avoir jamais besoin du secours de personne!

Une idée généreuse, un noble projet venaient de germer dans l'âme de Stéphanie.

— Mais, reprit-elle, puisque vous ne faites pas

droit à ces lettres, je vous prie de me les donner; et, puisque vous m'avez dit le nom de madame la baronne de Bray, je vous prie de me dire aussi son adresse.

— Pourquoi cela ?

— Si je voulais essayer, moi, de la sauver ?

Madame Monestier, stupéfaite, regarda Stéphanie avec un mélange d'incrédulité et d'inquiétude. — Tous les mauvais sentiments de son âme se trahirent dans ce rapide regard; mais elle baissa les yeux pour répondre avec un indéfinissable accent :

— La délicatesse ne me permet pas d'accéder à vos demandes. Je ne puis prêter dix mille francs à madame de Bray, mais je suis incapable de la trahir !

— La... délicatesse ? — Ah ! madame, quand on m'a livré un nom, un titre, tout ce qui peut, en un mot, désigner une personne, on ne saurait refuser son adresse, dans le cas où je vous la demande, que si non seulement on ne voulait pas la sauver, mais encore que si on voulait empêcher autrui d'arriver à temps pour la sauver. Prenez garde ! je vous la demande formellement !

— Eh bien, formellement je vous la refuse.

— Très bien; je la saurai donc ailleurs, et elle n'ignorera pas que... je vous l'ai demandée inutilement... aujourd'hui lundi.

— ... Au fait, que m'importe ? reprit la jolie

veuve. Perdue pour perdue... La pauvre Julie!.. Elle demeure rue de Valois-du-Roule, numéro...

— Merci. Maintenant, les lettres?...

— Les lettres... les lettres... C'est impossible !

— Cependant si je fais droit aux lettres de change, madame, comme vous dites, il est peut-être juste...

— Que les titres soient entre vos mains ?.. en effet. Eh bien, voici les lettres.

XIV

Stéphanie quitta l'hôtel de madame Monestier dans un étrange état de surexcitation : un de ces projets insensés qui germent parfois aux heures désespérées la poussait en avant. Elle ne voulait pas réfléchir, car elle se serait arrêtée ; elle ne voulait pas se faire de thème d'avance, parce qu'elle n'aurait jamais pu combiner d'explication qui rendît son entreprise sensée.

Elle s'arrêta enfin devant une maison ornée de panonceaux, monta au premier étage, et demanda si M. Lavallade était chez lui. Quatre heures sonnaient. La femme de chambre qui vint ouvrir dit que monsieur était à l'étude et fort occupé.

— J'attendrai, dit-elle ; mais annoncez-lui tout de

suite madame Audibert, la femme de son ami, d'Aubeterre, et dites que c'est pour affaires pressées.

Les minutes étaient des heures, en ce moment. Stéphanie les voyait s'écouler avec une impatience inexprimable. D'abord, chacune, en avançant le terme suprême du salut de la femme qu'elle voulait sauver, augmentait sa fiévreuse impatience ; ensuite, chacune, apportant une objection à ses espérances, laissait filtrer une réflexion décevante qui tombait sur son exaltation comme une goutte d'essence corrosive. Enfin maître Lavallade parut.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, au visage placide et ouvert. Il avait bonne figure, en un mot, et c'était à peu près tout ce que Stéphanie savait de lui jusqu'à cette heure, bien que M. Lavallade fût depuis de longues années l'ami et le correspondant de son mari et qu'elle l'eût vu plusieurs fois depuis son mariage. Mais les occasions de l'éprouver ne s'étant pas produites, elle ne pouvait absolument deviner si ce bienveillant extérieur était le reflet d'une âme généreuse, ou l'enveloppe d'une nature froide et positive. M. Lavallade, en un mot, avait-il le cœur capable de sentir les raisons que l'esprit ne comprend pas ? Telle était la question que Stéphanie se posait en tremblant.

Maître Lavallade était son unique ressource. — Pourvu que ce *Deus ex machinâ* dont elle osait espérer le salut de Julie n'allât pas mal accueillir

son étrange demande, et la renvoyer avec un refus bien sec, une fin de non-recevoir soupçonneuse — ou bien, tout simplement, un éclat de rire !

Après avoir fait à sa visiteuse les questions d'usage et s'être excusé de l'avoir laissée attendre, M. Lavallade lui demanda ce qui l'amenait.

— Une affaire qui me tient fort à cœur, répondit-elle, — une affaire que chaque instant rend plus impérieusement pressée... J'ai osé compter sur vous, et j'espère que vous ne me ferez pas défaut.

— Certainement, madame, je serai heureux de pouvoir vous obliger...

Les paroles étaient bonnes, mais l'accent était froid et témoignait plus de curiosité que d'empressement.

— Vous connaissez ma position et ma fortune, reprit Stéphanie, car vous avez fait notre contrat de mariage. — Vous savez la somme de mon avoir et celle de mes *espérances*; vous connaissez aussi mon caractère, j'aime à le croire, car douze années de ménage paisible, de tenue de maison digne, ferme et convenable, ont dû montrer que je n'étais ni prodigue, ni coquette, ni folle. Eh bien, la surface que présentent ma position et mon caractère vous paraît-elle assez solide pour poser dessus, sans autre garantie que mon honneur et ma parole, dix mille francs dont j'ai besoin tout de suite ?

— Sans doute, madame... Mais... oserai-je vous

demander pourquoi vous ne vous adressez pas à votre mari ? M. Audibert est très capable de comprendre une bonne action et même... de s'y associer.

— C'est vrai, monsieur; mais il est telles bonnes actions qu'un mari ne saurait encourager. Celle que je projette est du nombre.

— Ah ! vraiment, madame..., reprit le notaire d'un air froid. Mais, alors, ses amis doivent-ils aider à l'accomplissement clandestin de ces bonnes actions-là ?

— Monsieur, si vous me prêtez les dix mille francs, je ne compte pas faire mystère longtemps à mon mari et de leur emprunt et de leur emploi. Je ne les lui demande pas, pour trois raisons : la première, c'est que ces dix mille francs... je les risque, bien que je ne les emprunte que pour les prêter à mon tour, et bien que j'espère les recouvrer un jour. Or un père de famille ne peut ni ne doit autoriser sa femme à risquer dix mille francs, quand il n'est pas plus riche que mon mari. La seconde, c'est que je les destine à sauver une femme coupable... et que peut-être il trouverait étrange que je me fusse prise d'un subit intérêt pour une femme qui a manqué à ses devoirs et que je ne connais pas...

— Mais, madame, en effet...

— Oui, n'est-ce pas ? c'est insensé ! Aussi sais-je bien que je viens vous demander les moyens de faire une folie... raisonnablement. Ne vous souvenez-

vous pas d'avoir entendu dire que jadis, lorsqu'un cataclysme faisait trembler le monde et ouvrait dans la terre de béants abîmes, les anciens plaçaient leurs trésors dans le gouffre comme pour le combler, ou comme pour satisfaire une divinité avide et menaçante !... Eh bien, peut-être, moi aussi, veux-je jeter mon offrande aux dieux infernaux... Aujourd'hui, nous payons nos primes d'assurances... et c'est le même instinct, développé, rendu concret et légal par la civilisation qui nous pousse.

Le notaire leva sur madame Audibert un regard profond et interrogateur. — Comprenait-il... ou bien se demandait-il si son interlocutrice était bien saine d'esprit ?

Stéphanie rougit.

— La troisième raison, dit-elle, qui aurait pu me dispenser des deux autres, c'est que, ce matin, en quittant Aubeterre, j'ignorais absolument que je voudrais ce soir emprunter et prêter ces dix mille francs.

— Alors, madame, permettez-moi de vous faire observer que votre résolution a été prise bien précipitamment,... et que, avant de faire une bonne action... de dix mille francs, vous devriez peut-être réfléchir...

— Je n'ai pas le temps, monsieur, ou plutôt mes réflexions sont toutes faites depuis que je suis résignée d'avance à perdre cette somme; ce qui est

le pis qui me puisse arriver. Au reste, je vais tout vous dire. Hier au soir, par un hasard singulier, une lettre est tombée entre mes mains, lettre qui était adressée à une des femmes les plus riches et les mieux posées de Bordeaux. Et pourquoi ne vous la nommerais-je pas? c'est madame Monestier.

— Oui, je la connais, dit maître Lavallade: trente ans — veuve, et quatre-vingt mille livres de rente.

— Justement... J'ai lu cette lettre par inadvertance et je me suis trouvée initiée à l'une des situations les plus cruelles où la destinée vengeresse puisse jeter une femme faible... Bref, une amie intime de madame Monestier, du meilleur monde, à Paris, est ignoblement perdue si, demain matin, elle n'a pas dix mille francs pour racheter ses lettres à un domestique qui les a volées...

— Et cette dame demandait les dix mille francs à madame Monestier, qui les refuse?

— Justement, monsieur... La lettre de cette dame inconnue m'a arraché des larmes... je l'ai portée à madame Monestier, qui est, par parenthèse, une de mes compagnes de couvent... — Ne fallait-il pas que je la remisse moi-même à sa destinataire pour expliquer par quel concours de circonstances je l'avais ouverte? — dit incidemment Stéphanie pour rendre plausible son voyage à Bordeaux. Eh bien, madame Monestier m'a presque mal reçue... et, malgré les

prières que j'ai jointes à celles de la pauvre créature qui... a écrit la lettre, elle est restée inflexible !

— Cela ne m'étonne pas.

— Elle m'a dit : « Eh! mais prêtez-les donc, vous, ces dix mille francs... » Alors, tout à coup, une idée m'est venue : « Pourquoi pas ? ai-je pensé... Il faut faire le bien... quelquefois... cela rachète... les fautes qu'on aurait pu commettre !.. Cette dame me rendra mon prêt. — Et, au demeurant, si elle ne me le rend pas, eh bien... mon mari me donne deux mille francs par an pour ma toilette : j'en puis certainement économiser mille en me restreignant : — une femme de mon âge ne doit-elle pas commencer à dire adieu aux vanités mondaines? — renoncer à plaire... »

La voix de Stéphanie eut un léger tremblement en prononçant ces dernières paroles ; — elle se raffermit ensuite :

— D'ailleurs, en y mettant mon adresse et mon intelligence, en faisant moi-même mes robes, etc., j'arriverai à ce qu'il ne paraisse rien à la diminution de mon petit budget ; — je saurai encore m'assurer une élégance relative pour plaire à mon mari.. Je suis donc venue vous demander ces dix mille francs... qu'au pis-aller, je puis toujours rendre en dix ans... Voilà tout, cher monsieur, puisqu'il faut tout vous dire... — Aidez-moi à faire cette folie, et je vous promets de la payer, bien payer, à mon

mari et à vous, par toute une vie de droiture et d'économie.

— Hum! fit le notaire, je ne sais pas trop, moi, si je dois vous aider à faire cette bonne action-là!

Mais, cette fois, sans doute le fin tabellion avait compris qu'une profonde sagesse peut se cacher sous une apparente folie... et que Stéphanie payait sa prime d'assurance; car ses dernières paroles traduisaient un consentement.

— Avant tout, madame, spécifions les choses, dit-il. C'est l'homme privé, et non le notaire, qui vous prête dix mille francs. Vous me les rendrez quand vous pourrez, sans que ni la fortune de vos enfants ni l'aisance de votre ménage en soient diminuées...

— Bien entendu, répondit Stéphanie, et... merci!.. A quelle heure part le dernier courrier pour Paris?

— Quel empressement! — C'est toujours ainsi lorsque l'on fait une folie.

— Précisément! — Il faut les faire vite, sans quoi on ne les ferait pas peut-être... Mais citez-moi une action généreuse qui ne soit pas une folie!

XV

Du papier, de l'encre, une plume!... Combien de fois, dans la vie, on saisit d'une main fiévreuse ces trois objets avec lesquels on peut faire tant de bien et tant d'irréparables fautes!

Tremblante, l'esprit plein de pensées et vide de formules, elle écrivit à la hâte la lettre suivante:

« Madame,

» D'abord voici le salut. Présentez le bon au porteur, ci-joint, à la caisse du banquier indiqué, et il vous sera payé sans retard.

» Maintenant, comment est-ce une écriture inconnue qui vient, et qui vient si tard, vous annoncer la délivrance!... Il faudrait vous raconter toute une histoire, tout un roman pour vous l'expliquer, et, bien qu'y jouant un rôle important, je serais inca-

pable de vous en exposer la trame, stupéfaite que je suis moi-même de l'enchaînement providentiel des faits.

» C'est la femme d'un modeste notaire de campagne qui vous écrit, madame, et qui vous prête les dix mille francs ci-joints, et c'est elle qui, hier au soir seulement, a trouvé votre première lettre sur ses genoux, — tombant d'un journal dont elle venait de faire sauter la bande. Cette lettre, elle l'a ouverte et lue, d'abord se la croyant adressée.., ensuite... ensuite... Qu'importe? puisqu'elle vous envoie le salut et vous gardera le secret!

» Je ne me serais pas permis, d'ailleurs, moi étrangère, de vous rendre le service que vous sollicitez d'une amie intime, sans le refus péremptoire de cette dernière, et mon premier soin a été de me rendre ce matin chez madame Monestier pour lui remettre votre lettre et m'excuser de l'avoir indûment ouverte. Je l'ai trouvée peu disposée à y faire droit, et même inflexible malgré l'appel suprême de votre seconde lettre.

» Elle n'avait pas la somme dans la main... Elle ne savait où prendre son banquier... elle craignait les représentations de ce dernier en la voyant prêter sans garantie une somme aussi importante... Bref, j'ai compris que, si je voulais que vous fussiez sauvée, il fallait, moi, trouver en quelques heures dix mille francs et vous les envoyer.

» C'était impossible... Mais quelle âme un peu courageuse, en présence d'une détresse telle que la vôtre, n'eût essayé de tenter l'impossible? J'ai réussi, madame, comme vous voyez, et, en vérité, je me demande si, depuis hier au soir, je ne m'agite pas dans un rêve, tant ce qui m'arrive est invraisemblable.

» Moi, humble notaresse de village, trouvant en deux heures dix mille francs à emprunter sur parole, je vous assure que c'est incroyable... et que je n'y crois pas. Mais, quand madame Stéphanie Audibert aura reçu dans sa maison, à Aubeterre-sur-Dronne, la réponse de madame la baronne de Bray, il lui faudra bien nécessairement admettre qu'un jour elle a pu faire un miracle.

» Oui, dites-moi vite, madame, que vous êtes sauvée, que vous avez fait un bel autodafé des lettres rendues par M. Jean, et que vous êtes à jamais délivrée des menaces d'un ignoble chantage. J'ai besoin de le savoir ; car, en vérité, madame Monestier m'a effrayée. Suivant elle, dix-mille francs ne sont qu'une obole jetée dans un gouffre ; car M. Jean est trop roué pour vous donner d'un coup toutes vos lettres. Prenez bien vos précautions, madame, avec cet infâme valet.

» Voulant, autant qu'il est en moi, détruire à jamais les traces de cette histoire, j'ai demandé vos lettres à madame Monestier, qui me les a données —

comme titre de ma créance, a-t-elle dit. Les voici sous le même pli que la traite. — Jetez-les au feu en même temps que celles que vous rendra M. Jean.

» Si je l'osais, madame, si je ne craignais d'être indiscrète, ou de sembler mettre un prix à un service rendu, je vous demanderais de me dire, dans votre réponse, le nom de M. Max... ou bien seulement son nom de baptême, dont Max ne saurait être que le diminutif, et l'initiale de son nom de famille...

» Bizarre demande, n'est-ce pas ? que voulez-vous !... votre réponse peut être aussi, pour moi, une ancre de salut,.. Il est quelquefois d'étranges visions, sur lesquelles l'imagination travaille... Vous en dirai-je davantage ? En vérité, non, je ne me comprends pas moi-même. Et, pour peu que ma question vous semble inconvenante... n'y répondez pas.

» Adieu, madame; il est six heures un quart, je n'ai que le temps de porter moi-même cette lettre au chemin de fer.

» STÉPHANIE AUDIBERT. »

Cependant, avant de la fermer, Stéphanie relut sa lettre. Ce n'était pas sans scrupules qu'elle en avait écrit les dernières lignes; elle ne pouvait s'empêcher de s'avouer que la demande qu'elle faisait, discrète en apparence, manquait de délicatesse en réalité. En effet, comment une femme à laquelle une autre femme inconnue rend un tel service peut-elle hésiter

seulement à faire sur l'heure ce que celle-ci paraît désirer, et, en certains cas, — quand un désir doit nécessairement devenir un ordre, est-il permis de l'exprimer?

Stéphanie resta quelques minutes indécise devant ce cas de conscience : partagée entre l'impérieux besoin de savoir ce nom qui devait — sans doute! — arracher de son cœur jusqu'au souvenir d'un fol amour, — et une noble répugnance à le demander à Julie. — Et puis ne payait-elle pas une dette de... « Max » après tout, et, en demandant son nom, ne semblerait-elle pas demander une garantie pour sa créance, dont elle renvoyait si généreusement les titres? Elle attendait une lettre de Julie et le disait : oui, sans doute! car ne pas attendre de réponse de madame de Bray, ne pas compter sur la reconnaissance et l'acquittement futur d'une dette, c'eût été d'un prêt faire une aumône; — mais demander le nom de Max, cela ne semblerait-il pas dire : « A votre billet, faites mettre un endos? »

Non! ce nom qu'elle brûlait de savoir... ce nom, qu'en ce moment elle eût volontiers payé des dix mille francs qu'elle envoyait, elle ne pouvait le demander. Elle déchira la dernière page de sa lettre, mit une formule de trois mots, et sa signature au-dessous du passage où elle recommandait à Julie de détruire, aussitôt reçus, les papiers compromettants, plia et cacheta précipitamment pour se défendre de

revenir sur la détermination prise, et courut jusqu'au chemin de fer ; car l'heure de la poste était passée.

Quand elle eut elle-même porté sa lettre jusque dans la gare, jusque sur la voie, et qu'elle l'eut, de sa propre main, mise dans la boîte du wagon-poste, — quand elle eut vu, au coup de sifflet du mécanicien, le train s'ébranler et filer vers Paris, Stéphanie se sentit comme délivrée d'un grand poids. La noble créature éprouvait autant de joie, peut-être, à sauver cette femme inconnue, que celle-ci en devait éprouver, en recevant le salut. Elle ne s'arrêta pas un seul instant aux engagements pris, à la lourde dette contractée, — au blâme qu'elle pouvait encourir lorsque son mari saurait sa folie... Elle se réjouissait seulement d'avoir eu la puissance d'empêcher la ruine d'une femme prête au repentir, d'une mère de famille ; et enfin en se représentant l'arrivée providentielle de sa lettre au moment suprême, elle était heureuse.

XVI

Le lendemain, dès midi, Stéphanie était à Angoulême près de ses enfants.

Le premier moment passé, quand la fiévreuse surexcitation avec laquelle madame Audibert avait partagé les angoisses de madame de Bray tomba, une mélancolie profonde, une tristesse désespérée s'empara de son âme.

Ce rêve d'amour, qui la possédait depuis quelques jours, qui l'enlevait à la réalité prosaïque, rompait les errements monotones de sa vie, l'emportait dans les régions diaprées où voltigent, en séduisants fantômes, les aspirations de notre esprit et de notre cœur, venait de s'évanouir. Maxence n'était plus qu'un vulgaire vainqueur ayant semé çà et là ses banales amours.

Elle n'aimait plus... non !... non !... L'adorateur de Julie, l'adorateur de la vicomtesse ***, l'adorateur de mademoiselle Amélie... Mais quel deuil dans son cœur ! Morte l'illusion ! morte la jeunesse ! morte l'espérance ! Son âme, soulevée par une incompressible fermentation, se heurtait à tous les points de l'horizon et retombait blessée. Rien !... pas une issue par où s'élancer dans l'espace, atteindre et saisir les fantômes. — Partout au-devant de ses élans, un mur, une barrière, je ne sais quoi, qui la rejetait à terre, brisée, meurtrie.

Ah ! qu'elle est douloureuse, l'heure de la désespérance, alors que, parvenu au point culminant de la vie, on sent qu'une invincible force vous pousse sur la pente du versant sombre et qu'il faut descendre vers la tombe, sans avoir pu saisir au passage un de ces beaux fruits d'or et de pourpre qui pendent aux branches de l'autre côté, sans avoir mordu dans leur pulpe savoureuse et bu leur eau parfumée ! Mais qu'elle est plus douloureuse encore l'heure de la déception, alors qu'ayant saisi une fleur ou un fruit au prix de mille efforts, on tronve que la fleur est dure et sans parfum, comme ces fleurs de zinc que les entrepreneurs de fêtes publiques mettent dans leurs bassins de béton, parmi des roseaux de fonte, et que le fruit a goût de cendre !

Jadis Stéphanie voyait apparaître l'amour comme un lointain mirage, et tendait vers lui des bras

impatients. Et, tandis que les horizons de l'avenir fuyaient devant elle, il lui prenait des terreurs de ne jamais l'atteindre... Alors elle pleurait sa jeunesse tout à l'heure passée, ses rêves décevants, ses bonheurs manqués... Désormais il lui semblait que l'amour, atteint enfin, ou rencontré, par hasard, dans une oasis, la regardait en face avec des yeux hagards, et, la regardant, éclatait de rire, d'un rire dur, métallique, railleur, qui se répercutait par mille échos, et dont chaque éclat, pénétrant dans son cœur, comme une lance acérée, en faisait jaillir un cri de douleur.

Parfois elle pleurait ainsi qu'une Madeleine repentie. — Mais quoi ? Ce n'était pas de ses aspirations coupables qu'elle avait honte : c'était de ses mécomptes qu'elle avait regret.

Était-ce bien Maxence, pourtant, qui avait aimé Julie... et tant d'autres ?..

Il y avait des heures où le doute flottait dans l'esprit de Stéphanie, où elle se disait aussi : « Peut-être que je m'agite dans un cauchemar et que je vais me réveiller... pour croire encore à l'amour et au bonheur... » Mais alors la terrible situation de madame de Bray lui revenait à la mémoire, et, devant le déshonneur, elle se cabrait avec effroi.

Et comme, pour oublier... pour apaiser... pour guérir... pour dompter... pour se résigner... et pour vivre... — comme elle embrassait ses enfants !

XVII

A Aubeterre, en arrivant, le vendredi matin, madame Audibert trouva d'abord son mari qui l'attendait, et allait, comme une âme en peine, tous les matins, la chercher à la voiture de Chalais, et tous les soirs à son avance sur le chemin de Montmoreau ; puis sur sa table à ouvrage, dans son salon, une lettre de Paris, — la réponse de Julie,sans doute, — et une carte, celle de Maxence Valleran, bien entendu.

La lettre, elle la saisit d'une main fiévreuse. Comme elle aurait voulu la lire ! Mais maître Audibert, tout heureux de revoir sa femme, ne la quittait pas. Il s'était assis dans le salon, bien que ce fût son heure d'être retenu à l'étude, et il lui demandait longuement des nouvelles des enfants ; il lui racontait dans

leurs moindres détails les menus événements domestiques qui s'étaient produits pendant son absence. Lundi, il n'avait pas eu d'appétit à dîner ; mardi, le potage était détestable ; jeudi, en revanche, on avait servi un plat de champignons exquis. Les Gaillac étaient venus faire visite avec M. Maxence Valleran, qui ensuite était revenu tout seul... et que, — par parenthèse, — M. Audibert avait bien rencontré, deux ou trois fois, se promenant dans les mêmes parages que lui.

Le notaire, enfin, en parlant de cent choses et en provoquant des réponses, semblait vouloir s'affirmer à lui-même la présence de sa femme, sa réinstallation dans le domicile commun. Il serait resté là jusqu'au dîner, peut-être, si un clerc ne l'eût fait demander pour affaire urgente.

— Enfin ! dit Stéphanie en faisant sauter le cachet.

Elle avait le secret espoir que, peut-être, bien qu'elle n'eût rien demandé, madame de Bray donnerait quelques indices, laisserait échapper quelques révélations à propos de ce « Max » mystérieux. Si elle pouvait dire seulement : « Je l'ai vu » ; ou bien, n'importe comment, faire entendre qu'il était alors à Paris, et en prison pour dettes... Mais non !

« Madame, disait seulement Julie, êtes-vous l'ange de la miséricorde divine ? êtes-vous la Providence ? — J'ai reçu à huit heures, mardi, votre lettre ; j'ai

touché à neuf, payé à onze et brûlé sans une minute de retard... ce qu'on m'a rendu et ce que vous m'avez généreusement renvoyé. Tout y était bien, je le crois. D'ailleurs, en volant la cassette qui contenait les lettres, le misérable n'avait pu distraire aucune de celles-ci, car la cassette était fermée à clef et je sais que la personne à laquelle les lettres étaient adressées portait toutes ses clefs sur elle.

» Que vous dirai-je, et comment vous remercier? Est-il des termes qui puissent rendre ma reconnaissance? Votre action magnanime me prouve que votre cœur sent mille fois ce que le mien a pu éprouver de tortures, de remords, de terreurs et de joie!

» Merci donc. Je n'en puis dire davantage. — Si! — Je puis vous dire, je puis vous promettre, à vous qui devez être une sainte femme, une épouse intacte et une mère admirable, que cette faute, jusqu'alors unique en ma vie, sera la dernière; que je l'expierai en secret, que je la rachèterai par un avenir de patience, de résignation et de dévouement.

» J'espère, madame, ne pas tarder trop longtemps à vous rendre la somme que vous m'avez avancée si noblement et que vous avez empruntée vous-même. En tout cas, et tout malheur échéant, je pourrais annuellement distraire une quinzaine de cents francs de mes dépenses personnelles... Mais j'espère ne pas être réduite à ce lent épuisement de ma dette... dont

j'assure le payement d'ailleurs, en la faisant connaître, par un intermédiaire sûr, à celui qui est le premier auteur, le premier débiteur même, puisque ce sont, paraît-il, les gages de M. Jean qu'il s'agissait de payer.

» Madame, je ne voudrais pas écrire ici *Adieu*. Mais que de joie encore, si je pouvais vous dire : *A bientôt !* Continuer une correspondance avec une âme telle que la vôtre, ce serait la consolation dans la reconnaissance, l'appui pour la faiblesse, le courage pour la résignation... On a besoin, madame, dans ce triste monde, de se prendre à quelque chose. Si ce n'est à un bonheur que ce soit à un exemple. En vous entrevoyant à l'horizon de mes pensées, si pure et si noble, comment ne pas essayer de mériter mieux que votre compassion : votre amitié ?

» JULIE DE BRAY. »

Rien ! pas un mot, pas une indication ni une réticence qui missent sur la voie pour deviner quel pouvait être... « ce premier auteur de la dette ! » Stéphanie, à la lecture de cette lettre, éprouva en même temps une sorte de honte et une sorte de rage. — Honte d'être placée si haut par Julie... si loin des faiblesses humaines. — Rage de demeurer, après être entrée si avant dans le secret, plus incertaine qu'auparavant.

Sans cesse son imagination travaillait à propos

de ce personnage mystérieux, qui tantôt lui apparaissait héros unique de plusieurs actions différentes, tantôt se divisait en deux individualités dissemblables : l'une, type mélangé de Lovelace et de Faublas, — l'autre... l'autre... type indéfinissable et innommé, qu'elle se plaisait à revêtir de ses rêves comme d'un manteau diapré de pourpre et d'or.

Elle repassait dans son esprit les analogies et les différences, sans rien conclure. Lorsqu'elle se représentait le « Max » de Paris, jeune homme qui avait fait des dettes et des folies, et que son père, lassé, laissait mettre à Clichy, et qu'elle le rapprochait du « Maxence », interné depuis un mois chez les Gaillac, une sorte d'évidence lui apparaissait, et elle se disait : « Oui, c'est bien le même. »

Mais, lorsqu'elle comparait le peu intéressant maître de M. Jean à l'auteur du roman au titre mauve sur papier vergé, au rêveur passionné dont elle avait vu la pensée suivre la sienne à travers les espaces, et entendu battre le cœur, les protestations et les doutes surgissaient en foule.

La journée s'écoula dans ces pensées, et lorsque vint le soir, Stéphanie se surprit dans l'embrasure de sa fenêtre, soulevant un coin du rideau et regardant les ruines.

Le lendemain samedi, en revenant du marché, M. Audibert avertit sa femme que le jeune hôte des Gaillac allait venir lui faire visite.

Stéphanie s'en sentit toute troublée. Comment allait-elle le recevoir? Après la scène du dimanche précédent et après la lettre qu'elle avait lue et les résolutions qu'elle avait prises?

D'une part, quel prétexte de lui retirer cette « fraternelle amitié » dont l'aveu lui était échappé, en laissant en gage la fleur de clématite? De l'autre, comment accueillir cordialement l'homme qu'elle soupçonnait d'avoir voulu ajouter son nom sur la liste où se trouvaient déjà ceux de Julie, de la vicomtesse *** et de mademoiselle Amélie.

Elle redoutait cette visite, elle aurait voulu l'éviter. Cependant, peut-être devait-elle en attendre la révélation du mystère qui torturait son esprit et son cœur? D'abord elle se promit de retenir son mari jusqu'à l'arrivée de Maxence, et pendant tout le temps qu'il resterait. Ce serait se préserver d'un tête-à-tête embarrassant et faire sentir en même temps au séducteur qu'elle ne voulait pas lui donner l'occasion de se déclarer, — qu'elle refusait de faire un pas de plus sur la route glissante. Ensuite, elle tira de sa poche la lettre de Julie et la plaça sur sa table à ouvrage, comme elle l'avait trouvée, près de la carte de Maxence; puis, pour attirer plus assurément les yeux de ce côté, pour composer un *selam* éloquent... elle alla cueillir une fleur de la Passion... et la posa entre la carte et la lettre.

— Il se troublera, il comprendra le terrible ap o

logue qui lui défend toute espérance... — ou bien c'est qu'il est complètement étranger à l'histoire de Julie! se dit Stéphanie, en assurant son cœur contre les émotions.

Maxence vint, et le cœur de Stéphanie trembla cependant. Elle ne soutenait la conversation que par un effort de volonté. Les regards du jeune homme cherchaient les siens, sans cesse, avec les plus éloquentes expressions d'amour et d'inquiétude.

En effet, Maxence sentait qu'il était aimé. Il n'avait pu se méprendre à l'émotion, au trouble de Stéphanie, dans de récentes circonstances. Mais, en même temps, il devinait que quelque chose d'imprévu et de funeste était venu se jeter à la traverse de ses espérances.

Ces deux inquiétudes, qui se cherchaient, devaient se heurter au même point, se rencontrer, comme, quelques jours auparavant, les deux rêveries s'étaient heurtées, en deux regards qui se croisaient au-devant d'un même but. Malgré elle, Stéphanie portait souvent les yeux vers le coin de sa table à ouvrage, où la lettre de Julie figurait la pièce de conviction qu'un inexorable tribunal va confronter avec l'accusé, et, si les yeux de Maxence ne s'étaient pas portés naturellement alors vers la fleur de la Passion ils y eussent été conduits par les regards furtifs que jetait Stéphanie sur sa table à ouvrage.

D'abord, ils exprimèrent la joie. Cette fleur, n'était-

ce pas le rappel d'un délicieux aveu, le reflet d'une heure enivrante?... Mais ensuite, Maxence se demanda comment concilier ce témoignage d'amour avec la sévère expression du visage de Stéphanie ?

Tout en répondant à M. Audibert, qui lui faisait observer que les marchés du samedi allaient désormais être bien insignifiants jusqu'à la Saint-Jacques, Maxence s'avançait vers la table à ouvrage, venait s'asseoir à côté, et, regardant la fleur d'abord, puis la prenant et la respirant ensuite, semblait se laisser aller à un doux rêve. De temps en temps, il secouait ses pensées, pour ainsi dire, dans la crainte sans doute qu'on ne les surprît ou qu'on ne remarquât sa préoccupation. Alors il déposait la fleur, tantôt sur la lettre, tantot sur la carte, tantôt à côté des deux, sans y prendre garde.

— C'est le plus innocent ou le plus faux des hommes ! se dit Stéphanie.

Et loin, de se calmer, son angoisse augmenta.

— Ne gâtez pas ma fleur, dit Stéphanie à bout de patience, elle a une destination.

— Ah !

Maxence n'ajouta rien, mais il pâlit, et, regardant la fleur de la Passion avec une expression de profonde mélancolie, la tournant une dernière fois entre ses doigts comme pour en bien apprécier la fraîcheur et la beauté, il la posa sur la lettre de Julie.

— C'est pour l'envoyer à une de mes amies, reprit madame Audibert ; oui, posez-la sur la lettre, c'est cela !

Maxence jeta sur la lettre un coup d'œil distrait et vit le timbre de Paris.

— Vous avez des amies jusqu'à Paris, madame ? demanda-t-il. Au reste, cela ne m'étonne pas ! Quand on vous connaît, il semble que vous devriez en avoir partout... comme des admirateurs.

— Comment savez-vous que j'ai une amie à Paris? s'écria Stéphanie, en levant tout à coup sur Maxenee un regard profond et sévère.

Sous ce regard étrange, Maxence se troubla.

— Mais, balbutia-t-il, mais... je vois le timbre de la lettre.

— Alors, il n'y a pas besoin d'être sorcier pour deviner, reprit M. Audibert.

Stéphanie éprouvait une violente tentation de dire : « C'est la baronne Julie de Bray. » Toutefois elle se contint en pensant que son mari, ne lui connaissant pas cette amitié-là, pourrait l'interroger.

En revanche, elle dit après, comme à l'improviste :

— On fait des cancans partout, monsieur Valleran, même dans les grandes villes. Ne m'a-t-on pas affirmé l'autre jour, à Bordeaux, que vous étiez en prison pour dettes, à Clichy !

— On dit tant de choses!... Au reste, si mon père n'avait payé mes dettes, j'y serais.

— Mieux vaut la Souzade, vraiment.

— Oui, oui, ajouta M. Audibert. On ne s'ennuie pas à Aubeterre, vous verrez! Et puis nous allons avoir la foire, les comices agricoles...

— Ah! tant mieux, dit Maxence consterné de la singulière expression du visage qu'il voyait à Stéphanie.

Celle-ci était au paroxysme de l'inquiétude, de la curiosité, de l'étonnement et de la jalousie. Chaque réponse qu'elle provoquait ne doublait-elle pas son incertitude?

Elle en serait venue aux questions imprudentes, peut-être, si une dame de la ville, arrivant pour lui faire visite, ne l'eût arrachée à l'obsession dangereuse qui la possédait.

Les visites sont longues en province, surtout les visites du soir. Cette dame avait apporté son ouvrage. Maxence comprit que tout espoir de tête-à-tête était perdu, bien que M. Audibert prît son chapeau pour sortir, tout comme s'il eût senti que l'arrivée de la visiteuse le relevait de sa faction. Puisqu'il ne pouvait espérer d'explication avec Stéphanie, Maxence pensa qu'il ferait sagement de s'en aller avec M. Audibert. L'instinct ordinaire le poussait à se lier d'amitié, d'abord, avec le mari de la femme qu'il attaquait.

Il prit donc congé. Mais, avant de partir, de quels regards, à la fois éloquents et passionnés, tristes et tendres, impérieux et suppliants, il appela Stéphanie à une nouvelle rencontre dans les ruines !

XVIII

Pourtant, le parti de madame Audibert était bien pris. Quoi qu'il en fût de l'identité de Maxence Valleran avec le héros de cette lettre si inopinément tombée sur ses genoux, de cette lettre terrible qui avait arraché le voile diapré dont la séduction cache ses gouffres, elle s'était attachée au devoir et à l'honneur avec une énergie qu'elle croyait invincible. On l'a dû voir, Stéphanie avait une noble et généreuse nature, et les suggestions du mal n'ont qu'un pouvoir restreint sur de telles âmes.

Mais quoi? ne lui fallait-il pas savoir si ce jeune homme, qui avait fait une si vive impression sur son cœur, était digne d'estime et d'amour, ou bien s'il n'était qu'un séducteur vulgaire?

Parfois elle se reprochait le délicat scrupule qui,

dans sa lettre à Julie, lui avait fait supprimer le passage relatif à Max.

— Après tout, se disait-elle, je saurais aujourd'hui à quoi m'en tenir. — Je serais à jamais délivrée de ce doute qui — tant qu'il subsistera — empêchera mon âme de recouvrer la paix...

Et elle se promit de répondre bientôt à Julie, et cette fois de lui demander ce nom qu'elle brûlait de savoir. Elle le pouvait, désormais, puisque ce n'était pas seulement à une obligée qu'elle allait écrire, mais à une amie.

Que le temps qui devait s'écouler entre sa lettre et la réponse lui semblerait long encore!.. Long... et court!.. Car désormais la vie de Stéphanie était bien changée! Jadis elle se jetait avec passion sur les romans qui lui tombaient sous la main; maintenant, les fables imprimées la laissaient bien indifférente! N'était-elle pas entrée de plein-pied dans un roman réel? dans un drame dont toutes les inventions littéraires ne pouvaient égaler pour elle les vivantes péripéties?

Mais les fièvres de l'attente devaient lui être épargnées, comme les émotions de l'incertitude; car, le dimanche matin, elle reçut de Paris une lettre à l'écriture inconnue, au cachet armorié, de laquelle s'échappa une traite de dix mille francs payable à Bordeaux.

La lettre était datée de la maison d'arrêt de Clichy et signée :

« VICOMTE MAXIMILIEN DE ROUVRI. »

« Madame, disait-elle, mon père, qui me laisse expier sous les verrous quelques folies de jeunesse, et qui, pour me donner le temps de la méditation, refuse de solder mes créanciers, ne saurait admettre qu'une femme, dont je n'ai même pas l'honneur d'être connu, acquitte mes dettes d'honneur. En apprenant votre généreuse intervention en faveur d'une amie que je ne devais à aucun prix laisser en danger, il m'a immédiatement remis la traite ci-jointe, sur le correspondant de son banquier à Bordeaux.

» Confondu en même temps, comme vous, comme elle et comme moi, de la complication étrange qui a fait tomber en vos mains une lettre ailleurs adressée, il s'est présenté à l'administration des postes pour demander des éclaircissements. Là, on lui a répondu par une explication si simple, que j'ose à peine vous la transmettre pour justifier des événements si graves...

» — Monsieur, lui a dit l'employé, le fait dont vous vous plaignez n'est pas unique, il s'en faut, et même il arrive assez souvent que des lettres adressées à M. A... à Marseille, tombent chez M. Z... à Quimper-Corentin. Que voulez-vous! Rien n'est parfait ici-bas, et tout avantage a ses inconvénients. Aujourd'hui, les services publics sont simplifiés et activés; on ne peut empêcher que la rapidité des manœuvres ne cause parfois un peu de confusion...

Cette lettre, soit lorsqu'elle a été mise à la boîte, soit dans l'empressement du triage, se sera glissée dans un journal ; naturellement elle a passé inaperçue, et voilà comment au lieu d'aller à sa destination, elle s'est arrêtée chez l'abonné du journal. Que celui-ci alors, croyant qu'elle s'adressait à lui, l'ait ouverte sans regarder la suscription, cela n'a rien de bien étonnant...

» Ainsi voilà, madame, à quel bizarre caprice de la destinée je dois d'avoir appris que vous êtes la meilleure, la plus généreuse et la plus noble des femmes ! Je ne l'oublierai jamais, et, si je puis acquitter la dette d'argent, je sens qu'en vous priant de disposer de tout mon dévouement, je n'acquitterai jamais la dette de cœur. »

Ainsi, ce n'était pas lui ! ainsi peut-être Stéphanie avait-elle le premier amour sérieux de Maxence ! ainsi, en le soupçonnant, elle lui avait fait injure !.. Grands dieux !... mais alors ?...

Oui, ces pensées terriblement dangereuses firent explosion dans l'âme de Stéphanie et, en un moment, comme un vent d'orage, y renversèrent les bonnes résolutions, y ramenèrent le trouble et la fièvre.

Peut-être aima-t-elle plus Maxence, pendant une heure, qu'elle ne l'avait aimé au moment même où, vaincue et affolée, elle tendait d'une main tremblante la fleur de clématite... Mais alors, en même

temps qu'un incendie s'allumait, une lumière inexorable se faisait en elle. Jusque-là, son entraînement pour Maxence avait été inconscient pour ainsi dire. En courant au danger, elle ne voyait pas l'abîme. Tout à coup l'abîme lui apparut et elle sentit le vertige.

Elle était sur sa terrasse, et peut-être le panorama qui s'ouvrait au-devant de ses regards ajoutait-il au désordre de son cœur. Ici, les horizons confus qui semblent fuir vers le pays des rêves... une rivière argentée qui trace à travers la campagne comme un hiéroglyphe mystérieux ; là des ruines à l'aspect sauvage et abrupt, au caractère hautain, qui racontent, avec une puissante éloquence, tout un passé d'orgueil et de foi, de crimes et d'expiations... En haut, leurs créneaux démantelés, sur lesquels le lierre noir prodigue ses festons, et qui semblent écrire jusque sur le ciel des souvenirs guerriers ; en bas, dans les entrailles de la terre, leurs caveaux sombres qui parlent de vengeances et de châtiments, tandis que le vieux cimetière et la crypte Saint-Jean parlent de mort, d'expiation, d'éternité.

Si les pierres parlaient !... si les morts se levaient !... que de passions et de douleurs ils pourraient dire... Tous ces trépassés avaient aimé un jour..., avaient couru à la poursuite du bonheur... L'avaient-ils atteint ?... Qui sait ? qui sait ? Pleurent-ils dans l'éternité leur faute de quelques jours ? Regrettent-

ils à jamais l'insaisissable chimère qu'un instant ils ont cru posséder?

O jeunesse! es-tu l'enchantement de la vie, l'heure suprême où le bonheur passe rapide et fugitif... ou bien, seulement, le reflet pâle d'un avenir enchanté? Faut-il souhaiter te voir vite disparaître comme un dangereux conseiller, ou bien te retenir, de tous ses efforts, comme une incomparable amie?... « Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi », disait la malheureuse en se retenant au mur de soutènement de la terrasse, comme si le vertige de l'esprit pouvait entraîner celui des sens, et qu'elle craignît de se précipiter.

La lettre qui justifiait Maxence avait réveillé dans son cœur une lutte qu'elle croyait terminée... fait revivre une séduction dont elle se croyait délivrée. Un instant il lui sembla que les choses en étaient au point où elle les avait laissées huit jours auparavant; que la lettre de Julie, le voyage de Bordeaux, etc., étaient non avenus... Mais ce ne fut qu'une illusion rapide. Quelque chose de brûlant et d'aride avait passé dans son cœur et y avait séché les fleurs d'amour à peine écloses. Non! le prisme était éteint... Désormais l'ignoble réalité se dressait au-devant des riants mirages de la séduction... Elle souffrait de ce bonheur qui venait de lui survenir... Pourquoi, puisqu'il fallait cesser d'aimer Maxence... pourquoi découvrir qu'il n'était pas indigne d'amour?

Stéphanie ne pouvait empêcher son imagination de lui représenter les incidents qui, durant quelques jours, avaient tant agité sa vie. Elle se racontait mentalement, avec de longues digressions, et la première rencontre dans les ruines, et la rencontre au sortir de l'église, et la journée passée à la Sauzade, et le retour, le soir, au bras de Maxence; et la vague rêverie, près de lui, sur la terrasse... alors que leurs regards, tendus vers un même but, se croisèrent : et sa course folle du lendemain dans les ruines... et la scène rapide et dangereuse qui l'avait suivie... et son retour plus rapide que son départ... et sa honte en revoyant son mari et en lui répondant :

— Je viens de l'église, mon ami !

« Je viens de l'église !.. » Jadis, en effet, elle y allait quelquefois le soir. Pourquoi avait-elle cessé d'y aller ? Pourquoi ce jour-là, ce funeste jour, en se sentant un impérieux besoin d'apaiser les vertiges de son cœur, n'avait-elle pas songé que l'église était ouverte le soir, surtout au mois de mai, et qu'elle pouvait y courir ? Pourquoi ?

Tout en rêvant, elle mit son chapeau, ses gants.

— Si j'y allais, se dit-elle. — Après tout, c'est un lieu de refuge, une sorte de citadelle où du moins nul n'a le droit de se jeter à la traverse de vos pensées, où je ne sais quel isolement des choses extérieures vous rend une liberté souveraine... Si j'y allais?

Il lui semblait qu'une fois sous les voûtes de Saint-Jacques, seule dans une chapelle silencieuse, — car, à cette heure, il n'y avait point d'offices, le mois de Marie étant fini, — elle reprendrait possession d'elle-même, et qu'une accalmie bienfaisante, en descendant sur son esprit et sur son cœur, lui permettrait d'y rétablir l'ordre et de prendre une résolution suprême et désormais inébranlable.

Elle s'installa dans une chapelle obscure et y demeura longtemps; l'église était presque déserte. A l'heure de la prière seulement, une douzaine de fidèles vinrent s'agenouiller et donner à demi-voix les réponses au prêtre. Elle s'unit à eux des lèvres et du cœur, tout en poursuivant parallèlement sa délibération intérieure. La prière achevée, elle laissa, sans y prendre garde, les fidèles se lever, un à un, et sortir en se signant.

Le dernier sortit enfin, et l'on n'entendait plus sur les dalles que le piétinement affairé du bedeau, qui rangeait les chaises, éteignait les cierges et fermait les chapelles. Stéphanie demeurait toujours absorbée. Enfin elle se retourna, sentant qu'on la touchait à l'épaule.

— Je vais fermer l'église, madame, lui dit le bedeau.

Elle sortit donc à son tour. Comme, en descendant la dernière marche du porche, elle entendait la lourde clef du bedeau tourner dans la serrure, huit heures sonnèrent.

Elle tressaillit.

— Huit heures !..

Et le soleil disparaissait à l'horizon, et le jour baissait, et Maxence l'attendait, et elle allait passer en s'en retournant chez elle tout près des ruines !

— Huit heures !.. — Pourquoi ferme-t-on l'église à huit heures ? se dit-elle.

XIX

— Je viens de l'église, mon ami !

Cette fois, Stéphanie ne mentait pas.

— Et tu rentres? reprit maître Audibert, qui rencontra sa femme au moment où elle reprenait le chemin de la ville basse.

— Je rentrais... oui. — Mais parce que j'étais seule : maintenant que j'ai ton bras, nous nous promènerons, si tu veux.

Les deux époux descendaient vers la Dronne, tout en causant. C'était Stéphanie qui donnait l'impulsion.

— Quel dommage, dit-elle, que nous n'ayons pas nos enfants ! Comme ils s'ébattraient devant nous par cette belle soirée ! Je vois d'ici Paul courant en avant comme un fou, et Laure ne lui cédant guère

en hardiesse et en agilité. Quand nous les reprendrons, ils marcheront posément. Laure aura l'air d'une demoiselle, et Paul d'un jeune homme. Il ne grimpera plus aux rochers comme un chevreau échappé...

— Ne seras-tu pas fière, demanda le notaire, quand tu le verras nous revenir, à dix-huit ans, bachelier... à vingt ans, étudiant en droit déjà gradé ?

— Oui... dans ce temps-là Laure aura des prétendants... qui sait ? peut-être un mari... et les jours ne sont pas loin, peut-être, où ce seront nos petits-enfants que nous mènerons en promenade, qui se rouleront dans l'herbe et gambaderont le long des sentiers...

— Dans dix ans, dit M. Audibert.

— Nous serons vieux alors... nous aurons des cheveux blancs...

— Oh ! gris, tout au plus.

— Qu'importe ? La jeunesse sera bien partie, cette fois, ajouta-t-elle comme en se parlant à elle-même... l'ennemi sera bien terrassé...

— Quel ennemi, ma femme ?

Stéphanie eut un frisson, comme si la parole de son mari l'eût réveillée en sursaut d'un rêve.

— Rien ! dit-elle, rien !

— Mais où vas-tu donc, chère amie ? s'écria le notaire, en s'arrêtant tout à coup au détour de la crypte Saint-Jean. — Tu veux aller rôder dans le château, à pareille heure ? Voilà presque la nuit !

— Eh bien ! as-tu peur des fantômes ? fais comme moi, aie du courage !

La voix de la pauvre créature tremblait, et, si M. Audibert avait bien regardé sa femme, il aurait pu voir des larmes perler dans ses yeux.

— Allons, fais comme moi, aie du courage !

Et, la main sur son cœur qui battait à tout rompre, Stéphanie allait devant elle, entraînant son mari.

Elle fléchissait parfois, et pourtant il semblait qu'une force surnaturelle la soutînt.

C'était comme une explosion d'énergie. Elle gravissait les flancs du rocher avec une précision singulière ; elle sautait d'un mur éboulé sur un monticule de gazon, en se prenant aux branches des arbustes qui croissaient à travers les pierres.

—Stéphanie, tu vas tomber, disait maître Audibert, un peu essoufflé.

— Non ! non ! quand nous serons vieux, nous resterons en plaine...

Elle arriva la première, car le notaire demeurait toujours de quelques pas en arrière. — Grand Dieu ! quelle émotion, quel vertige de douleur et de sacrifice, quand, apercevant l'oasis transformée en un délicieux *retiro* de verdure et de fleurs, et voyant Maxence amoureux, frémissant d'orgueil et de bonheur, prêt à s'élancer pour la saisir, elle recula vers son mari, lui prit le bras, et dit :

— Nous venons vous surprendre dans votre cabinet de travail, monsieur Maxence...

— Peste ! dit le mari, en s'essuyant tout essoufflé, vous perchez sur les rochers comme les aigles...

Stéphanie aussi semblait essoufflée; et pâle, les yeux voilés, elle s'était assise tout de suite, de peur de tomber.

D'abord Maxence, trompé dans ses espérances, blessé à l'improviste par l'apparition du mari de Stéphanie, eut un mouvement de dépit et de colère. Mais il ne s'abandonna pas longtemps, en aveugle, à l'impulsion de ses instincts.

— Pourquoi ? se demanda-t-il.

Car, il n'en pouvait douter... il le sentait, Stéphanie l'aimait. L'autre soir, elle était venue invinciblement attirée par l'appel de son amour... et, lorsque, en s'éloignant, elle lui avait donné la fleur de la Passion et lui avait dit : «Gage de fraternelle amitié, » il se souvenait bien que la voix de la pauvre créature était émue et que sa main tremblait... Oui, oui, il était aimé... — Alors... pourquoi ?

Il la regarda et la vit brisée, à bout de forces, retenant ses larmes et comprimant son cœur... et il comprit !

Il comprit que cette humble mère de famille, que cette obscure notaresse de chef-lieu de canton, était une héroïne, et venait de faire, en gravissant ce rocher au bras de son mari, une action sublime : qu'en se sentant éprise et invinciblement

attirée au rendez-vous, elle avait, en amenant son mari là, voulu lui dire :

« Vous voyez que ce jeune homme s'est établi dans cette retraite sauvage et solitaire, en face de mes fenêtres... et, par conséquent, si le soir vous me rencontriez glissant parmi les rochers, hantant les ruines, comme un fantôme... vous sauriez, à n'en pas douter, que je vais le voir et que je suis une femme perdue. »

Et que, par cette déclaration muette, mais en même temps précise, claire et irréparable, elle s'interdisait à jamais une seconde faiblesse : elle mettait au devant de la tentation l'impossible pour barrière.

Alors, comme il avait l'âme accessible au sentiment des grandes choses, il admira l'honnête femme. Son amour s'épura en un instant. Il enveloppa Stéphanie d'un regard plein de dévouement et de respect, et lui dit :

— Merci, madame, d'être venue me voir dans le nid que je m'étais arrangé ici, — non point du tout parce que je suis un aigle, comme le dit malicieusement monsieur votre mari, mais parce que je voulais, dans cette solitude, travailler et me recueillir ; que j'aimais à voir votre maison, votre jardin et votre fenêtre, -- le ciel plus près de moi, la terre en bas...

Sa voix tremblait, il ajouta :

— Je me suis dit en contemplant toutes ces choses, que la vie a ses devoirs comme ses joies, et qu'il est, à l'énergie humaine, un autre but que le plaisir... — Voulez-vous recevoir mes adieux? Demain, je retourne chez mon père. — Mais, si vous étiez bien bonne, vous me permettriez de vous dédier mon prochain roman ?

ADRIEN MALARET

I

— Ah! c'est vraiment un garçon de mérite que ce petit Malaret, dit le président Mouilleron, en aspirant une prise de tabac.

—Est-ce d'un de mes administrés que vous parlez? demanda le nouveau sous-préfet.

— Précisément; un jeune homme qui fait honneur à l'arrondissement, répondit M. Grivet ; quant à moi..., si jamais l'occasion se présente de lui donner un coup de main..., quoique, après tout, ce soit un élève des jésuites... Enfin, il veut aller à Paris pour faire l'essai de ses inventions, et je lui donnerai trois mille francs, voilà !

Ce que disant d'un ton magistral et décidé, le

banquier libéral posa ses cartes sur la table de jeu, et regarda le sous-préfet en face, d'un air qui voulait dire:

« Moi aussi, je suis une puissance à Château-Thierry. Moi, j'ai la puissance de l'argent, et, si je veux protéger le petit Malaret, je le protégerai, avec ou sans votre permission, monsieur le sous-préfet !

— Mais enfin apprenez-nous, je vous prie, monsieur le président, ce que c'est que cette merveille, s'écria madame la sous-préfète, — une petite femme coquette, mignonne et gentille, qui s'essayait à la diplomatie administrative sur le théâtre de Château-Thierry, en attendant une plus vaste scène.

— Madame, c'est un mathématicien fort distingué, quoiqu'il se soit presque élevé lui-même, et qu'il n'ait point été étudier à Paris. Voilà encore deux de ses élèves reçus à l'École polytechnique, et, certes, l'institution de l'abbé Bourdeillot n'était pas accoutumée à de pareils triomphes.

— Et vous dites que ce jeune homme s'est formé lui-même, presque sans le secours, d'aucun maître ? — Mais c'est prodigieux, cela ! car le programme de l'École polytechnique est devenu d'une difficulté vraiment effrayante... Je serais bien aise de le connaître ; il faut me le faire présenter, monsieur le président.

— M. de Bravard le connaît et le reçoit quelquefois, avec l'abbé Bourdeillot, dit M. Mouilleron.

— Monsieur de Bravard, amenez donc mercredi Malaret au bal que madame de Nantia donne à l'occasion des fêtes de Juillet, puisque, en bon représentant du gouvernement, M. de Nantia veut connaître le savant de l'arrondissement.

Le personnage interpellé, qui faisait la partie du maire à une table voisine, se retourna.

—Oui, dit-il, Malaret est le répétiteur de mon fils ; il lui fait faire beaucoup de progrès... L'autre jour, j'ai surpris René qui lisait, dans le Dictionnaire de Montferrier, l'article des équations du troisième degré. Mais il ne va point dans le monde. Cependant, si monsieur le sous-préfet désire le voir...

— Quelle est sa famille, à ce jeune homme ?..

— Sa famille ?... hum ! reprit M. de Bravard, qui était le président de la Société philotechnique de Château-Thierry, et qui s'était institué le représentant et le champion de la noblesse du pays, on ne savait trop pourquoi ; — sa famille ?... — Sa mère est une Parengault, une cousine germaine de feu M. Parengault, le juge d'instruction.

— Eh ! mais elle est bien aussi un peu votre parente, monsieur le maire, par les Chauteaumet ?

— Oui, oui, elle est ma petite-cousine.

— Enfin, sa mère est de bonne famille bourgeoise ; mais son père a fait banqueroute autrefois. — C'était un Parisien ; il est mort, du reste.

— La pauvre madame Malaret est restée veuve à

trente ans avec un enfant de dix ans sur les bras, reprit le président; sa famille lui fait une rente viagère de six cents francs, juste de quoi ne pas mourir de faim. — C'est une femme bien estimable! Elle brodait pour toutes les dames de la ville. Une vieille tante de madame Malaret a payé la pension de son fils chez l'abbé Bourdeillot. L'enfant était intelligent, il a profité des leçons de son maître. En fait de sciences exactes, il en sut bientôt plus que lui. Quand ses classes furent terminées, il resta dans la maison comme professeur. Il donne aussi en ville des répétitions aux élèves du collège. — Vraiment, avec lui, nos enfants font des prodiges! Aussi, se le dispute-t-on. Voyez-vous combien il est agréable d'avoir ici un homme capable de mettre nos fils en état d'entrer directement à l'École polytechnique? Je ne conçois pas comment vous voulez l'envoyer à Paris, monsieur Grivet!

— Voilà bien l'égoïsme de la petite ville dans toute sa naïveté, mon cher président! — Comment! ce jeune homme, qui ne cesse d'étudier depuis quinze ans, qui a fait, à ce qu'il paraît, des découvertes admirables dans la mécanique et la chimie, vous voulez le conserver sous cloche dans le grenier de la veuve Malaret! vous voulez priver la France de son génie, et lui de la gloire qui lui est due, tout cela parce qu'il donne des leçons de mathématiques à votre neveu!

— Comment! est-ce que c'est aussi un inventeur que votre savant? demanda le sous-préfet.

— Il assure avoir trouvé un nouveau système de machine à vapeur, et une composition de peinture qui remplacerait pour nos bâtiments la peinture à l'huile avec soixante pour cent d'économie, dit le maire; et, de fait, il a fait de fort beaux dessins de sa machine rotative; quant à sa peinture, il en a badigeonné une des classes de l'abbé Bourdeillot, et c'est vraiment fort solide et fort propre.

— Il faut que je lui fasse obtenir un encouragement du ministère, s'écria M. de Nantia.

— Je le mettrai à même de faire construire ses modèles, reprit Grivet en marquant par sa pantomine assez peu de considération pour les encouragements ministériels. Et, s'il réussit, si la France me doit un nouveau Fulton, si nous voyons quelque jour sur une de nos places publiques la statue d'un bienfaiteur de l'humanité, je pourrai me dire : « J'ai fait cet homme! »

— C'est-à-dire, j'ai eu assez de confiance en sa machine rotative et en son génie de la mécanique, pour lui avancer trois mille francs avec intérêt dans l'affaire.

— Eh mais, que vos Sociétés archéologiques, philotechniques et autres en fassent donc autant, mon cher monsieur de Bravard.

— La Société philotechnique fera son devoir, monsieur!

— Allons, monsieur de Bravard, je compte que vous m'amènerez votre savant mercredi, n'est-ce pas? Je veux absolument faire sa connaissance, s'écria madame de Nantia, pour clore la discussion qui menaçait de devenir piquante entre le banquier, candidat libéral, et le représentant de l'aristocratie.

Le mercredi suivant, en effet, Malaret parut au bal de la sous-préfecture. Jusqu'alors, le jeune professeur n'avait point été reçu dans le monde. Ce fut donc une sorte d'évènement dans la ville.

— Le nouveau sous-préfet est libéral, disait-on. il protège ouvertement les sciences et se déclare le champion du mérite personnel.

— Ce petit Malaret est décidément lancé, avait répété M. de Cosson, un célibataire de quarante-cinq ans, qui jouissait de dix mille livres de rente, passait trois mois d'hiver à Paris, et résistait depuis vingt ans aux attaques de toutes les mères de famille, aux amorces de toutes les filles à marier.

M. de Cosson, qui profitait de sa situation de célibataire endurci pour aller dans tous les mondes à Château-Thierry, laissait volontiers courir les cancans sur son compte. On disait tout bas qu'à Paris il allait chez les actrices, dans les coulisses de l'Opéra et autres lieux de damnation.

— Au fond, c'est un homme affreux! disaient les prudes.

Mais il était devenu l'oracle de la ville. C'était lui

qui décidait en dernier ressort des gens qu'on pouvait recevoir, des toilettes qu'on pouvait porter. Je ne crois pas qu'une femme eût osé mettre un chapeau critiqué par lui. Quant aux hommes, ils étaient *du monde* aussitôt que M. de Cosson leur disait *mon cher*.

— Herminie, vous pouvez danser avec M. Malaret, s'il vous invite, dit la mère d'une fille sans dot ; et soyez aimable !

Adrien Malaret, sur lequel tous les regards se portèrent au bal du sous-préfet, n'avait pas l'air de se douter le moins du monde qu'il faisait le sujet de presque toutes les conversations. C'était un grand jeune homme brun, à l'air intelligent ; du reste ni beau ni laid. Si on le comparait à M. de Cosson et à tous les jeunes gens qui l'imitaient, certainement on ne pouvait s'empêcher de lui trouver l'air gauche ; mais comme, ce soir-là, il était à la mode, on lui trouvait les façons distraites d'un homme de génie. Les vieilles femmes lui marquaient la considération que les gens avancés dans la vie ont pour toute étoile qui se lève. Quelques-unes des jeunes lui lançaient, à la dérobée, des regards profonds. Les jeunes filles se disaient, tout en baissant les yeux vers les volants de leurs robes blanches :

— Quelle différence entre ce M. Adrien et M. Ferdinand de Blaisot, et M. Anatole Charmerant ! C'est un homme de génie !.. Il va partir pour Paris !..

Et tout un avenir de gloire et de fortune se dessinait dans leurs rêves, entre deux contredanses ; à l'horizon passait un mirage brillant, féerique, vertigineux : c'était Paris !

— Merci, monsieur, répondit vivement mademoiselle Laure, la fille du notaire, quand Adrien vint l'inviter.

Ce merci éloquent valut à la pauvre petite un terrible regard de sa mère.

Adrien, auquel, depuis deux jours, madame Malaret apprenait à danser le quadrille pour cette occasion solennelle, était bien trop occupé de l'exécution de ses figures pour remarquer l'émotion de sa danseuse. Il l'avait engagée, parce que sa mère lui avait dit : « Il est convenable que tu danses deux ou trois fois » ; mais sa pensée était bien loin de là.

Il venait d'apprendre que le banquier Grivet lui donnait trois mille francs, pour aller à Paris faire construire son modèle chez M. Farcot, et prendre son brevet ; que le sous-préfet avait demandé pour lui un encouragement au ministère des travaux publics, et qu'enfin, la Société philotechnique lui octroyait généreusement un billet de cinq cents francs pour frais de voyage.

Ses vœux les plus ardents étaient comblés. Il semblait qu'une bonne fée venait, par un coup de baguette, de changer toute son existence ; lui qui, depuis son enfance, avait constamment vu toutes les

issues fermées devant sa misère et son isolement, il se trouvait avec un horizon ouvert, avec des moyens d'action, avec un point d'appui. Ces trois mille cinq cents francs lui paraissaient le levier d'Archimède. Cependant, au seuil de son avenir, il tremblait pour la première fois; depuis qu'il possédait les moyens de réalisation, il avait regardé ses dessins, avec doute, en se disant : « Réussirai-je? »

C'est que l'habitude du malheur, la pauvreté et l'isolement rendent timide. Et puis les soucis vulgaires de la vie matérielle le poursuivaient jusqu'en son triomphe; il pensait qu'il allait abandonner sa position de professeur chez l'abbé Bourdeillot, et ses leçons particulières; que sa mère ne pouvait plus broder et qu'il ne lui laissait, pour joindre à ses six cents livres de rente, que de minces économies.

— Non seulement il faut réussir, mais il faut réussir tout de suite! se disait-il.

Et il repassait dans son esprit tous les ressorts et toutes les forces de sa mécanique; il calculait pour la millième fois les résultats mathématiques de ses combinaisons. Tandis qu'il faisait son effet dans le bal, il se surprit à rester planté comme un pieu derrière une douairière, les yeux fixés sur sa gorge un peu trop décolletée. La douairière était pourpre. Il s'éloigna avec l'envie de rire.

— Qui diable croirait, pensa-t-il, que je cherchais l'équation d'une courbe?

Il partit; mais, avant le départ, que de larmes versées dans le pauvre ménage de la veuve Malaret! La misère, la lutte avaient étroitement uni les deux existences de la mère et du fils. Ils souffraient ensemble, depuis le jour où ils avaient pu avoir un sentiment commun; et je ne sais pas ce qui attache le plus fortement deux êtres, de la souffrance ou du bonheur partagé.

Puis ils combattaient et travaillaient sans relâche tous deux, depuis quinze ans. Madame Malaret, pauvre, repoussée du monde à cause de la banqueroute de son mari, tenant son existence précaire de la charité d'une famille qui lui était devenue étrangère, et d'un travail ingrat, avait mis tout l'intérêt de sa vie sur ce fils que Dieu lui avait laissé comme une charge de plus. D'abord ce fut elle qui broda la nuit pour lui donner un plaisir ou un livre; ensuite ce fut lui qui donna des répétitions le soir pour gagner à sa mère un vêtement plus chaud, un fauteuil plus confortable. Elle pleura en le voyant partir, comme s'il avait emporté sa vie; et lui, il se reprochait presque son départ comme un abandon.

Que d'espérances posées sur les trois mille cinq cents francs qu'Adrien serra dans son portefeuille, après avoir bouclé sa valise! Espérances mêlées d'angoisses, comme celles de tous les pauvres êtres voués depuis trop longtemps au malheur.

— Si j'allais les perdre, ne serais-je pas traité de

banqueroutier, comme mon père ? pensait-il. — Allons donc! du courage! Est-ce que je ne suis pas sûr de mes découvertes ?... reprit-il en humant l'air de la grand'route, dès que la diligence fut sortie du faubourg.

II

Voilà Paris ! — Paris, au milieu duquel un fiacre laissa Adrien avec sa valise, son carton de dessins, ses lettres de recommandation et ses trois mille francs, comme, au jeu de colin-maillard, on lâche un pauvre diable aux yeux bandés, après l'avoir fait tourner sur lui-même en lui disant : « Cherche ! »

Il s'installa dans une chambre garnie, courut porter ses dessins chez M. Farcot et prendre date, à l'Hôtel de Ville, pour sa demande de brevet ; puis il regarda les adresses de ses lettres de recommandation, et se demanda comment il commencerait à se faire des connaissances.

Il avait bien en tout quatre lettres, qu'il fit parvenir toutes les quatre à destination. L'une était de sa mère, et s'adressait à des parents de

feu M. Malaret; la seconde, de M. Grivet, pour ses correspondants : c'était à la fois une lettre de crédit et une lettre de recommandation ; la troisième, de M. de Bravard, pour le président de la Société philotechnique à Paris ; la quatrième avait été donnée à Adrien mystérieusement et avec une poignée de main par M. de Cosson. Elle était adressée à mademoiselle Cornaline, du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Le jeune inventeur trouva ses parents inconnus aux Batignolles, dans un pavillon entouré d'un petit jardin. Ils le reçurent tant bien que mal, et en se tenant sur la défensive, comme pour se mettre en garde contre un emprunteur. Être savant, mathématicien et inventeur d'une machine rotative et d'un nouvel enduit de murailles ne leur parut pas une position sociale suffisante pour mettre leur neveu à l'abri du besoin. Ils lui parlèrent des malheurs de la famille, de l'exiguïté de leurs revenus, et ne l'invitèrent point à dîner.

Les correspondants de M. Grivet, au contraire, envoyèrent dans les vingt-quatre heures une invitation imprimée à M. Adrien Malaret. Il y dîna, huit jours après, en cérémonie, et reçut le lendemain une nouvelle carte imprimée, qui lui apprenait que la femme du banquier recevait tous les vendredis.

Le président de la Société philotechnique de Paris s'empressa également de faire honneur à la recommandation de son confrère de Château-Thierry. Au

bout de quelques jours, Adrien reçut son brevet et une note de vingt francs, à acquitter, pour frais d'admission.

L'actrice l'invita à souper, et se moqua de son air provincial. Néanmoins il y revint, amené par le besoin de distraction et séduit par cette sorte de cordialité banale qui déguise un peu l'indifférence dans les sociétés faciles.

Adrien, qui comprenait le prix du temps, allait tous les jours chez M. Farcot, pour surveiller et hâter la construction de son modèle; il se dépêchait d'obtenir l'expédition de ses brevets, et commençait à faire des démarches auprès des principaux entrepreneurs de peinture, pour décider quelqu'un d'entre eux à lui acheter son invention.

D'après ses plans, il comptait établir, avec l'argent qu'il ferait du brevet de sa peinture économique, une grande fabrique de machines à vapeur et d'instruments de précision. Il avait en tête mille perfectionnements qu'il voulait introduire dans l'art de la mécanique.

— Je serai un des bienfaiteurs de mon pays, se disait-il, je laisserai un nom glorieux, et je ferai une fortune immense; quand une fois ma machine au mouvement rotatif sera connue, qui diable voudra encore des machines ordinaires au mouvement de va-et-vient, dévorant beaucoup de combustible et occupant une place énorme?

Cependant le modèle se construisait bien plus lentement qu'Adrien ne l'avait supposé. Il fallait souvent modifier les pièces ; puis les ouvriers modeleurs ne comprenaient pas toujours le dessin à première vue. Tantôt c'était une roue d'engrenage à recommencer ; tantôt c'était une palette qui se brisait à l'essai. Tout cela faisait des frais nouveaux. Malgré une économie presque sordide, Adrien voyait fuir l'argent avec une rapidité effrayante.

Les entrepreneurs ne sont point gens faciles à convaincre. Souvent ils sont assaillis de propositions oiseuses, et puis ils tiennent d'instinct à leur routine, aux procédés connus qui coûtent tant, rapportent tant, et réussissent toujours ; enfin, ils sont occupés, et n'ont ni temps ni ouvriers à donner à des essais hasardeux.

C'est pourquoi Adrien parvenait difficilement à s'en faire écouter : il allait de l'un à l'autre, retournait chez Farcot, parcourait Paris dans tous les sens, dévorait des livres à toutes les bibliothèques et n'arrivait à rien.

Et, après avoir arpenté les rues et les passages, après avoir pris un maigre repas chez un restaurateur de bas étage, après avoir veillé à la bibliothèque Sainte-Geneviève, jusqu'à ce que les lampes fussent éteintes, Adrien rentrait dans sa mansarde, se prenait la tête à deux mains, en pensant qu'il était seul dans ce Paris immense.

Alors il avait comme peur ; il se sentait égaré dans un tourbillon où il ne voyait pas clair. Il commençait à comprendre la marche inexorable et brutale de cette autre machine aux rouages compliqués, qui s'appelle le monde des affaires. Sa puissante intelligence entrevoyait les obstacles et pressentait les dangers ; mais il était naïf comme un pauvre savant qui n'a jamais quitté ses livres, et il ne savait que faire pour triompher. Pourtant, il ne manquait point de courage ; et, si une route éclairée avait été ouverte devant lui, il l'aurait suivie sans hésiter, sans regarder en arrière, sans perdre patience ; mais il ne voyait rien, que des chemins de traverse entre-croisés de mille manières.

Et ce précieux argent, donné par le banquier Grivet, diminuait de jour en jour ; et il recevait de Château-Thierry des lettres qui lui demandaient des nouvelles de ses succès, qui s'adressaient à un futur grand homme ! et sa mère, la pauvre madame Malaret, lui écrivait tous les jours !... Tous les jours, il fallait lui répondre, lui farder la vérité, lui rendre l'espoir ! lui dire : « Demain, mon modèle marchera ! »

Il faut savoir ce que c'est que la solitude, la misère et la lutte dans Paris, pour se représenter ce que souffrit Adrien au bout de quelques mois. L'argent était presque épuisé et sa machine à vapeur ne marchait pas encore. Il voyait le moment où, faute d'un

billet de banque, il allait échouer ignoblement, platement, sans avoir essayé ses inventions! Par moments, il aurait vendu son âme au diable, pour trouver de quoi achever son œuvre et vivre à Paris six mois de plus.

Ce qui était le plus cruel au cœur de l'inventeur méconnu, faut-il le dire ?.. ce n'était pas la chaîne de misère à laquelle il allait se trouver rivé de nouveau, aux côtés de sa pauvre mère ; ce n'était pas l'horrible douleur du génie étouffé sous le poids de l'indifférence, enlacé dans les rets de mille difficultés vulgaires : non ; c'était la rage de perdre les trois mille francs du banquier Grivet et de reparaître devant lui insolvable. — Une petitesse !

Cependant après mille démarches, il parvint à se faire entendre d'un entrepreneur qui voulut bien consentir à une expérience. Adrien fit badigeonner (à ses frais, bien entendu) une partie de muraille ; et il fut évident que son badigeon réunissait toutes les qualités : brillant, solidité, imperméabilité, économie de soixante pour cent sur le prix de la peinture ordinaire, etc. « Enfin, se dit-il, je suis sauvé! »

Il écrivit à sa mère une longue lettre de triomphe ; il s'éveilla, la nuit, pour retrouver dans la réalité un rêve plus heureux que ceux du sommeil. Le lendemain matin, comme il s'habillait, le cœur gaiement ouvert à l'espérance, il entendit frapper à la porte de sa mansarde,

C'était M. de Cosson qui arrivait de Château-Thierry, et s'empressait de venir voir de ses yeux ce que devenait, à Paris, ce petit Malaret, le protégé du banquier Grivet, de la Société philotechnique et de M. le sous-préfet.

— Eh bien, cher, comment cela va-t-il?... Que vous demeurez donc haut, bon Dieu! s'écria-t-il en entrant.

Vingt-quatre heures plus tôt, la visite du Brummel de Château-Thierry eût été odieuse à Malaret. Bien des fois, en entendant heurter le portier qui lui montait une lettre, le pauvre inventeur avait frémi, à l'idée de voir apparaître le visage inquisiteur du vieux lion de province. Ce jour-là, il en fut ravi. Il aurait embrassé de bon cœur vingt de ses compatriotes.

— Merci! je vais très bien, répondit-il; merci! Mille pardons de vous faire faire une si pénible ascension

— Et quoi de neuf à Château-Thierry?

— Rien ou peu de chose; on parle beaucoup de vous, on attend avec impatience vos succès. Les uns parient que vous ferez fortune, les autres que vous ruinerez Grivet...

— Ruiner Grivet! Si j'avais le malheur de perdre les trois mille francs qu'il m'a confiés, ce serait le pis, et je ne pense pas qu'il fût ruiné par ce coup d'infortune... Mais, d'ailleurs, nous n'en sommes pas là, Dieu merci! au contraire.

— Allons, tant mieux! — Vous savez, sans doute, que la petite madame de Bravard a quitté son mari?

— Non, en vérité; mais je ne m'inquiète guère...

— Oui, mon ami, elle est à Paris avec Anatole de Charmerant.

— Ah !..

— Madame la sous-préfète est fort courtisée par M. Ferdinand de Blaisot... mais, jusqu'à présent, il n'y a rien à dire sur son compte... Elle est ambitieuse et ne veut point se créer d'obstacles par quelque fredaine... Oh! qu'elle saura bien piloter son mari. celle-là !

— La recommandation de M. de Nantia m'a valu un encouragement de mille francs du ministère des travaux publics, répondit Adrien.

— Le substitut voudrait bien épouser la fille du notaire... mais on dit qu'elle pense à vous et veut vous attendre...— Vous recevez sans doute des nouvelles de l'abbé Bourdeillot? Il vous a remplacé par un professeur de l'École normale ; entre nous, je crois que les élèves profitent moins que de votre temps... mais ce M. Marin a ses brevets, ses grades universitaires, veux-je dire ; cela fait bien. Du reste, vous n'aurez jamais besoin de donner des leçons maintenant ! ainsi, qu'importe ?

— J'ai fait hier, chez un des principaux entrepreneurs de Paris, l'essai de ma composition chimique,

dit Adrien. Le succès en est magnifique ; je vais aller voir tout à l'heure ce qu'il me propose.

— Bon ! moi qui voulais vous emmener déjeuner ! Êtes-vous si pressé ?

— Je puis attendre jusqu'à midi. — Si j'accepte votre déjeuner, il faudra venir avec moi.

— Mais très volontiers... je serai enchanté de voir cela.

M. de Cosson emmena Adrien déjeuner à la Maison Dorée ; en déjeunant il lui demanda des nouvelles de mademoiselle Cornaline.

— Eh bien, lui dit-il, vous êtes-vous amusé ? — Comment vont les amours ? Parlons-en, à présent que nous nous sommes mis au courant des nouvelles et des affaires.

Adrien remercia M. de Cosson de sa lettre de recommandation pour l'actrice.

— Je ne vais guère que chez elle , ajouta-t-il.

Mais il avoua qu'il n'avait ni cherché ni trouvé de succès galants.

— Pas possible ! s'écria le vieux beau en tournant le croc de sa moustache ; — mais, jeune homme, c'est par là qu'on se pousse dans le monde ! Je croyais vous envoyer au plaisir et à la fortune, moi, en vous envoyant chez Cornaline ! Quoi ! vous n'avez pas eu l'esprit d'y conquérir quelque femme de théâtre, qui vous aurait fait faire de bonnes connaissances ?... Vous ne savez donc pas que les actrices

sont la providence des hommes d'argent, et les hommes d'argent celle des inventeurs ?..

Après le déjeuner, Adrien, fier et fort de son succès, mena M. de Cosson chez l'entrepreneur de peinture. Celui-ci était précisément occupé à contempler l'essai de la veille.

— Ah ! ah ! bonjour, monsieur, bonjour, dit-il. — Eh mais ! savez-vous que c'est vraiment une fameuse pâte que votre enduit, monsieur Malaret !

— N'est-ce pas ?... Eh bien, voilà de quoi faire entrer la propreté et l'élégance dans les plus pauvres logis.

— Ah ! sans doute... si...

— Si quoi ?..

— Si l'on faisait les affaires au point de vue de la philanthropie ; mais il faudrait être un véritable Petit Manteau Bleu pour entreprendre de propager votre invention dans les classes pauvres !

Adrien pâlit.

M. de Cosson souriait et écoutait de toutes ses oreilles.

— Et pourquoi cela? Il me semble, au contraire, que plus la peinture en bâtiment deviendra d'un usage général, plus vous aurez d'ouvrage, vous autres entrepreneurs : partant, plus vous gagnerez...

— Vous croyez ?

— N'avez-vous pas un tiers de bénéfice par mètre de peinture ?

— Oui, pardieu ! au moins ! — Mais, avec la peinture à l'huile ordinaire, si je fais payer le mètre trois francs, par exemple, j'ai un franc pour moi. — Avec votre système, je ne puis pas faire payer le mètre plus de vingt sous. — J'en aurai donc sept pour moi.

Adrien frappa du pied avec impatience ; il commençait à pressentir une difficulté imprévue, un échec nouveau peut-être.

— Mais, dit-il, vous aurez dix fois plus d'ouvrage, et la quantité...

— Oui, la quantité ; — mais quand l'aurai-je, cette quantité ? Croyez-vous qu'une invention nouvelle fasse tout de suite son chemin ? qu'elle ait un succès instantané ? Il faudrait des années avant de faire connaître votre invention, d'autres années, bien plus longues encore, pour apprendre aux classes pauvres à en tirer profit... et, avec ma peinture à l'huile vulgaire, en dix ans j'aurai fait ma fortune !

— Mais, s'écria M. de Cosson, quelle rage avez-vous de mettre votre badigeon à bon marché ? Puisqu'il est avéré qu'il est supérieur à la peinture à l'huile ordinaire, que ne le mettez-vous seulement au même prix ? De cette façon, il me semble que l'entrepreneur ferait fortune avec votre brevet, et pourrait, par conséquent, les frais étant moindres, vous le payer un bon prix. — Mon cher, quand vous serez riche, vous ferez de la philanthropie.

L'entrepreneur sourit.

— Écoutez, monsieur Malaret, dit-il, vous avez trouvé là une composition admirable, il n'y a pas à le nier. Eh bien, depuis que vous la colportez (car vous l'avez déjà offerte à d'autres entrepreneurs, je le sais), personne n'en a voulu. Moi, je vous dis pourquoi : quand bien même je ferais comme dit monsieur, quand je ferais payer le prix ordinaire de la peinture à l'huile votre enduit, qui me coûterait, de matière et de main-d'œuvre, deux tiers moins cher, je ferais une mauvaise affaire.

— Ah ! par exemple, je ne comprendrai jamais cela, interrompit M. de Cosson.

Quant à Malaret, il était abasourdi par cette logique du commerçant qui raisonne au seul point de vue de son intérêt.

— Voyez-vous, si bon que soit un nouveau procédé, il faut du temps pour le faire accepter. J'aurais d'ailleurs, contre moi, tous mes concurents, qui ne seraient point propriétaires de votre brevet, et qui inventeraient mille défauts au nouvel enduit. Il faudrait lutter longtemps et courageusement pour triompher de out cela ! Enfin, mettons que je triomphe. Le jour où j'ai du succès, où la foule me vient, quelqu'un me décompose mon badigeon, y change quelque chose, y introduit un agent nouveau, prend un brevet à son tour, me fait concurrence et réduit les prix !

M. de Cosson avait allumé un cigare et le fumait philosophiquement, en écoutant la déduction de

l'entrepreneur. Adrien étouffait de rage et de douleur.

— Vous me direz, reprit le commerçant, que je mets les choses au pis, et que, après tout, je pourrais éviter la contrefaçon et faire de brillantes affaires ! Mais, quand il m'est si facile d'achever ma fortune en suivant le chemin battu, pourquoi voulez-vous que j'aille affronter tout cet embarras et payer cher votre brevet ? Qui sait, d'ailleurs ?.. C'est beau, c'est superbe maintenant... Mais, dans un an, deux ans, dix ans, votre enduit s'écaillera peut-être ?.. Voilà, mon cher monsieur Malaret, pourquoi je n'achèterai pas votre brevet et pourquoi aucun de mes concurrents ne l'achètera. — Si, par hasard, vous trouviez chaland pour un bon prix, méfiez-vous. Il ne manque point dans Paris d'aigrefins qui achètent tout ce qu'on veut, parce qu'ils sont bien sûrs de ne le point payer.

Adrien eût de bon cœur étranglé l'entrepreneur ; mais il ne trouvait pas de réponse à ces arguments si simples.

— Merci, monsieur, répondit-il d'un ton sec, en s'efforçant de contenir sa rage ; ainsi, voilà qui n'est bon à rien qu'à ruiner son homme ?

— Vous seul pourriez en tirer utilement parti, parce que vous n'avez point à payer l'invention. — Mais pourquoi ne vous feriez-vous pas entrepreneur de peinture ? Vous réussiriez peut-être après tout !

Nous serions tous contre vous. — Qu'importe ! votre enduit est bon, il peut triompher avec le temps.

— Le temps est un *grand maigre*, dit flegmatiquement M. de Cosson.

— Adieu, monsieur ! s'écria Adrien Malaret en prenant son chapeau.

— Ah ! pour une pâte solide, c'est une pâte solide, murmura l'entrepreneur avec un accent de regret. — Allons, jeune homme, que diable ! au fait.., puisque je vais bientôt me retirer, qu'est-ce que cela me fait, à moi, de vous donner un bon conseil ? Eh bien, avec votre peinture, vous pourriez faire de la décoration magnifique en vous servant du pochoir ; — vous ne savez pas ce que c'est que le pochoir ? C'est un fort carton, dans lequel on découpe, à l'aide de l'emporte-pièce, des dessins de fantaisie, des figures et des arabesques. On applique cela sur la première couche plate, quand elle est sèche, et on étend à grands coups de brosse une ou plusieurs couleurs. Les Italiens, qui peignent leurs maisons du haut en bas, à l'extérieur et à l'intérieur, ne se servent que de cette méthode. Ils obtiennent des effets quelquefois prodigieux et toujours supérieurs à ceux de nos papiers de tenture ; votre enduit est épais et ne nécessite pas plusieurs couches ; il est bon marché : essayez du pochoir !

Adrien sortit furieux et désespéré. M. de Cosson, qui n'aimait pas la société des gens tristes, et se

souciait peu d'entendre éclater l'orage, le quitta au coin de la rue la plus voisine.

Malaret courut par les rues comme un insensé. Il cria, il maudit, puis il rentra chez lui, abruti de douleur. Il se jeta sur son lit, tout habillé, souhaita la mort, et pleura comme un enfant. Quand il eut bien pleuré, quand il eut bien sondé l'abîme de la misère, de l'insuccès et du désespoir, il s'endormit d'un sommeil de plomb.

Le lendemain, il fut réveillé par son portier, qui lui montait une lettre de sa mère; il la prit, l'ouvrit, et n'avait pas encore eu le temps de rappeler sa présence d'esprit, quand il lut :

« Mon cher enfant,

» Quelle joie ta lettre m'a causée ! Ah ! comme tu as bien fait de ne pas attendre un jour, de ne pas attendre une heure pour m'annoncer la bonne nouvelle ! Tu triomphes donc enfin ! Je le savais bien, moi, que tes découvertes étaient magnifiques et que tu devais réussir ! — Ah ! mon fils, mon enfant, quelle joie!... je puis te le dire à présent, il était temps ! — Tu ne peux pas te figurer ce que j'endurais chaque jour par les questions, les remarques, les critiques, les demi-mots des uns et des autres. Les trois mille francs que t'a prêtés M. Grivet ont fait ici des petits. Ils ont doublé, triplé, quadruplé; tant et si bien, que tout le

monde croit que tu as entre les mains une portion de la fortune du banquier, et que tu la risques dans des opérations *industrielles*. Les uns louent son courage, son désintéressement, sa philanthropie; les autres blâment son imprudence, sans compter que bien des gens, qui te recevront les bras ouverts et avec toute sorte d'honneurs, maintenant que tu as réussi, n'auraient pas été fâchés de te voir échouer et revenir à Château-Thierry, Gros-Jean comme devant. Notre-Seigneur a dit qu'on ne devenait point prophète en son pays. C'est pourquoi ceux qui ont été en classe avec toi, et qui avaient le panier de leur goûter mieux garni, n'admettent pas volontiers que tu sois un homme de génie!

» Tous les jours, les gens que j'avais perdus de vue, au temps de notre obscurité et de notre misère, viennent demander de tes nouvelles, ou plutôt de celles de tes entreprises. Il fallait répondre et subir leurs remarques et leurs réflexions, qui m'entraient dans le cœur comme autant de pointes d'aiguilles. « Ah! c'est que, voyez-vous, chère ma-
» dame Malaret, le succès est long à venir, à Paris.
» — Tel est parti plein d'espoir et de confiance, qui
» est revenu sans un sou. — Les inventions, c'est
» toujours joli sur le papier; mais, à l'épreuve, c'est
» une autre affaire! — Un bon état, voyez-vous, une
» place de professeur, c'est toujours quelque chose de
» solide... ça ne manque point! Eh! Marin se fait

» déjà douze cents francs, en dehors de ses appoin-
» tements, chez M. Bourdeillot, etc., etc. » Comme j'ai été heureuse, hier, de pouvoir rire de leurs insinuations sournoises, et de crier par-dessus les toits : « Il a réussi, mon fils, il a réussi! ne vous inquiétez
» plus, mes bonnes gens! »

» Je ne t'aurais jamais parlé de tout cela. A quoi bon t'envoyer d'ici de nouveaux ennuis? Tu en avais bien assez, pauvre enfant, de ton côté! Ceux-là, c'était ma part, à moi, dans l'association, où je n'apporte que ma tendresse et mes plus ardentes prières. A présent, nous pouvons nous en moquer, comme de notre misère passée et de notre gêne présente! Ah! cher, cher enfant! quelle joie! et comme je t'embrasse!

» Ta mère,

» MARGUERITE MALARET.

» *P.-S.* Au moment de fermer ma lettre, je reçois la visite de ce bon abbé Bourdeillot, qui vient me féliciter; il croyait que c'était ta machine à vapeur qui marchait... A propos, donne-m'en donc des nouvelles.

» Quatre heures. — Il est dit que je ne pourrai pas fermer ma lettre aujourd'hui. Voilà des cartes à présent! M. de Bravard, M. Grivet, M. Mouilleron et... bon Dieu! madame la sous-préfète! »

Adrien lut cette lettre jusqu'à la dernière ligne;

quand il l'eut achevée, il la laissa tomber, et la regarda avec des yeux stupides de douleur.

— Il faudra répondre, se dit-il.

La veille, en sortant de chez l'entrepreneur, il n'avait senti encore que la rage de l'inventeur brisé par les obstacles vulgaires, par les entraves infranchissables que forment, en se réunissant, les mille liens, les mille barrières de la routine et de l'intérêt individuel. Il n'avait reçu que le coup de l'insuccès. En lisant la lettre de sa mère, il en sentit toutes les conséquences; il perçut en même temps toutes les petites souffrances de détail qui allaient lui être infligées les unes après les autres; et ces souffrances lui parurent composer un supplice si cruel, qu'il n'en put supporter l'idée.

— Si j'échoue de toutes parts, se disait-il, au comble de la désespérance, retournerai-je à Château-Thierry? Mille fois la mort plutôt!.. Allons.., après ma dernière partie perdue, j'amorcerai un pistolet!

Il reprit cette lettre et la froissa avec colère; puis, tout à coup, il s'arrêta, et les larmes, qui n'avaient point coulé depuis la veille, lui revinrent aux yeux.

— Et ma mère, pensa-t-il, la tuerai-je du même coup?.. Lâche que je suis! De petites piqûres de vanité, voilà pourtant ce que je ne me sens point la force d'affronter!... Que l'homme est misérable!...

Ainsi, j'irais au feu à l'instant, sans trembler, pour soutenir un point d'honneur incertain, et je ne saurais m'exposer à rencontrer Grivet au coin de la rue prochaine!.. et, précisément, avec le besoin que j'ai de ne point paraître méprisable à mes propres yeux, je m'absoudrais de toutes mes couardises de vanité, en me disant que je suis capable de ce courage d'une seconde qui délivre de la vie! Lâche, lâche, trois fois lâche! Mais que vais-je lui répondre?...

Alors la douleur de sa mère, les vexations qu'elle aurait à subir, elle, se présentèrent à son esprit.

— Et je n'y pensais pas! reprit-il; — et je ne voyais pas qu'elle sera cent fois plus malheureuse que moi! Elle doutera, d'ailleurs; elle se dira: « Mon fils se trompait! » tandis que, moi, je pourrai toujours penser dans mon for intérieur: « Mes idées étaient bonnes! j'avais raison, et ceux qui me méprisent sont des brutes! »

Il mit la lettre dans sa poche, et sortit avec la résolution de vaquer à ses affaires. Après avoir déjeuné, lu les journaux et calculé ce qui lui restait d'argent, il descendit les quais jusqu'au pont d'Austerlitz, pour aller à la fabrique de M. Farcot, voir ce que devenait sa machine rotative. Quand il fut arrivé rue Moreau, auprès de l'atelier des mécaniciens, il trembla.

L'idée que les rouages pouvaient s'être encore une

fois brisés, que M. Farcot lui dirait une parole désespérante, et que tout serait encore à recommencer, lui causa une terreur profonde. Il revint sur ses pas, et refit deux fois la longueur du quai d'Austerlitz. Ce malheur possible lui semblait tellement cruel, qu'il voulait se donner encore quelques minutes de grâce. Un moment il eut envie de s'en aller, et de ne revenir que le lendemain, car il craignait de ne pouvoir résister au désespoir, s'il apprenait une mauvaise nouvelle en ce moment.

Il entra cependant, après s'être traité dix fois de lâche.

Adrien était-il, en effet, possédé par cette lâcheté morale qui s'allie si souvent avec le courage physique, et qui condamne son homme pour toujours à la médiocrité et à l'insuccès?

Non; mais ses sentiments et ses impressions avaient une violence inouïe. Il passait rapidement de l'excès du bonheur au comble du désespoir; et son imagination ardente, son esprit rapide et précis, lui représentaient en un instant, comme réelles, toutes les conséquences d'un triomphe ou d'un échec ; de là de folles joies et d'horribles douleurs.

C'était une bonne nouvelle qui l'attendait.

— Eh bien, monsieur, venez donc vite, lui cria le contre-maître de l'atelier, voilà votre machine qui marche !

Adrien, en ce moment, n'était pas en train de

croire au bonheur. Il se fit répéter deux fois la nouvelle.

— Est-ce possible ? s'écria-t-il.

Les ouvriers ne purent s'empêcher de rire à l'étonnement de l'inventeur, qui, tant de fois, leur avait démontré les moyens d'action de sa mécanique.

En effet, la jolie petite machine rotative qu'Adrien avait fait exécuter comme modèle se tenait debout, sur ses quatre pieds, au milieu de l'atelier, et faisait aller un métier. Elle aurait pu facilement entrer dans un espace haut d'un mètre et large de cinquante centimètres, et avait la force de deux chevaux.

— Est-ce possible? est-ce bien elle? répétait-il en tournant tout autour.

Et, peu à peu, l'espoir, la joie, l'enthousiasme, rentraient dans son cœur. Il la regardait avec des yeux ardents, il la touchait, et sentait en lui d'étranges mouvements de passion.

Elle marchait, elle marchait ; elle faisait tourner devant elle une lourde roue; si Adrien eût été seul, peut-être aurait-il dansé devant elle, tant il se sentait de tendresse et d'admiration pour cette force qu'il avait créée.

L'amour de l'homme pour sa création doit expliquer l'idolâtrie. Si Pygmalion, au lieu de tirer du marbre froid la lascive figure de Galatée, eût fait, avec des corps inertes, une mécanique active, au

lieu de devenir amoureux de son œuvre, il l'eût divinisée.

Ne semble-t-il pas que la vie ait passé dans ces combinaisons de fer, de feu et d'eau qui agissent toutes seules ? Adrien regardait son œuvre d'un œil troublé : son imagination maladive, surexcitée par les émotions, s'envolait hors du cercle des choses réelles. Cette machine rotative était devant lui, comme un autre être.

Il s'en retourna en chancelant comme un homme ivre, et mille fois plus transporté que le jour où il avait fait l'expérience de son enduit. Ce n'était pas seulement un procédé nouveau, une heureuse combinaison chimique, dont il venait de voir les effets ; c'était une créature propre de son génie, un idéal réalisé.

La première chose qui frappa ses regards, quand il s'assit devant son bureau, ce fut la lettre froissée de sa mère. Il reçut tout à coup comme une douche d'eau glacée sur le crâne. La réalité le heurta et tint son imagination en échec.

— Oui ! se dit-il, voilà qui est bien, ma machine à vapeur marche; mais en tirerai-je un meilleur parti que de ma peinture ?.. Les mêmes raisons, les raisons éternelles de la routine et de l'intérêt personnel, ne vont-elles pas élever leurs barrières devant toutes les avenues du succès ?

Alors, il se remémora les objections de l'entrepre-

neur, et il comprit qu'elles étaient applicables aussi à sa machine rotative, comme à toutes les inventions nouvelles.

Cependant, l'esprit fatigué par ces alternatives de douleur et de joie, le cœur plein de pitié pour les belles illusions de sa pauvre mère, il répondit :

« Bonne mère,

» Encore une heureuse nouvelle ! Ma machine à vapeur marche ! Je viens de chez M. Farcot, où je l'ai vue faisant travailler un métier. Maintenant il faut trouver le moyen d'en tirer parti. Mais nul doute qu'avec de la patience et du courage je n'arrive à faire fortune.

» Je t'embrasse de tout mon cœur. »

Adrien écrivit cette lettre fort vite et comme pour se débarrasser d'un devoir pénible. Dès qu'elle fut cachetée, il descendit la jeter à la boîte, pour s'ôter le loisir de la réflexion et couper court aux objections de sa conscience.

Il erra ensuite quelques heures dans Paris, en proie à une surexcitation morale singulière.

Tantôt l'ivresse du triomphe lui montait au cerveau ; il entrevoyait confusément des combinaisons de forces et des applications de calculs, qui produisaient des effets inouïs. Ses idées se pressaient, lumineuses ou incohérentes. Il lui semblait qu'il entrait dans le laboratoire mystérieux où les puis-

sances de la nature cachent leurs secrets, et qu'il les volait tous ; qu'il construisait, avec du bois, du verre et du sable, des machines qui chiffraient et notaient la pensée humaine, au moment même où elle se formulait ; qu'il résolvait le problème du mouvement perpétuel ; qu'il transportait les montagnes et creusait des puits artésiens assez profonds pour traverser le globe de part en part.

Tantôt, au contraire, son esprit redescendait vers les choses de ce monde, et cherchait les moyens pratiques de mettre ses inventions en valeur. Alors le pauvre inventeur tombait dans des tristesses profondes. Il s'exagérait encore les luttes, les persécutions, les échecs à venir, et s'abandonnait, presque sans transition, au désespoir.

Il résolut enfin de vaincre son exaltation et de dominer cet état fébrile, qui le rendait incapable de prendre un parti et de faire une démarche. C'était justement *le jour* de mademoiselle Cornaline.

— J'irai, se dit-il. Il faut me distraire ; d'ailleurs, j'y rencontrerai sans nul doute M. de Cosson. Je lui dois une visite, et je n'ai pas songé à lui demander son adresse. — Et puis il est bon que je le voie avant qu'il ait écrit à Château-Thierry ! Ce serait pour lui une si bonne aubaine que ma déconvenue de l'autre jour à conter ! Le joli thème pour une lettre, et comme les âmes charitables la feraient circuler de mains en mains !

Il dîna et rentra pour s'habiller; mais, en s'habillant, il se reprit à penser à sa machine rotative. Il voulut la montrer à un homme dont les travaux scientifiques et les découvertes ont fait une autorité, à M. Degrand, le célèbre inventeur des appareils de distillation dans le vide.

— Du moins, pensa-t-il, voilà un homme d'intelligence qui appréciera mon œuvre, me conseillera, et ne me répondra pas, comme mon entrepreneur, par des raisons de marchand de cassonade!

Il écrivit à l'illustre savant une lettre qui était comme l'écho de ses pensées douloureuses.

— Monsieur, lui disait-il, voulez-vous tendre une main secourable à un pauvre inventeur de province qui se noie dans la mer parisienne? Votre avis, je vous en conjure! Dites-moi si j'ai tort, ou si j'ai raison, si je suis un pauvre fou, ou un de ces hommes utiles qui laissent un souvenir de leur passage sur la terre. Je ne sais plus rien... J'ai peur de m'être trompé: c'est la plus horrible des douleurs.

Il mit cette lettre à la poste en sortant.

Chez l'actrice, il trouva le lion de Château-Thierry, pommadé, frisé, teint à neuf et le jarret tendu en avant de la cheminée. Il causait avec un quidam que Malaret avait déjà aperçu chez mademoiselle Cornaline, c'était Privat Challamet.

Parmi les gens de presse et les gens d'affaires,

parmi les spéculateurs de la petite Bourse, qui ne connaît pas Challamet, bon Dieu !

Il a trente et quelques années ; il est Parisien de naissance ; il est de taille moyenne, ni beau ni laid, ni gras ni maigre ; ses cheveux châtain clair se raréfient sur le sommet de la tête ; cependant, en les ramenant un peu, il dissimule encore sa calvitie. Il porte les moustaches cirées, des gants propres, des cravates élégantes, une canne en jonc qu'il fait souvent ployer en l'appuyant sur le bout de sa bottine vernie. On ne lui connaît pas de fortune ; toutefois, il vit bien, il est correctement habillé et ne manque point d'impertinence.

Ce qu'il fait, je ne vous le dirai pas positivement. Il signe çà et là quelques bouts d'articles d'économie politique, ce qui lui permet de se dire journaliste quand il veut. D'autre part, il fréquente la Bourse et arpente fidèlement le boulevard Italien, le matin, à l'heure où l'agiotage en prend possession, et le soir, vers quatre heures. On le voit dans les théâtres, chez quelques actrices du boulevard, et généralement chez toutes les personnes qui l'invitent, femmes du monde et commerçants, gens de Bourse et lorettes. Au fond, je crois qu'il voudrait bien faire quelque chose.

Depuis dix ans, il cherche l'Occasion, l'esprit frappé par le spectacle de quelques fortunes rapides et singulières. C'est pour ne point la manquer, qu'il

soigne ses cheveux et ses ongles, qu'il ménage tous les partis politiques, qu'il salue tout le monde, et ne se lasse pas de faire de nouvelles connaissances. Toujours en vue, toujours sous les armes, il attend une visite de Sa Majesté madame la sainte *Chance*, cette providence des imbéciles.

— Hé! bonjour, Malaret, s'écria le vieux dandy d'aussiloin qu'il aperçut Adrien. — Venez donc ici; il faut que je vous fasse faire une connaissance qui sera certainement utile et agréable. — Et à vous aussi, monsieur Challamet. — M. Adrien Malaret. — M. Privat Challamet.

Tous deux s'inclinèrent, Adrien avec une politesse convenable, Challamet avec le plus gracieux de tous les sourires.

Chaque fois qu'il rencontrait une proposition imprévue, ou qu'il entrait en relation avec un nouveau personnage, Challamet se disait :

— Ma foi, voilà peut-être une affaire qui se présente... Allons toujours... On a vu des fortunes commencer comme cela!

Et il entrevoyait un mariage, ou un journal à fonder, ou une entreprise quelconque sur les huiles, les gaz, les eaux minérales, etc...

— M. Malaret est un de mes compatriotes, reprit M. de Cosson, et, ce qui vaut mieux, un homme dont la France sera fière un jour. Il a inventé un enduit qui remplace la peinture à l'huile avec toute

sorte d'avantages, et une machine à vapeur rotative dont le modèle se construit en ce moment chez Farcot

— Précisément j'allais vous annoncer qu'elle marche, s'écria vivement Adrien. — Je l'ai trouvée ce matin faisant travailler un métier.

— Monsieur, recevez tous mes compliments. Voilà une découverte et une invention du plus haut intérêt, et qui feront peut-être révolution ! Je serais bien heureux de pouvoir apprécier par moi-même...

— M. Malaret, j'en suis sûr, se fera un plaisir de vous mener voir sa mécanique et son enduit, interrompit M. de Cosson. — Mon cher Malaret, ajouta-t-il en se retournant du côté d'Adrien, M. Challamet est un homme de science et un homme d'affaires. Vous devez savoir avec quelle supériorité il traite les questions d'économie politique dans les journaux... De plus, il vit dans le monde industriel, il sait comment tirer parti des choses, et vous donnera au moins d'excellents conseils...

— Mais je serai trop heureux d'avoir l'avis de M. Challamet, et je suis tout à ses ordres. — Monsieur, je demeure rue des Martyrs, hôtel de ***.

— Et moi, rue Taitbout, répondit Challamet, en tirant sa carte d'un élégant carnet : j'irai vous prendre un de ces plus proches matins pour aller avec vous chez Farcot. Vous me direz ce que vous comptez faire, et comment vous utilisez votre machine et

votre enduit. — La belle chose, messieurs, que la science de la mécanique! reprit Challamet en se posant dans sa cravate. Vraiment, on reste confondu devant les merveilles que l'invention humaine produit à profusion depuis quelques années! Moi, je passerais ma vie à contempler les expositions de notre industrie. — Avez-vous vu les nouveaux appareils de tissage à la mécanique ? J'en parlais hier au représentant d'une des plus riches compagnies anglaises : « Voilà une création qui va transformer cette industrie et toutes celles qui s'y rattachent, lui disais-je. Que de fortunes là-dedans!... Du reste, je crois que la Compagnie va acheter les brevets. »

La conversation continua. Adrien était heureux de trouver un homme qui semblait s'intéresser vivement à ses inventions, et tout disposé à s'en occuper. Pour l'innocent mathématicien, Challamet prenait des proportions imposantes.

— Je ferai parler de cette affaire dans *l'Office de publicité*, disait-il à Malaret, en parlant de quelque entreprise analogue aux siennes.

Ou bien :

— Il faut que je fasse quelque chose là-dessus dans *la Presse*... Hier justement, Dujarier me demandait des articles...

— Ce serait un ami précieux! pensait Adrien en rentrant chez lui.

Challamet se disait de son côté :

— Un jeune homme de province... un badigeon économique... des engrenages qui tournent, au lieu d'aller et venir horizontalement... Qui sait ?... Il y a peut-être de l'argent à gagner avec cela ?...

De Cosson, en se déshabillant, se remémora d'abord les mots heureux qu'il avait su dire ; ensuite il pensa complaisamment à ses succès auprès des femmes. Enfin, après avoir bien passé en revue les petits bonheurs qui le faisaient sourire devant sa glace, le souvenir de Malaret lui revint à l'esprit.

— J'ai, ma foi ! bien fait, se dit-il, de l'avoir mis en rapport avec Challamet ! Voilà une bonne action !

Et, pour ne pas en garder le poids plus longtemps, il ajouta ce paragraphe à une lettre qu'il écrivait à M. de Bravard :

« J'ai vu ici le petit Malaret. Il paraît décidément que ses inventions ont quelque valeur. Mais le pauvre diable ne sait pas se retourner dans le monde Enfin, ce soir, je l'ai mis en rapport avec un homme qui lui enseignera peut-être à battre monnaie avec son intelligence. C'est un journaliste à moitié homme de Bourse. Grâce à lui, j'espère que Malaret réussira. »

Le temps passait pourtant ; les jours s'ajoutaient aux jours, sans amener rien de nouveau. Les dernières ressources s'épuisaient. Déjà le pauvre Adrien voyait, comme un fantôme, la Dette apparaître sur le seuil de sa porte. Il était aux abois entre le succès

et la misère, quand il reçut une réponse de M. Degrand, qui lui demandait un rendez-vous.

L'homme de science examina avec curiosité la machine rotative, la fit démonter pour en étudier chaque pièce, puis remonter et fonctionner.

— Voilà qui est superbe, monsieur! s'écria-t-il.

Adrien, qui attendait dans l'angoisse la décision de M. Degrand, sentit au cœur un bondissement de joie. Il eut un moment de jouissance suprême et dégagé de tout intérêt. Pendant quelques minutes, le bonheur de voir son œuvre appréciée lui suffit, et, quand il songea aux moyens de s'enrichir, il était résigné d'avance à toutes les difficultés.

— Ah! monsieur, lui dit le savant, que vous avez dû travailler pour en arriver à cette perfection! Jusqu'à présent, on n'avait pas encore réussi à faire une machine rotative qui fût irréprochable; mais la vôtre défie toutes les critiques. — La grande objection contre les machines rotatives, c'est que les pièces s'usent vite. — Pardieu! on peut les remplacer! et les autres avantages valent bien qu'on se résigne à cet inconvénient.

— Vous croyez donc, monsieur, dit Adrien tout tremblant, que je pourrai faire une affaire avec ma machine rotative?

— Une affaire?... Oh! c'est autre chose! s'écria le savant. — Monsieur, faites connaître votre machine rotative, défendez-la, propagez-la. Mais votre vie se

passera peut-être, avant que vous en ayez tiré un écu !

— Alors, monsieur, quand, à force de peines et de veilles, un homme a fait une découverte utile ; quand il a créé une force nouvelle ou trouvé une application plus avantageuse d'une force déjà connue ; quand il a ravi à la nature un de ses secrets pour le mettre au service de son pays et de l'humanité, il peut contempler son œuvre dans la solitude et mourir de misère !

— Au temps de Galilée, on mourait de persécution, répondit M. Degrand.

— Et pourtant elle tourne ! s'écria Malaret avec un accent terrible, et en frappant violemment du poing sur sa machine à vapeur.

— Mon cher enfant, de la patience... Peut-être, par exception, réussirez-vous ... Mais, depuis que la terre roule dans l'espace, voyez-vous, un inventeur est le martyr de son invention ; il faut qu'il la propage, comme les missionnaires propagent la foi chrétienne parmi les sauvages... Heureux s'il peut la faire triompher !... Mais il est rare qu'une existence humaine y suffise;... rare aussi que le Christophe Colomb donne son nom à l'Amérique !..

— Mais alors le devoir de l'État...

— L'État, l'État !.. Mais savez-vous aussi combien se produisent de folles inventions à côté d'une bonne ? — Consultez un peu les registres de l'hôtel de ville,

et voyez que d'inepties ! C'est facile, après tout, de prendre un brevet : pour cinq cents francs, on en est quitte. Il y a des échappés de Charenton qui inventent l'élixir de longue vie, et des Robert Macaire qui prétendent avoir trouvé le moyen de faire de la viande avec des rognures de papier. Et ce sont surtout ceux-là qui trouvent des bailleurs de fonds et des actionnaires !

Cette conversation donna le dernier coup à Malaret. Il ne savait absolument que faire, comment trouver le moyen de vivre à Paris, en attendant le plus mince profit de ses inventions. D'ailleurs, il ne se rendait que trop bien compte de toutes les difficultés qu'il aurait à vendre ses brevets. Les machines à mouvement de rotation, qui ne peuvent point s'adapter aux locomotives, sont surtout propres à la marine, parce qu'elles tiennent peu de place, et aux usines, fabriques, imprimeries, etc., comme machines à demeure. — Mais que de temps, de démarches, d'essais, avant de les faire choisir par la marine de l'État ! La marine commerçante, comme toute entreprise particulière, est moins disposée encore à faire de coûteuses expériences. Les industries privées, qui ont besoin de machines à vapeur, sont généralement pourvues de machines ordinaires au mouvement de va-et-vient; les remplaceront-elles immédiatement par des machines rotatives ? — Ce n'est pas probable. Reste la fourniture des machines à demeure

pour les établissements qui se fondent, ceux qui s'agrandissent, ou renouvellent leur matériel. Ce débouché, le seul réel, quant à présent, était-il suffisant pour faire trouver à Adrien un prix raisonnable de son brevet et engager des spéculateurs à exposer leurs capitaux? Non! — Pour sa machine rotative, comme pour son enduit économique, Adrien n'avait qu'un parti à prendre, fabriquer lui-même et tout attendre du temps.

Mais il fallait fonder un établissement; il fallait de l'argent; il fallait un bailleur de fonds d'une autre étoffe que le banquier Grivet. — Où le prendre?

Pour achever son malheur, Adrien recevait de Château-Thierry lettres sur lettres de félicitations; sa pauvre mère continuait à glorifier dans la province et son génie et ses succès. Elle était si heureuse! elle faisait tant de châteaux en Espagne!

Comment avoir le courage de les renverser! Comment oser lui montrer l'envers de ces réussites qui lui faisaient voir l'avenir si brillant! Comment lui avouer le vide affreux qui se cachait sous ses triomphes! Adrien n'osait pas; et, plus le temps passait, plus cet aveu devenait difficile. Forcément il la trompait. Aussi, malgré son amour pour sa mère, Adrien en était venu à redouter les lettres de la pauvre femme comme un supplice, et à y répondre par trois lignes insignifiantes qui lui semblaient aussi difficiles à rédiger qu'un protocole de chancellerie.

Parfois le pauvre Adrien était obsédé par des tentations de suicide. Dans sa mansarde, devant son bureau, chargé de livres, de papiers, de dessins de machines, de projets nouveaux, il menait une vie horrible.

Pas de feu à l'âtre, bien qu'on fût encore en hiver; le soir, une maigre bougie, à côté d'un livre ouvert ou d'une lettre commencée. Dans le jour, après des courses infinies, des démarches inutiles, un repas de Spartiate fait sur des liasses de papier. Toujours le travail solitaire et sans récompense!

Mais un temps arriva où cette existence même devint impossible, où toutes les ressources furent épuisées. Adrien fit, lui cent millième, ce que font tous les gens aux abois, quand ils ont songé à se brûler la cervelle : — il écrivit à M. de Rothschild pour lui proposer son affaire, et il attendit sa réponse, pour attendre quelque chose, et se créer un espoir quelconque!..

Challamet, cependant, vint quelquefois le voir. Il se fit montrer l'enduit économique et la machine rotative, et témoigna de l'enthousiasme. Il paraissait loin de croire que de pareilles inventions ne dussent pas faire la fortune de leur auteur.

— Mais comment m'y prendre? disait le pauvre Malaret.

— Ah! répondit Challamet, cherchez un bailleur de fonds!

Dès le premier jour, Challamet s'était dit :

— Si je m'associais dans l'affaire ?

Or, voici comment il s'associe d'ordinaire :

— Mon cher inventeur, dit-il à l'inventeur, ou au maître du privilège, ou au commerçant quelconque avec lequel il veut s'associer ; — mon cher monsieur, vous avez une idée, c'est très bien, une mine à exploiter, une société au capital d'un million à fonder : — bon ! excellent ! — mais il faut un capitaliste. — Avez-vous votre capitaliste ? Avez-vous le banquier qui achète votre brevet, adopte votre système, émet vos actions ? — Non, pas encore ! — Eh bien, si vous voulez, moi, je vous trouverai cela ; je connais tous ces messieurs. — Voyez-vous, l'argent, c'est le nerf de toute entreprise ; sans lui, à quoi vous servirait votre brevet ou votre privilège... votre apport social en un mot ?.. Je vous mettrai en rapport avec X... Vous me donnerez le quart dans l'affaire ; il s'arrangera de la moitié... Tout ira bien, et nos actions ne manqueront point de faire bientôt prime à la Bourse.

A son arrivée à Paris, Malaret eût trouvé les propositions de Challamet absolument absurdes et impertinentes ; mais, à l'heure présente, elles lui parurent dictées par la Providence.

— Associons-nous ! s'écria-t-il bien vite.

Ce genre d'association ruine toujours l'inventeur, quelquefois les bailleurs de fonds, si l'invention

n'est pas bonne ou ne réussit pas à temps ; il n'y a que l'intermédiaire qui y gagne toujours peu ou prou.

Or, sur l'asphalte parisien, il ne manque point de Challamet qui vivent de ces tours de bâton.

Les trois quarts du temps, après plusieurs campagnes malheureuses à la poursuite d'un capitaliste fantastique, qui joue à cache-cache derrière une demi-douzaine de prête-noms en déconfiture; après que le malheureux inventeur affamé a hypothéqué la part qui lui reste, pour des sommes infimes, il se trouve que la propriété totale des brevets dépréciés retombe entre les mains de l'intermédiaire.

Si bas que soit l'affaire, il en tire encore quelques regains. — Puis les brevets bien pressurés s'en vont rejoindre les vieilles lunes.

Quant au pauvre inventeur, il peut s'en retourner les mains vides... inventer autre chose!

III

— Eh ! mon Dieu, oui ! mon cher Mouilleron, c'est à moi que vous devez la conservation de la précieuse vie de notre savant compatriote ! J'ai ramené hier bon gré mal gré ce pauvre Malaret à sa mère. Et, si, avant de partir, il ne m'eût pas pris par le plus grand des hasards l'idée de monter chez lui, il serait sans doute à cette heure aux filets de Saint-Cloud !

Voilà ce que le lion de Château-Thierry contait chez le président à son retour. Madame Mouilleron faisait un geste d'effroi et de pitié, tandis que le substitut, le greffier et M. de Bravard le pressaient de questions.

— De Cosson, vous êtes bon, au fond, malgré votre légèreté, répondit le président.

— Eh ! pouvais-je laisser mourir ce pauvre diable comme un chien?

— Il était donc dans une bien terrible misère? demanda madame Mouilleron, qui n'avait pas l'idée d'une telle extrémité.

— Imaginez-vous que, mardi dernier, en arrivant à la porte de son taudis, car il demeurait au sixième dans un mauvais hôtel garni, je trouve la clef à la porte. — J'entre tout droit ; — qu'est-ce que je vois? Mon Malaret étendu sur un vieux fauteuil devant son bureau et dormant ; — à moins qu'il ne fût évanoui. — Je m'approche dans l'intention de l'éveiller d'une tape sur l'épaule; mais j'aperçois à côté de lui un verre d'eau et les reliefs d'un petit pain d'un sou déjà dur. « Voilà un fichu déjeuner ! » pensais-je; je lus quelques lignes d'une dissertation sur le suicide qu'il écrivait... « Bon ! me dis-je, j'arrive à temps ! » et je fis un tapage du diable, je le secouai de toutes les façons, jusqu'à ce qu'il revînt à lui Alors j'eus recours à mon éloquence; j'allai même jusqu'à lui promettre de l'argent pour mettre en œuvre son invention, tant et si bien que je le ramenai... après avoir payé soixante et dix francs qu'il devait à sa logeuse !

— Et vous croyez qu'il se serait tué? reprit la présidente en servant le thé.

— Mais peut-être bien.

— Je n'y ai jamais cru, moi, à la valeur de ses inventions, s'écria le greffier.

— Cependant, de l'aveu même des gens qui s'y connaissent, elles étaient bonnes !

— Peuh ! eau bénite de cour ! La preuve qu'elles n'étaient pas bonnes, c'est que personne n'a voulu y mettre son argent.

— Ce n'est pas absolument une preuve, répondit M. de Cosson.

— Cela n'a pas réussi... Et, voyez-vous, ce qui ne réussit pas...

— Voyons ! vous, monsieur de Cosson, lui donneriez-vous votre argent, comme a fait Grivet ?..

— Mais, moi, mon cher monsieur, je ne suis pas dans les affaires ; je ne me mêle pas d'industrie... et puis, après tout, je ne fais que répéter ce que j'ai entendu dire... Je n'affirme rien ; je ne me connais pas en machines à vapeur comme en musique.

— A propos de Grivet, dit M. de Bravard, c'est lui qui va être content !

— Bah ! est-ce qu'il ne sait rien ?

— Lui ? Il sait peut-être quelque chose à présent ; mais, à coup sûr, hier, il était tranquille comme Baptiste.

— Malaret n'écrivait donc pas ?

— Malaret se gardait bien de dire qu'il ne réussissait pas ! Au contraire, on ne parlait que de ses succès ! — Sa mère colportait ses lettres de tous les

côtés, — la pauvre vieille en gonflait d'orgueil, — surtout depuis qu'elle avait été invitée à la sous-préfecture. — Un jour, c'était la peinture économique qui allait décorer les palais et les chaumières, — à commencer par les écoles mutuelles. — Un autre, c'étaient les machines à vapeur qui feraient marcher les paquebots transatlantiques et toutes les usines du monde ; — que les plus grands savants admiraient, que les plus riches banquiers allaient faire construire... Eh ! que sais-je, moi ?

— Le fait est que Château-Thierry a assez entendu parler de M. Malaret, reprit le substitut, qui n'avait jamais pardonné à l'inventeur leur rivalité auprès de la fille du notaire.

— Les filles à marier en rêvaient ! s'écria madame Mouilleron.

— Et, à présent, que va-t-il faire ? demanda le président. — Reprendre ses leçons sans doute ?

— Mais M. Marin les tient, ses leçons !

— Croyez-vous, monsieur le président, que l'abbé Bourdeillot renverra M. Marin pour reprendre Malaret ?

— Eh ! je n'en sais rien... je n'en sais rien... ce petit M. Marin fait bien son devoir... Après cela, il est loin d'être aussi savant que Malaret.

— Au moins, ses inventions n'ont jamais ruiné personne !

— Et puis, continua le président, sans prendre

garde à l'exclamation malveillante du substitut, Marin est agrégé de l'Université. C'est un titre, après tout.

— Une garantie ! ajouta le greffier.

— Enfin, il est triste de voir que nos encouragements et nos fonds ont servi à peu de chose, reprit M. de Bravard. On peut dire cependant que l'aide n'a point manqué à ce petit Malaret, et que la Société philotechnique particulièrement a fait plus pour lui qu'elle n'a jamais fait pour personne. — Quelle vie menait-il à Paris ? Il dépensait de l'argent sans doute ?

— Mais non, le pauvre diable ! Il vivait comme un moine ; mais cela ne fait point réussir. Il n'avait point d'intrigues ; il ne savait pas se produire, se faire valoir, aller chercher des capitaux là où ils se cachent. Je l'avais pourtant introduit dans un monde où se brassent les affaires... je l'avais mis en rapport avec un habile homme. Eh bien, je ne sais comment il a fait, mais le voici dans la misère, et, à ce qu'il paraît, dépossédé même de la propriété de ses brevets.

— Ah ! mon Dieu ! mais ce n'est donc qu'un niais? exclama M. de Bravard avec un accent de profonde pitié.

— Allons donc ! mon cher ami, dit M. Mouilleron, ne faites pas peser si fort sur ce pauvre garçon l'axiome de notre bon roi : « La responsabilité n'est, quelque chose que si l'on ne réussit pas. »

— *Dura lex, sed lex*, s'écria le substitut.

Au fond d'un faubourg, dans une chambre sans feu, tristement éclairée par une petite lampe de cuivre, la mère et le fils pleuraient dans les bras l'un de l'autre. Madame Malaret, qui venait de voir d'un seul coup toutes ses illusions détruites, tous ses espoirs déçus, s'efforçait encore de consoler son fils; mais elle se demandait avec terreur ce qu'ils allaient devenir tous deux.

Elle connaissait trop l'esprit de la petite ville pour ne pas savoir qu'on lui ferait payer cher d'avoir été un instant la mère d'un homme de génie. Elle se reprochait aussi d'avoir trop étalé son orgueil, à l'heure où elle avait cru son fils triomphant. Elle se rendait compte avec une lucidité désespérante des déboires qui attendaient Adrien, dès qu'il essayerait de retrouver des leçons; et, en même temps, elle songeait avec épouvante que la misère était arrivée à son dernier terme et qu'il fallait agir.

— C'est moi qui suis cause de tout, se disait-elle avec désespoir. Qu'avais-je besoin de montrer ses lettres, d'amplifier sur ses succès? Oh! j'ai été petite et vaniteuse, et maintenant c'est lui qui va en porter la peine. Pauvre enfant! il ne me le reprochera pas... Il est si bon! — Mais moi, moi, à chaque fois que je le verrai rentrer, le front soucieux, je me dirai : « Il vient de recevoir quelque blessure, et c'est par ma faute! »

Adrien était abruti de douleur. Il ne concevait pas encore bien comment il avait pu se laisser emmener par M. de Cosson et leurrer par ses promesses, comme un enfant qui s'endort sur la foi que sa nourrice lui donnera la lune à son réveil. Il regardait tout autour de lui d'un regard atone, comme pour reconnaître un à un les objets qui l'entouraient : d'abord, le papier fond gris à fleurs bleues qui tapissait les murailles, puis les cadres de bois noir qui contenaient des gravures du siècle dernier, puis le canapé de paille, les chaises à dossier découpé, les rideaux à rosaces en toile peinte de Jouy, la vieille bergère de velours d'Utrecht où s'asseyait sa mère quand elle cousait à la fenêtre la petite table à ouvrage d'acajou noirci, garnie d'une galerie de cuivre, sur laquelle elle posait sa lampe; tous ces menus détails de la vie intime qui réveillaient sa mémoire. Sur la travailleuse, entre la lampe et l'étui à lunettes, il aperçut une broderie commencée.

— Mère, s'écria-t-il, est-ce que tu t'es remise à broder ?

— C'est pour moi, mon enfant, c'est un col que je... voulais porter, balbutia la pauvre mère, prise en flagrant délit, et rouge comme un coupable.

La vérité, c'est que, depuis plusieurs mois, madame Malaret avait demandé à ses yeux un dernier

secours, pour gagner encore quelque argent avec son aiguille.

Adrien le comprit; quand elle vit qu'elle ne pouvait pas soutenir son généreux mensonge, elle s'écria:

— Mais n'aie pas peur, mon cher enfant! Personne n'en sait rien ici; je ne travaille pas pour ces dames, mais pour le nouveau magasin de la grand'rue. Et le maître de la maison, qui est de Paris, me garde le secret.

— Hélas ! pauvre mère, j'ai été bien coupable ! Je t'ai laissée manquer de tout!.. Et qu'est-ce que je te rapporte?.. Une misère plus grande que la tienne encore ! Pourras-tu me pardonner tout cela ?

— Que veux-tu, mon cher enfant! Tu as fait de ton mieux; tu croyais tes inventions bonnes !

Le pauvre inventeur ne put cacher un sourire amer.

— Et toi aussi... murmura-t-il si bas, que sa mère ne le comprit pas.

Ainsi, même pour elle, même pour cette compagne assidue de ses travaux, pour ce cœur dévoué si plein de tendresse, si prêt à l'orgueil, le non succès était une preuve de non valeur!

— « Et pourtant elle tourne !.. » s'écria-t-il encore devant cette nouvelle déception.

— Quoi donc, Adrien? demanda madame Malaret, à qui l'exclamation de son fils avait fait soudainement ever la tête.

— La terre, reprit-il en conservant son triste sourire.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel tous deux restèrent livrés à leurs tristes pensées. Adrien le rompit le premier.

— Mère, qu'allons-nous faire? dit-il ; et Grivet?

Ce nom ne sortit qu'avec peine de la gorge du pauvre inventeur, tant il souffrait à l'idée de revoir le banquier sans pouvoir lui rendre son argent.

— Calme-toi, mon cher enfant; j'irai, demain, voir l'abbé Bourdeillot et...

— Ma mère, c'est moi qui dois faire cette démarche...

— Non, non, reprit la vaillante mère; elle me sera moins pénible qu'à toi. — Quant à Grivet, eh bien!... peut-être pourrons-nous le payer.

Adrien regarda sa mère avec stupéfaction.

— Comment cela? dit-il.

— Aux grands maux les grands remèdes! Je vais écrire à ma tante Ursule Parengault, qui a payé ta pension... Je lui parlerai.., comme je n'aurais jamais pu lui parler pour quoi que ce soit au monde! Je lui peindrai notre position. Je lui dirai que cet argent, — bien qu'en stricte justice, nous ne le devions pas, puisque Grivet l'avait pour ainsi dire placé dans l'affaire, — que cet argent nous pèse horriblement; que nous lui demandons de payer pour nous comme unique grâce et dernier don...

Enfin, va! sois tranquille! — Et, si j'obtiens qu'elle paye, que pourra donc dire Grivet, une fois remboursé ?

Adrien se pencha vers sa mère, et l'embrassa cent fois.

— Quel cœur que le tien! s'écria-t-il avec un fiévreux élan de tendresse.

— Apaise-toi!... apaise-toi, répétait l'excellente femme en le caressant, comme un petit enfant qu'elle aurait voulu endormir. — Va, nous recommencerons notre vie d'autrefois... Tu oublieras Paris et tes rêves d'ambition! Tu retrouveras tes leçons, tu reprendras l'habitude de passer tes soirées chez l'abbé Bourdeillot, ou ici dans ta petite chambre, devant ton bureau, à étudier...

— Ah! oui, étudier! interrompit Adrien avec ironie, étudier! — Belle avance!

— Allons!.. Eh bien, tu n'étudieras plus. Tu liras des romans; nous causerons. — Viens revoir ta chambre.

Et, avec des précautions infinies, des câlineries de chatte, la mère emmena son fils dans la petite chambre où il avait passé sa vie d'enfant et sa vie de jeune homme; elle le conduisit à son lit d'écolier, le déshabilla et le coucha, comme jadis, quand il était petit et qu'il avait pleuré.

Adrien se laissait faire, sans essayer la moindre résistance contre cette bienfaisante autorité. Il était

abattu, comme le sont les natures à la fois énergiques et naïves, quand elles se sentent écrasées par le malheur, enlacées de toutes parts par ces mille ficelles qui forment des câbles, pour les attacher au sol plus solidement que Prométhée à son rocher.

Le lendemain matin, de bonne heure, tandis qu'il dormait d'un sommeil de plomb, madame Malaret était debout, et cherchait de tous côtés les choses dont elle pouvait faire de l'argent : elle rangeait de son mieux le pauvre ménage, et recommençait dix fois le brouillon de sa lettre à mademoiselle Ursule Parengault.

C'était une tante à elle, vieille fille riche, qui habitait à une quinzaine de lieues de Château-Thierry, vers le nord, une immense propriété.

« Ma chère tante, lui disait-elle après l'avoir informée de la situation, ma chère tante, peut-être un jour, — Dieu veuille que ce soit le plus tard possible ! — laisserez-vous à votre petit-neveu une part de votre héritage. Eh bien, deshéritez-le ; mais donnez-lui aujourd'hui ces trois mille francs qui lui permettront de lever la tête et de ne pas passer, lui aussi, pour un banqueroutier... »

Ce jour-là, vers midi, comme la mère et le fils achevaient de déjeuner, ils entendirent frapper à leur porte. Ces coups retentirent jusque dans leur cœur, car il est des moments de la vie où tout contact avec le monde extérieur est douloureux. La

figure d'un consolateur même est odieuse ; elle vous rappelle qu'on a besoin d'être consolé.

Mais ce n'était point un ami qui venait, le premier, se poser en tiers entre l'inventeur malheureux et sa mère ; ce n'était point même une voisine curieuse. C'était le banquier libéral, ce Grivet dont Adrien redoutait les interrogations et les reproches plus que toute autre chose au monde.

Il entra cérémonieusement, avec un visage composé et un grand air de dignité ; sa redingote était boutonnée jusqu'au menton, sa décoration bien étalée et ses lunettes d'or parfaitement assujetties.

— Bonjour, madame, dit-il d'abord en saluant la veuve, tandis qu'elle lui avançait un siège, sans avoir la force de lui rendre son salut. — Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer, ajouta-t-il en se tournant du côté d'Adrien.

Celui-ci était fort pâle ; néanmoins sa fierté lui tint lieu d'audace. Il se leva vivement, et se hâta de dire :

— Croyez bien, monsieur, que j'ai le plus grand regret de ne pas vous apporter de meilleures nouvelles, et le plus grand désir que vous ne soyez pas longtemps lésé.

C'était aller au-devant des plaintes du banquier. Grivet fronça légèrement ses sourcils olympiens, passa sa main droite entre le deuxième et le troisième bouton de sa redingote, regarda majestueusement l'inventeur et dit :

— Je ne viens point vous faire de reproches, monsieur ; — je vous crois honnête homme !

De pâle, Adrien devint rouge.

Il s'inclina sans répondre.

— Peut-être eussiez-vous dû me tenir au courant de vos affaires, continua le banquier; peut-être eût-il été convenable de ne pas me laisser croire jusqu'au bout le contraire de la vérité... Mais vous en avez jugé autrement... Sans doute vous aviez vos raisons...

— Jusqu'à la fin, monsieur, j'ai espéré triompher des obstacles... J'avais la naïveté de croire qu'une chose bonne devait nécessairement réussir.

— Et peut-on savoir quelles ont été vos opérations ? demanda le financier en regardant son débiteur par-dessous ses lunettes.

— Je n'ai point fait d'opérations, monsieur; j'ai fait faire mes essais et mes modèles ; puis j'ai cherché de mon mieux à tirer parti de mes brevets, voilà tout.

— Hum ! il paraît que vos efforts ont eu un triste succès, si ce qu'on m'a dit est vrai... Mais je vous ferai observer que, quand on agit avec l'argent des autres...

— Brisons là, monsieur, je vous en supplie ! s'écria Adrien hors de lui ; je vous rendrai vos trois mille francs.

Le banquier sourit, en réprimant un geste d'incrédulité dédaigneuse

— Il est au moins louable d'en avoir le désir, dit-il.

— Monsieur, si vous voulez rentrer immédiatement dans vos avances, il y a toujours moyen, pour un homme jouissant de tous ses membres, de trouver trois mille francs. C'est le prix d'un soldat.

— Allons donc ! s'écria Grivet, y songez-vous, jeune homme ! fils unique de veuve !.. Mais je ne suis point un mangeur de chair humaine, — un Shylock ! Il ne faut pas laisser votre imagination s'exalter à ce point ! J'attendrai... — Je suis résigné à attendre longtemps, ajouta-t-il avec le même sourire ironique... C'est notre métier, à nous autres champions de la liberté et du progrès, de dissiper notre fortune à protéger les essais malheureux des inventeurs... Encore une fois, je ne vous accuse pas... je ne viens pas jouer le rôle d'un créancier impitoyable... Je voulais vous dire seulement que j'avais cru devoir espérer plus de franchise ; — voilà tout... voilà tout !

Et le banquier tira sa tabatière et aspira une prise en manière de conclusion. Puis il se leva.

— Je ferai tous mes efforts, monsieur, pour ne pas abuser de votre longanimité, répondit Adrien froidement. — Je vous remercie.

Et il reconduisit le candidat libéral jusqu'à la porte. Quand Grivet fut sorti, il revint s'asseoir, prit sa tête à deux mains, et comprit, pour la première

fois de sa vie, qu'on pouvait avoir l'envie d'étrangler un homme.

— Eh bien, il n'a pas été trop mauvais, dit la mère.

Quinze jours après son retour dans la ville natale, Adrien savait à quoi s'en tenir sur les dispositions de ses concitoyens, et pouvait calculer au juste les ressources qu'il trouverait à Château-Thierry.

L'abbé Bourdeillot l'avait accueilli avec bonté, plaint de tout son cœur, et fort engagé à venir souvent passer la soirée avec lui. Quant à retrouver sa place de professeur dans l'institution, il n'y fallait pas songer. M. Marin ne faisait point jusqu'alors d'élèves très remarquables; mais il était protégé par ses grades universitaires, et bien vu de M. le recteur; on parlait de son mariage avec une demoiselle de la ville. D'ailleurs, qui pouvait songer à contester la supériorité d'un bachelier ès sciences sur un inventeur qui n'avait pas réussi?

Tant qu'Adrien n'avait été qu'un simple professeur on l'avait vanté, protégé, accueilli.

— C'est un garçon intelligent, disait-on de tous côtés.

Mais, à présent qu'il avait failli passer grand homme, on lui en voulait d'être resté en chemin; on avait besoin de lui faire payer sa gloire éphémère.

Il pensa d'abord ne pas retrouver une seule leçon particulière.

Heureusement, quelques-uns de ses anciens élèves, qui s'étaient attachés à sa méthode, le redemandèrent à leurs parents. — Les parents consentirent à le reprendre... au rabais.

L'opinion se vengeait. Le pauvre inventeur était voué à subir toutes les conséquences de cette terrible loi sociale qui est la même partout, en province comme à Paris : *Væ victis !*

— C'est un vaniteux, disait M. Bravard.

— Un *idéologue,* ajoutait le maire.

Pour ceux dont les fils devaient aux soins d'Adrien leur entrée à l'École polytechnique, ils s'écriaient :

— Nos enfants ont tant de moyens !

Grivet posait en homme magnanime. Il ne chiffrait pas ses pertes, et laissait croire là-dessus ce qu'on voulait ; il évitait même de se plaindre et défendait à demi son débiteur, quand on l'attaquait trop vivement.

Cette conduite lui valait des admirateurs et quelques suffrages de plus.

M. de Cosson, non plus, ne se montrait pas impitoyable pour l'inventeur ; mais, selon lui, l'homme n'était-il pas condamné sans appel, depuis qu'il en avait dit, le lorgnon dans l'œil et le pouce passé dans l'entournure du gilet :

— C'est un garçon qui ne sait pas son monde.

On le voit, la position n'était pas tenable pour Adrien. Il fallait vivre et faire vivre sa mère. Cinq

ou six leçons particulières étaient loin de suffire à la dépense; et puis les continuelles blessures d'amour propre qu'il recevait à chaque pas lui étaient insupportables; son orgueil se révoltait contre le coup de pied de l'âne, et son énergie s'indignait de l'inaction. Il regrettait amèrement de s'être laissé ramener à Château-Thierry, et cherchait les moyens d'en sortir.

Cependant, l'abbé Bourdeillot soutenait son ancien professeur contre les malveillantes attaques de la sottise et de l'ignorance, et le sous-préfet avait parlé pour Adrien d'une place dans ses bureaux.

— Le gouvernement doit venir en aide aux hommes de science, disait M, de Nantia.

Quant à madame de Nantia, c'était une femme de trop de tact pour faire entre Adrien malheureux et Adrien triomphant la brusque différence que n'eût point manqué d'établir une bourgeoise de province. Elle donna une fête, quelques jours après le retour de l'inventeur, et envoya une invitation à M. et madame Malaret. Adrien lui sut gré du procédé, sans songer un instant à en profiter. Mais madame Malaret, heureuse de cette carte d'invitation comme d'un triomphe, ne voulut point renoncer au bal. Malgré la noblesse de son cœur, elle n'avait pu se défendre de cette influence de la province, qui rapetisse l'orgueil au point de le transformer en vanité.

Il fallut lui céder. Adrien fit le tour des salons,

la misanthropie au cœur. Un an auparavant, il avait été, dans les mêmes salons, le point de mire de tous les regards. Alors, plein d'ambition et d'espoir, il n'avait pris garde ni aux politesses des vieillards, ni aux coups d'œil furtifs des jeunes filles. Cette fois, au contraire, il compta tous les saluts qu'il ne reçut point, admira de loin les beautés les plus ordinaires, n'osa pas les inviter à danser et se dit :

— De toutes ces filles à marier, il n'y en a aucune pour moi. Grâce à madame la sous-préfète, je suis leur égal un instant... Mais qu'en sortant d'ici, j'aille demander la main de l'une d'elles... de la plus pauvre...— comme les parents me recevraient !.. Pourquoi les regarderais-je ?.. pourquoi irais-je m'exposer au froid accueil de celle que j'inviterais ?.. Il n'y a pourtant aucune différence extérieure entre moi et ces jeunes gens qui tournent autour d'elles... Mais l'un va acheter une étude. — Cet autre est reçu médecin. — Cet autre est le fils d'un père riche... Moi, je suis né pauvre et voué au malheur... je ne trouverai point de compagne dans la vie... — à moins que je ne séduise le cœur de quelque fille généreuse qui se sacrifie... Mais je ne veux pas de sacrifice ! je resterai seul !

Et il pensait avec amertume à l'avenir que lui feraient ses leçons et cette place de huit cents francs dans les bureaux de la sous-préfecture.

Que faire cependant? — Il fallait gagner le pain de chaque jour!

En sortant du bal, Adrien était décidé à chercher par l'entremise des *Petites-Affiches*, une place de précepteur dans une famille.

— Au moins, pensait-il, je serai à l'abri des petits supplices que j'endure ici, et, si je fais de bons élèves, s'il se rencontre près de moi un homme qui m'apprécie, je puis espérer de tirer un jour mes inventions de l'oubli. Qui sait? il faut ouvrir une porte à la fortune. — A Château-Thierry, je suis dans une impasse d'où je ne sortirai jamais.

Sur ces entrefaites, arriva la réponse de mademoiselle Ursule Parengault.

Elle envoyait un mandat de trois mille cinq cents francs dans une longue lettre, en assurant sa nièce et son neveu de toute son affection. Elle leur parlait de sa solitude et de ses ennuis domestiques: — Madame Monerot, sa gouvernante, venait de mourir, — ses servantes la volaient, — ses fermiers ne payaient pas leurs redevances, — son asthme la clouait sur son fauteuil ou dans son lit. — La mort lui apparaissait toutes les nuits, depuis qu'elle avait enlevé sa fidèle compagne. Ses parents riches venaient la voir une fois l'an, remplissaient sa maison de bruit et de désordre, et ne lui étaient qu'un embarras de plus; finalement elle s'ennuyait.

— Qu'Adrien vienne me voir, disait-elle en ter-

minant; j'ai envie de le connaître. Je suis bien aise qu'il soit devenu si savant, et bien fâchée qu'il n'ait pas fait fortune. Je pense, puisque c'est un homme d'étude qu'il ne me rompra pas la tête comme son cousin Henri, qui m'amenait ses chiens et ses chevaux. Sa présence tiendra mes gens en respect, et je compte qu'il fera rendre gorge à mes fermiers. — Viens avec lui, ma bonne Marguerite; la campagne te fera du bien, et tu m'aideras à oublier madame Monerot. Nous passerons ainsi quelque temps en famille.

Madame Malaret accueillit avec joie la proposition bien inattendue de sa tante. Adrien sentit qu'il ne pouvait la refuser; d'ailleurs, il avait le cœur rempli de reconnaissance pour cette parente inconnue, qui lui donnait les moyens de payer Grivet.

Il tournait et retournait le mandat, et se sentait dégagé d'un poids énorme. L'horizon lui semblait plus vaste et l'air meilleur. Il respirait enfin librement.

Quand il eut payé, quand il se fut libéré de l'insultante pitié du banquier, il parcourut Château-Thierry en tous sens, battant le pavé du talon de ses bottes, avec une indépendance que, depuis longtemps, il ne connaissait plus. En rentrant chez sa mère, il s'en voulait à lui-même de cet accès de vanité satisfaite.

— Eh quoi! se disait-il, je suis donc bien peu de chose, puisque une hypothèque de trois mille francs

sur mon avenir me pesait tant à porter ?.. — J'ai payé... oui ! avec l'argent des autres. — Est-ce que je valais moins hier qu'aujourd'hui, parce que je devais à cet homme? Et je ne me sentais pas vivre! Quelle faiblesse indigne!.. — Pourtant, il est sûr que j'ai plus de reconnaissance à mademoiselle Ursule Parengault, pour ces trois mille francs, que pour mes huit années de collège...

Le lendemain, en quittant Château-Thierry avec sa mère, Adrien secoua la poussière de ses pieds contre sa ville natale, et se promit bien de n'y jamais revenir. Il comptait chercher une place de précepteur pendant son séjour chez sa grand'tante et installer sa mère partout ailleurs que dans la patrie de MM. Grivet et de Bravard.

IV

Il était environ quatre heures du soir, quand une diligence déposa la mère et le fils, avec leurs bagages, sur la grand'route, devant une mauvaise auberge de rouliers que la traditionnelle branche de pin distinguait seule de deux ou trois cabanes de paysans groupées alentour.

— Y a-t-il loin d'ici aux Mureaux ? demanda madame Malaret, pendant qu'Adrien faisait rentrer les malles dans l'auberge.

— Oui et non, madame, répondit l'hôte ; — ça dépend du chemin que vous prendrez. — Par la traverse, vous n'en aurez que pour une heure de marche ; mais par la grand'route...

—Nous prendrons la traverse, si c'est possible, dit Adrien. — Est-ce que les chemins sont bien mauvais ?

— Mais non pas, monsieur, quand il fait sec comme aujourd'hui. Allez-vous chez mademoiselle Parengault ?

— Oui.

— Et où iraient donc monsieur et madame, s'écria la femme de l'hôte, puisqu'il n'y a que la maison de mademoiselle Parengault aux Mureaux ?

Alors, vous auriez dû faire savoir votre arrivée; on aurait envoyé la voiture. — Faudra-t-il faire porter vos malles demain matin ?

— Oui, s'il vous plaît. — Mais, maintenant, indiquez-nous le chemin.

— Suivez d'abord la grand'route droit devant vous; puis vous prendrez le deuxième chemin à gauche, vous marcherez jusqu'à la croix ; alors vous verrez une petite sente à travers champs. — Ça va jusqu'aux Mureaux.

Adrien prit un sac de nuit, offrit le bras à sa mère, et se mit en marche, respirant l'air du printemps à pleins poumons, et regardant la campagne autour de lui. C'était un pays peu accidenté, mais bien cultivé. Çà et là, des bois, des prés, de vastes champs de houblon, et, dans les parties marécageuses, des tourbières sombres, autour desquelles des femmes disposaient la tourbe au soleil.

D'abord la mère et le fils marchèrent allègrement, bien aises d'être hors de leur petite ville et débarrassés pour quelque temps des soucis matériels de

la vie, du travail et de la misère, qui, depuis de longues années, les courbaient, tous deux, sous un joug si lourd. Ils s'enivraient de la liberté, et regardaient avec enthousiasme toutes les lignes de l'horizon. Mais peu à peu, tandis que le soleil descendait dans le ciel, leur joie s'éteignit. La campagne prit des teintes grises, et un vent d'ouest assez froid souleva la poussière des chemins. Alors ils se mirent à songer qu'ils allaient vers l'inconnu, et ils devinrent rêveurs.

Adrien n'avait jamais vu mademoiselle Ursule Parengault, et madame Malaret se souvenait à peine d'elle. La lettre de la vieille fille faisait pressentir un assez triste intérieur; et puis je ne sais quelle inquiétude vague, dont il est impossible de se défendre au seuil d'une vie nouvelle, leur fit ralentir le pas, à mesure qu'ils approchaient des Mureaux.

La nuit tombait; le sentier devenait étroit et difficile à suivre à travers les guérets. Adrien sentit ses inquiétudes devenir une sorte de pressentiment douloureux. Il avançait en silence, soutenant sa mère et traînant après lui la valise, qui se faisait lourde. Enfin les Mureaux apparurent, dessinant sur le ciel une masse sombre.

Les voyageurs ne distinguèrent d'abord qu'une agglomération d'arbres et de bâtiments peu pittoresques. En approchant, ils virent, au centre d'un amas de granges, de pigeonniers et de cabanes de

paysans, une grande maison, carrée, haute de trois étages, percée d'un nombre infini de fenêtres, et dont les murs épais étaient taillés en bastion à leur base. On l'eût prise pour une grande caserne inhabitée, sans les lumières qui brillaient à travers les fentes des volets à quelques fenêtres du rez-de-chaussée.

Aux alentours, des paysans rentraient leurs instruments de travail dans les granges; les volets des chaumières se fermaient, et çà et là des chandelles s'allumaient.

Madame Malaret disait à Adrien d'aller demander où était l'entrée de la maison de mademoiselle Parengault, quand le sentier qu'ils suivaient les fit aboutir à une avenue de chênes, dont un bout conduisait à un grand portail.

— Voilà sans doute la porte des Mureaux, dit Adrien, et il est probable que cette avenue conduit à un chemin quelconque ou à la grand'route.

Il sonna.

Aussitôt, les formidables aboiements de deux molosses et les jappements aigus d'un roquet éveillèrent tous les échos de la grande cour.

Dix minutes après environ, une vieille servante tira un judas grillé pour demander qui était là. Quand Adrien lui eut répondu, elle retourna vers la maison, pour consulter sa maîtresse sans doute; puis elle revint en grognant, et ouvrit une petite porte percée dans la grande.

L'accueil de la servante n'était pas encourageant ; elle semblait voir entrer la mère et le fils aux Mureaux avec un souverain déplaisir. Cependant elle fut polie, prit la valise des mains d'Adrien, et fit la révérence à madame Malaret.

Mademoiselle Parengault était assise, au coin du feu, dans un vaste salon boisé, qu'éclairait une seule lampe. Elle avait un tricot à la main, son chien sur les genoux, et, près de sa bergère, un guéridon couvert de cartes. Tout au contraire de sa camériste, elle reçut les voyageurs avec de grandes démonstrations de joie.

— Bonjour, mâ chère Marguerite ! s'écria-t-elle de son fauteuil, dès que madame Malaret entra. Excuse-moi si je ne vais pas à ton avance ; mais je suis perclue de douleurs. — Et toi, mon cher Adrien, mon savant neveu, comme je suis contente de te voir !.. Allons, allons, approchez-vous, mes enfants, chauffez-vous ; si j'en crois mes rhumatismes, le temps est frais, ce soir ! — Jean ! Catherine ! servez à souper tout de suite. Préparez la chambre rouge et la chambre verte ! — Mais pourquoi ne m'as-tu pas écrit, ma petite Marguerite, pour m'annoncer ton arrivée ?.. j'aurais envoyé la voiture te prendre et fait arranger toutes choses pour mieux te recevoir.

Adrien et sa mère avaient peine à répondre à toutes les politesses et à toutes les questions de leur vieille parente ; mais tous deux se sentaient touchés jus-

qu'au cœur par ce sympathique accueil. Adrien ne savait comment la remercier de l'argent qu'elle lui avait envoyé pour payer Grivet.

— Bon, bon ! mon neveu, ne parle pas de céla, s'écriait-elle. Tu as bien profité de l'éducation que je t'ai fait donner ! Quant à ta dette à ce banquier, elle était fort honorable, et, ma foi ! les oncles et les tantes devraient s'estimer bien heureux si leurs neveux n'en faisaient jamais d'un autre genre ! Je suis bien aise de t'avoir tiré d'affaire ! Ah çà, tu me conteras ce que c'était que tes inventions ?.. — Ça devait être bon, j'en suis sûre ; mais, vois-tu, mon neveu, les inventions, ça ne réussit jamais.

Mademoiselle Parengault était une petite vieille, grêlée, bossue, qui comptait alors ses soixante et dix-huit ans. Elle avait un asthme, qui menaçait continuellement de l'étouffer, et des rhumatismes dans les jambes, qui l'empêchaient quelquefois de marcher pendant des mois entiers ; avec cela d'une activité incroyable, que l'âge ni les douleurs ne pouvaient dompter. Au contraire, quand ses membres étaient liés par la sciatique, son esprit ne s'en démenait que plus fort. Elle mettait du rouge, ce qui donnait à ses petits yeux noirs une vivacité singulière, et frisait encore ses cheveux, restés noirs malgré les hivers. Comme le jaune est le fard des brunes, elle portait généralement des bonnets à co-

ques de cette couleur pour relever les tons froids de sa douillette feuille-morte.

— Catherine ! Catherine ! allons, dépêchez-vous, criait-elle en s'agitant sur sa bergère, — Montez du vin de Bordeaux, cachet vert. — N'avez-vous pas de ce pâté de lièvre que vous faisiez hier ? — Mais ma nièce et mon neveu ne peuvent pas souper rien qu'avec des viandes froides ! Faites une omelette! — Vois-tu, ma chère Marguerite, de toute la maison je n'habite plus que ma chambre à coucher et ce salon. Il me sert de boudoir et de salle à manger; c'est pourquoi tu vas y souper. — Comment la trouves-tu, ma maison ? — Pas trop belle, n'est-ce pas ? elle a l'air d'un grand couvent abandonné ? — Mais il ne faut pas en dire de mal; c'est la maison paternelle; tu y es née, et moi aussi !

— Et c'est encore aujourd'hui une maison bonne et hospitalière, ma chère tante, une vraie maison de famille ; car pour la première fois, depuis longtemps je retrouve ici les bienfaisantes émotions du foyer domestique. Je me souviens de ma mère, qui vous ressemblait...

— Ah! dans ce temps-là, les Mureaux n'étaient pas aussi déserts qu'aujourd'hui ! Il y avait notre mère à nous autres, nos oncles, nos frères, ta mère, qui était ma sœur, et cinq ou six bambins grouillant dans les jardins. — Rappelle-toi un peu le mariage de ton oncle Philibert... Mais je suis folle !

tu avais deux ans! — De tout ce monde-là, il ne reste plus que moi dans la vieille maison, parce que j'étais trop laide pour trouver un mari... Hum! hum! les temps sont bien changés. A présent, te voilà vieille à ton tour, et moi, si cassée, que je ne puis pas faire trois fois par an le tour de mon jardin! — Aussi, comme on me vole! — Mais je leur ai bien dit à tous ces pillards: « J'ai un neveu qui va arriver pour vous mettre à l'ordre! »

Adrien et sa mère comprirent alors la réception hostile de la vieille servante. Ils sentirent qu'ils allaient être en proie à la haine de toute la valetaille des Mureaux, et pensèrent que mademoiselle Ursule avait eu grand tort de les annoncer comme des gendarmes ou des huissiers.

Mais mademoiselle Ursule Parengault, qui avait bon cœur, comme on vient de le voir, était en même temps naïvement égoïste, comme toutes les personnes qui ont vieilli dans la solitude. Elle ne songeait pas un instant à la position difficile qu'elle créait à ses parents pauvres, en les faisant servir d'épouvantail, même avant leur arrivée; elle entrevit seulement que sa menace lui procurerait quelques jours de repos. En général, elle ne songeait jamais aux autres que par rapport à elle, mais cela avec la meilleure foi du monde. Du reste, on la trouvait toujours affable et jamais tracassière. Elle n'était point sotte, et, pourvu qu'on ne la gênât en

rien, et qu'on lui fût agréable, elle laissait les gens vivre à leur guise et leur souhaitait toute sorte de joies.

— Mangez donc !, mangez donc, mes enfants ! disait-elle en les engageant à se servir de chaque plat. — Est-ce que cette omelette n'est pas bonne ?

— Mais si, ma chère tante, elle est excellente, au contraire ; mais le plaisir de vous voir et le changement d'habitudes me coupent un peu l'appétit. Vous voyez qu'Adrien y revient à deux fois.

— Ah ! c'est que, vois-tu, ma petite Marguerite, il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'elle ne fût pas bien faite !.. Depuis que ma bonne madame Monerot est morte, on m'a plus d'une fois fait manger du beurre fort pendant qu'on vendait à Ribemont le beurre frais de mes redevances ! mais, toi qui as de bonnes jambes, tu visiteras la cuisine et le cellier. — Tu ne l'as pas connue, madame Monerot? C'était une bien bonne femme, quoique un peu entêtée. — La voilà morte !.. elle était plus jeune que moi, cependant ! — Ah bah ! ne pensons pas à cela !

Depuis bien longtemps, le pauvre inventeur ne trouvait devant lui que des visages hostiles ou défiants. La cordiale réception de mademoiselle Ursule lui faisait un bien infini. A la reconnaissance qu'il avait pour elle, sans la connaître, vint se joindre un sentiment d'amitié réelle. Il lui voua sur-le-champ une

amitié quasi filiale, et se promit bien de la lui témoigner, fallût-il, pour cela refaire tous les baux de son domaine, et tenir tête à cinquante paysans.

Tout en rêvant au moyen d'être agréable à sa vieille parente, Adrien regardait autour de lui pour se rendre compte des goûts et des occupations de mademoiselle Parengault. Après un examen circulaire, qui ne lui donna guère de renseignements, ses yeux s'arrêtèrent étonnés sur le guéridon, chargé de cartes, qui était à côté d'elle.

— Tu regardes toutes ces cartes, mon neveu; et tu ne comprends pas ce que j'en faisais, puisque j'étais seule, s'écria mademoiselle Ursule, qui avait remarqué l'étonnement d'Adrien. Ah! ah! tu verras, tu verras comme j'en sais, des *patiences*. — Que veux-tu! il faut bien que la vieillesse abandonnée trouve moyen de se distraire. Mais j'aime bien à jouer à deux aussi, et, quand mon curé vient me voir... — Sais-tu jouer le whist, toi?

— Mais oui, ma tante, et je serai très heureux de faire votre partie, répondit vivement Adrien, qui avait souvent joué à toute sorte de jeux chez l'abbé Bourdeillot.

— A la bonne heure! voilà un jeune homme bien élevé, reprit-elle; ce n'est pas comme ce propre à rien de Henri, qui ne savait que piquer Fox de ses éperons, et me tirer des coups de fusil dans les oreilles. Encore, s'il avait rapporté du gibier! —

Mais point! un méchant lièvre en quinze jours; — j'aime mieux avoir affaire à mes braconniers! au moins, ils ne viennent pas tirer sous mes fenêtres.

— Je suis sûre, ma chère tante, que vous serez contente d'Adrien, dit madame Malaret, heureuse de faire valoir son fils. C'est un garçon qui n'a point les goûts bruyants et frivoles des jeunes gens de son âge.

— Moi aussi, j'en suis sûre, répliqua mademoiselle Ursule. D'abord, c'est un homme de mérite, et, avec des gens d'esprit on s'arrange toujours. — Ah! j'ai eu un voisin, dans le temps, M. Leroy, qui était aussi un homme d'esprit! mais il est mort!.. tout le monde meurt!..

Et la vieille fille tira sa tabatière de sa poche, et prisa longuement en caressant les oreilles de son petit chien.

Neuf heures sonnèrent.

— Allons, mes enfants, dit-elle, voilà l'heure d'aller se coucher, — pour moi, du moins, et je suppose que, ce soir, vous n'avez pas envie de veiller. Catherine vous conduira dans vos chambres; j'espère que vous y serez bien. — D'ailleurs, ne vous gênez pas; il doit y avoir des sonnettes; demandez tout ce dont vous aurez besoin. Si ces chambres ne vous conviennent pas, demain vous en choisirez d'autres. Toute la maison est à votre disposition. — Je ne me lève pas de bonne heure le matin; mais

vous n'avez pas besoin de moi ; quant à la règle du logis, elle est simple, et en tout semblable à celle d'une abbaye célèbre, à ce que disait M. Leroy ; c'est « Fais ce que voudras ! »

Et, là-dessus, mademoiselle Parengault agita une petite sonnette qui était à sa portée. Jean et Catherine accoururent, et la portèrent à bras, dans son fauteuil, jusqu'à sa chambre. Dix minutes après, Catherine revint pour mener les voyageurs à leurs appartements.

C'étaient deux pièces assez confortablement meublées, qui occupaient le bout d'un long corridor, au premier étage. La mère et le fils s'y installèrent, et, après s'être dit bonsoir, en se félicitant de la réception de mademoiselle Parengault, ils s'endormirent en rêvant une vie d'affection, de bien-être et de repos.

Le lendemain, Adrien s'éveilla de bonne heure ; son premier soin fut d'ouvrir sa fenêtre et de regarder les alentours des Mureaux. La vue s'étendait sur de vastes plaines à peine accidentées par quelques ondulations de terrain ; mais il y avait des bois et des bouquets d'arbres, qui rompaient l'uniformité du paysage. Le jardin, divisé en grands carreaux plantés de légumes et bordés de fleurs, était ce qu'on appelle un jardin de curé. Les bâtiments voisins s'arrangeaient autour de la maison principale, selon la commodité plutôt que selon l'élégance. Au de-

meurant, les Mureaux pouvaient passer pour une belle ferme, voilà tout.

Dans les prairies voisines, Adrien vit de beaux bœufs et de bons chevaux. Le pied du mur du jardin baignait dans un étang plein de roseaux ; à côté de l'étang se trouvait un lavoir où quelques paysannes lavaient leur lessive.

Après avoir bien contemplé le paysage, il ouvrit la porte de sa chambre avec précaution, pour ne pas réveiller sa mère ; puis il suivit le corridor, en jetant à droite et à gauche des regards qui lui montrèrent des portes semblables à la sienne, s'ouvrant, sans doute, sur d'autres chambres, condamnées à l'abandon depuis de longues années. Il descendit au rez-de-chaussée, et trouva facilement une porte de sortie.

Cette fois, il était de l'autre côté du manoir, dans une cour carrée, plantée de marronniers. C'était par cette cour qu'il était entré, la veille, avec sa mère. Il franchit le portail et se trouva dans l'avenue des chênes.

Il erra deux heures dans la campagne, cherchant à reconnaître les chemins, interrogeant du regard chaque chaumière, explorant les bois et les prés, marchant avec délices à travers les colzas et les houblons. Son cœur s'ouvrait à un sentiment de bien-être inexprimable.

Le pauvre inventeur avait été jusque-là si déshérité, si battu par le fouet incessant de la nécessité,

qu'il se sentait vivre pour la première fois. Il s'abandonna de tout son cœur à ce repos de quelques jours ; c'était comme un relais dans sa vie.

— Il me fallait ce moment de calme, se disait-il ; la Providence me l'envoie à propos, car j'étais à bas ; je partirai d'ici, retrempé pour la lutte. — Allons, le combat va recommencer tout à l'heure, bivaquons !

Vers midi, il revint au logis. Mademoiselle Parengault était installée dans le salon, au coin du feu, comme la veille. Madame Malaret causait avec elle. Catherine dressait le couvert pour le dîner.

Mademoiselle Ursule avait conservé de nos pères l'usage de dîner au milieu du jour et de souper le soir. En entrant, Adrien courut l'embrasser avec effusion ; c'était comme le résumé de ses rêveries du matin.

— Eh bien, mon neveu, s'écria-t-elle, dès qu'elle vit entrer Adrien, comment trouves-tu les Mureaux ? J'espère que voilà une promenade ! tu étais si pressé de visiter le pays, que tu en as oublié de déjeuner, à ce qu'on m'a dit. — Une fois pour toutes, sache que, quand tu te lèves, il faut aller à l'office te faire servir ton déjeuner ; tu n'as besoin d'attendre personne. Avant midi, chacun pour soi !

— Merci, ma tante ; mais, aujourd'hui, j'avais tant de choses à voir et tant de bonheur à dépenser, que la faim ne s'est pas fait sentir. Soyez tranquille, je vais rattraper ce déjeuner manqué ! — Il me sem-

ble que le pays qui entoure les Mureaux est le plus beau du monde !

— Beau..., si l'on veut... mais bon, c'est sûr ! — Ah ! mon garçon, j'aurais bien là une trentaine de mille livres de rente au soleil, si mes métayers ne me volaient pas ! J'ai beaucoup de bois, et les terres arables sont excellentes. — La tourbe rapporterait bien aussi quelque chose, si je ne la donnais aux paysans. — Mais, que veux-tu ! il faut bien que les pauvres gens se chauffent.

— Vous devez être adorée dans le pays, ma tante ?

— Hum ! hum ! pas trop, parce que, de temps en temps, je me fâche : mon avoué fait des procès aux maraudeurs. Tu ne saurais t'imaginer combien je suis malheureuse. Il paraît que mes bois sont au pillage. Mes fermiers, qui s'entendent avec des experts malhonnêtes, me font faire des baux dérisoires, et mes métayers ne déclarent que la moitié des récoltes ; mes domestiques pêchent en eau trouble ; enfin, tous ces gens-là s'entendent comme larrons en foire. C'est à peine si je peux me faire rendre compte de mes cheptels. Mais tout cela, mon ami, c'est plus fâcheux pour mes héritiers que pour moi. Ce qui m'attaque personnellement, et ce que je ne saurais souffrir, c'est la volerie de détail. Ainsi, j'ai des poules en masse, n'est-ce pas ? — Eh bien, quand je veux manger des œufs frais, on me dit qu'elles ne pondent pas, parce qu'on vend les œufs. J'ai un étang?

— Si je demande une carpe, impossible d'en avoir parce qu'on pêche mon étang. — Et c'est comme cela pour tout ! Je suis privée de viande, parce qu'il ne plaît pas aux domestiques d'aller en chercher à la ville. On laisse fumer mes cheminées ; on ne met pas de bourrelets à mes portes. — Enfin, mon ami, je suis misérable au possible ! J'espère que tu me tireras de là.

— Je ferai tous mes efforts, ma tante, pour mettre vos affaires en bon état, pendant mon séjour ici.

— Oui, oui, mon garçon, je compte bien sur toi, et sur ta mère aussi !

Le dîner, servi avec une certaine pompe par Catherine, était excellent.

Jean avait sans doute bien voulu aller à la ville, puisqu'on voyait figurer sur la table des côtelettes panées; la basse-cour fournissait pour contingent un poulet, que Catherine avait fort bien arrangé à l'estragon; les bois, un plat de champignons, et l'étang, une carpe qui n'était pas non plus mal traitée par la cuisinière.

— Mais voilà un dîner exquis, dit madame Malaret.

— Il manque des écrevisses ! répondit mademoiselle Ursule. — J'adore les écrevisses, j'ai des ruisseaux qui en regorgent ; mais croyez-vous qu'on me fera manger des écrevisses ? Ah bien, oui ! il faudrait prendre la peine de les pêcher ! — Marguerite un peu de pâté... — Adrien, goûte à cette compote...

Après le repas, comme il faisait du soleil, Adrien roula lui-même le fauteuil de sa tante près de la fenêtre qui s'ouvrait sur le jardin, et à laquelle s'accrochaient quelques branches de chèvrefeuille. Puis il lia connaissance avec le roquet aux longues oreilles, qui répondait au nom de Fox. Ensuite, il fit le tour du salon, regardant les portraits à l'huile et au pastel qui décoraient les murs; soulevant le cercle d'une vieille épinette, que l'humidité avait dès longtemps enrouée ; suivant de l'œil les volutes contournées de la pendule ; jouant avec les deux pelotes de laine jaune, qui figuraient tant bien que mal, sur la cheminée, les fruits d'or du jardin des Hespérides; frappant d'un doigt distrait les globes de verre qui couvraient les vases de fleurs artificielles, comptant les papillons adroitement piqués sur ces fleurs avec de longues et fines épingles.

Mademoiselle Ursule avait repris son tricot ; c'était une bande de laine verte, qu'elle se hâtait d'allonger de toute la vitesse de ses dix doigts.

Madame Malaret, qui commençait une autre bande pareille, apprit à Adrien la destination de l'ouvrage. Il s'agissait de faire avec beaucoup de morceaux de tricot semblables un superbe tapis de mousse, ou Fox devait prendre ses ébats. On parlait même de décorer ce tapis de fleurs de laine, pour la plus grande récréation du chien, et le plus grand éblouissement des spectateurs.

Comme Adrien approchait d'une table de jeu, placée dans l'embrasure de la fenêtre, et soulevait les boîtes empilées dessus, mademoiselle Ursule redressa vivement la tête, planta une de ses aiguilles à tricoter entre ses cheveux et son bonnet, et le regarda en souriant.

— C'est un jeu de dames, dit-elle en désignant du doigt la boîte qu'Adrien tenait. Mais tu ne saurais pas jouer aux dames ?

— Pardon, ma tante.

— Vraiment ? Eh bien, nous ferons de bonnes parties ! Je suis très joueuse, moi, d'abord !

— Maintenant, voici encore d'autres boîtes, ajouta le pauvre Adrien, tout disposé à faire montre de ses talents.

— Ça, dit la vieille fille avec mépris, c'est un jeu de bog ; cet autre, un jeu de dominos. — Ah ! ce que tu prends là, par exemple, c'est le jeu des forts... ce sont des échecs et...

— Je sais jouer aux échecs ! interrompit l'inventeur avec un accent de triomphe.

— Aux échecs aussi ! s'écria mademoiselle Ursule avec enthousiasme, en laissant tomber son tricot sur ses genoux et en levant vers le ciel des yeux pleins de reconnaissance. — Mais tu es un homme unique, mon neveu, tu sais tout !

— Voulez-vous faire une partie, ma tante ?

La vieille fille était tellement hors d'elle-même, qu'elle resta un moment sans parler.

— Non, mon cher Adrien, répondit-elle enfin, je ne joue plus aux échecs, cela me casse la tête ; mais, ce soir, si tu veux, je t'apprendrai le bésigue. Pour le moment, assieds-toi là, près de nous, et causons un peu. — Ah çà ! tu as donc inventé quelque chose? Qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Ma tante, j'ai inventé une machine à vapeur, dite rotative, parce qu'elle agit par mouvement de rotation, au lieu d'agir par mouvement de va-et-vient; l'avantage de cette machine est de tenir peu de place et d'user moins de combustible que les autres. — Ainsi, une machine de la force de six chevaux peut facilement entrer dans une armoire, ce qui est bien à considérer maintenant que l'industrie...

— Ah ! oui ! fit mademoiselle Ursule en ouvrant de grands yeux et en agitant son épingle à tricoter dans ses cheveux.

— Et puis j'ai encore inventé une peinture économique pour les bâtiments, les boiseries, les meubles...

— Ah ! mon Dieu ! mais c'est bien utile cela ! — Est-ce d'une jolie couleur, ta peinture ?

— On obtient toutes les couleurs que l'on veut, ma tante.

— Vraiment !.. Et sent-elle bien mauvais, comme cette peinture à l'huile qui rend les gens fous ?

— Elle n'a pas la moindre odeur.

— Adrien, mon ami, tu es un garçon sublime !

Mais comment n'es-tu pas de l'Institut? Comment n'as-tu pas fait fortune?

— Ce serait long à vous expliquer, ma tante.., et puis ces récits d'affaires vous ennuieraient sans doute...

— Rien de ce qui te concerne ne m'ennuie, mon enfant! Au contraire, conte-moi celà et bien en détail!

Adrien, pénétré de tendresse pour mademoiselle Ursule, s'assit à ses pieds sur le tabouret de Fox; puis, longuement et avec complaisance, il lui parla de ses travaux, de ses espérances et de ses douleurs. La vieille fille écoutait attentivement, tantôt menant son tricot bon train, tantôt lâchant les aiguilles pour faire une question. Elle voulait tout savoir, et connaître tout le monde; elle se fit nommer les substances qui composaient l'enduit économique, et énumérer les pièces qui faisaient marcher la machine rotative.

Elle s'intéressa aux amis d'Adrien et s'indigna contre ceux qui lui avaient nui. A propos de Challamet, elle demanda des renseignements sur ces faiseurs modernes, qui vivent bien, on ne sait de quoi, écumant leurs rentes sur l'asphalte parisien, et brassant les affaires des autres à leur profit, sans que la légalité ait rien à y reprendre. Enfin, elle entra par la pensée dans toute la vie de son petit-neveu. Madame Malaret, heureuse de voir son fils

si bien apprécié par mademoiselle Parengault, se mêlait aux récits et laissait Fox jouer avec son peloton de laine. Quant à Adrien, il se sentait écouté avec intérêt par un esprit avide de détails, et il parla longtemps. Jamais peut-être il n'avait senti la reconnaissance déborder de son cœur comme en ce moment.

La vérité, c'est que mademoiselle Ursule, qui avait passé de longs mois entièrement seule, et de longues années sans trouver d'aliment pour son intelligence active, éprouvait le besoin violent de s'intéresser à quelque chose et d'introduire un nouvel élément dans sa vie.

Cependant, le soir, quand, après une longue partie de whist à trois, Adrien se trouva seul dans sa chambre, il se demanda comment on pêchait les écrevisses. Et, le lendemain, dès qu'il fit jour, il partit, avec un fagot sous le bras, et de la viande crue dans un panier, pour aller tendre des engins au fond des ruisseaux les mieux fournis.

Dans l'après-dînée, il pleuvait. Comme Adrien tournait autour du salon, jouant avec Fox, et cherchant des phrases pour soutenir la conversation, la vieille fille s'écria :

— As-tu été dans la bibliothèque, mon neveu ? car il y a une bibliothèque ici ! — Mais où ai-je l'esprit ? j'oubliais que j'ai la clef dans mon secrétaire. Va la chercher.

Adrien revint au bout d'un moment.

— Garde-la, cette clef, dit mademoiselle Ursule ; tu seras là chez toi. Il y a beaucoup de livres ; au moins, voilà une distraction pendant quelque temps. — A propos, si tu avais envie ou besoin de quelques livres nouveaux, ne te gêne pas : écris à Paris, fais-les venir !

— Ma chère tante ! s'écria l'inventeur en baisant la main sèche de la vieille fille.

— Ah ! je comprends bien qu'on aime la lecture... Moi, autrefois, j'en étais folle, et, même encore, je relis bien volontiers les anciens romans. Mais les yeux !.. Quoique je les aie bons, il ne faut pas tenter Dieu. Quand madame Monerot vivait, elle me faisait la lecture ; mais elle lisait mal. — C'est mon pauvre voisin, M. Leroy, qu'il fallait entendre ! Comme il lisait *la Nouvelle Héloïse* ! et les contes de M. de Voltaire !.. et tout ! Tiens, mon neveu, ta voix me rappelle un peu celle de M. Leroy. — Quel homme d'esprit !

— Voulez-vous essayer de moi comme lecteur, ma tante ? Je ne promets pas de remplacer pour vous M. Leroy, encore moins de vous le faire oublier ; mais j'essayerai de vous distraire.

— Ta ta ta ! tu fais le modeste ; — je suis sûre que tu liras très bien, toi !

Et, le soir, avant de se coucher, Adrien avait fait pleurer mademoiselle Ursule, au récit des chagrins de *la Princesse de Clèves*.

Le jour suivant, il dut aller à Ribemont pour les affaires de sa tante. Il ramena le notaire qui devait refaire les baux de deux fermiers. Comme il traversait l'avenue, à la suite du tabellion, son cheval reçut une grêle de pierres dans les jambes.

Madame Malaret, de son côté, avait visité les celliers et les caves, donné son coup d'œil à la cuisine, et reçu le beurre et les œufs. — Mais elle s'était trop approchée de la poêle, ce qui fit que, par mégarde, Catherine lui renversa un peu de friture bouillante sur les doigts.

Les écrevisses firent merveille; mademoiselle Ursule fut si contente, elle poussa de telles exclamations de surprise et de joie, qu'Adrien ne put se dispenser d'en aller pêcher une seconde fois, puis une troisième. puis presque tous les jours. Il en prit l'habitude, comme de faire la lecture ou la conversation dans l'après-midi, et la partie le soir.

Grâce à ces occupations et aux courses qu'il devait faire pour surveiller les intérêts de sa tante, tout son temps était pris. En arrivant aux Mureaux, il avait d'abord compté se reposer, et, en y trouvant une bibliothèque bien garnie, il s'était promis de dévorer, pendant son séjour, au moins cent volumes ; mais, au bout de quinze jours, il fut tout étonné de constater qu'il n'avait pu ouvrir un livre, sauf ceux qu'il isait à sa tante.

Il y avait cependant, sur les rayons qui montaient

vers le plafond de la bibliothèque, certains ouvrages qui exerçaient sur son esprit une irrésistible fascination. C'étaient, pour la plupart, de vieilles éditions de vieux auteurs, qu'il brûlait de déguster en plein champ, le ventre au soleil et la tête à l'ombre. Un jour, il empoigna « un gros, gras, moisi petit livret », comme dit Rabelais ; c'était *l'Éloge de la folie*, d'Érasme, avec les illustrations d'Holbein. Après le dîner, tandis que mademoiselle Ursule prenait son tricot et caressait son chien, il se glissa hors du salon ; mais il avait à peine fait quelques pas dans le jardin, que la voix de la vieille fille le rappela par la fenêtre.

— Adrien ! Adrien !.. eh bien, est-ce que tu nous fausses compagnie ? Ah ! bon Dieu ! comme je m'ennuierais sans toi à présent !.. Je t'aime tant, mon cher neveu ! — Mais tu veux lire ? reprit-elle, quand il fut rentré, en apercevant le livre sous son bras. — Lis tout haut, mon enfant. Voyons, qu'est-ce que tu tiens là ?

L'inventeur s'assit avec résignation sur son tabouret, à côté de Fox, et commença :

— STULTITIÆ LAUS, *Erasmi Roterodami declamatio...*

— Pouah ! mais c'est du latin, ça, mon enfant ! et je n'entends pas le latin, quoique mon voisin, M. Leroy... Enfin, j'aime mieux autre chose ! — Va dans le coin à gauche de la bibliothèque ; tu y

trouveras les romans de miss Burnett : *Cecilia*, *Camilla*, *Indiana*, etc. Il y a aussi à côté *Rosa ou la Fille mendiante*, par je ne sais plus quel colonel anglais. — Quant à ton livre latin, puisqu'il te plaît, je te le donne !

Adrien alla chercher les livres en soupirant, — mais le moyen de résister à une parente si bonne et si affectueuse? Il regarda son Érasme avec amour, et le lut la nuit.

Madame Malaret, tantôt dirigée vers la surveillance de l'intérieur, tantôt occupée de mille détails que l'imagination fertile de mademoiselle Ursule inventait sans cesse, allait et venait continuellement dans la maison. Elle s'aperçut aussi bientôt qu'elle n'avait jamais eu une vie si active.

Néanmoins, elle se trouvait fort heureuse, menant de bon cœur le ménage de sa tante, veillant au linge et à la cuisine, aidant à la confection des tapis de mousse, faisant la partie de whist, causant avec tous les visiteurs, voisins de campagne ou métayers. Elle s'agitait gaiement autour de la vieille fille et d'Adrien, et se portait à merveille.

— Tu voudrais bien savoir ce que c'est qu'une *patience*, mon neveu, dit mademoiselle Ursule, un soir qu'Adrien, en revenant d'une course à la ville, l'avait trouvée absorbée dans ses combinaisons de cartes. Cela t'intrigue... Je le vois à la façon dont tu me regardes poser mes figures les unes sur les autres.

— Attends un peu... Il faut voir si celle-ci réussira. Tout à l'heure *la belle Lucie* a réussi; ce qui me fait croire que tu as trouvé M. Frainet, l'avoué, et qu'il t'a répondu affirmativement.

— Oui, ma tante, répondit Adrien sans trop comprendre comment l'avoué, le procès pendant. et *la belle Lucie* pouvaient avoir quelque rapport.

— La ! tu vois bien ! On a beau dire que la réussite des *patiences* n'a aucune signification; moi, je prétends qu'elle ne trompe jamais ! et certes, je ne suis pas superstitieuse... Mais, vois-tu, il y en a trois, *la belle Lucie*, *le cadran des valets* et *la carte voyageuse* qui m'annoncent une bonne nouvelle.

— Qu'est ce que c'est que *la belle Lucie*, ma tante ?

— Mon ami, c'est une disposition de cartes par laquelle on doit trouver certaines figures rangées dans un certain ordre. Quand chacune vient bien en son temps, et sans trop d'efforts, c'est que *la patience* se fait; alors, bon augure !.. Il y a des patiences très compliquées, comme *la patience patience*, *la blocade*, etc.

Adrien, dont l'esprit chercheur était attiré par les combinaisons mathématiques du jeu, s'en fit expliquer les règles par sa tante. Il ouvrit le livre des patiences, et ne tarda pas à être en état de faire lui-même *la belle Lucie*, *la carte voyageuse*, etc.

En s'amusant à jouer avec les ingénieux calculs

qui produisent fortuitement ces rencontres de cartes, il exécuta bientôt des variations sur les thèmes connus. Sous ses adroites mains, *la belle Lucie, la blocade, le cadran des valets* firent des évolutions nouvelles, apparurent sous des aspects imprévus, se combinèrent d'une façon étrange.

Mademoiselle Ursule était ravie. Elle contemplait, tour à tour, les cartes et son neveu, s'animait pour ou contre les réussites cherchées, et, à chaque succès, s'écriait : « Adrien, tu as du génie ! »

Ce jeu avait quelque chose d'attachant. Adrien le continua jusqu'au coucher de sa tante, qui, ce soir-là, veilla bien une heure de plus que de coutume, tant elle s'amusait. Et, quand il fut retiré dans sa chambre, au lieu de prendre son livre, il se laissa entraîner par je ne sais quelle curiosité machinale à chercher encore des effets nouveaux. Le lendemain matin, il avait inventé deux ou trois *patiences ;* mais il était furieux contre lui-même de s'être laissé prendre à de pareilles futilités.

— Ne suis-je pas stupide ! se disait-il. Me voilà bientôt réduit à l'état de jongleur. Avant peu, c'est sûr, je ferai des tours de cartes... et mademoiselle Ursule voudra que je les répète chez le curé et devant tous les voisins de campagne... belle perspective ! — Mais elle aura tant de plaisir ! pensa-t-il ensuite.

Et, dès qu'il vit sa tante, il n'eut rien de plus

pressé que de lui apprendre ses nouvelles *patiences*.

Au bout de quinze jours, mademoiselle Parengault avait complètement oublié madame Monerot, son ancienne dame de compagnie, voire même son voisin, M. Leroy; et, au bout d'un mois, elle était littéralement folle d'Adrien.

Celui-ci songeait à s'en aller. Il avait déjà parlé de ses projets à sa mère, qui ne voyait aucune raison de le retenir plus longtemps aux Mureaux. Les baux avaient été refaits, les bois affermés, les cheptels estimés. Mais, quand il annonça devant mademoiselle Ursule qu'il allait chercher une place par la voie des journaux, elle poussa les hauts cris.

— Tu veux plaisanter! s'écria-t-elle. — T'en aller? à présent que je me suis attachée à toi! Ah bien, oui! — D'ailleurs, est-ce que ta tâche est finie ici, parce que tu as passé quelques actes avec des gens de loi? Une fois que tu auras le dos tourné, on recommencera à me piller! Belle avance, va! que des contrats sur papier timbré, quand l'œil du maître n'est pas là. Eh! mon garçon, veille au grain!.. tu seras le maître un jour... mais je désire que ce soit le plus tard possible, bien entendu!..

Adrien n'insista pas pour le moment. Encore une fois, que répondre à de si tendres exigences, et comment ne pas être reconnaissant de si flatteuses promesses? Cependant, pour rien au monde, il n'aurait accepté longtemps la vie qu'il menait aux

Mureaux. Autant cette vie abondante, tranquille, exempte de préoccupations et toute pleine de petits servages affectueux, lui avait paru bonne pendant un mois, autant elle lui eût semblé odieuse à la longue.

Eh quoi !. consacrer toute son intelligence à jouer aux échecs ou à inventer des combinaisosn de cartes ! dépenser toute son activité à mener une ferme, ou à pêcher des écrevisses ! tous ses loisirs à la lecture de fades romans ! n'avoir pas un jour de liberté pour se recueillir et vivre un peu dans le monde des idées ! rester rivé à la même laisse que Fox le roquet !.. Adrien eût préféré faire une classe de huitième, à subir cet esclavage aux chaînes dorées. Lui qui n'avait pas voulu végéter à Château-Thierry, se laisser lentement abrutir aux Mureaux ? Quelle raillerie amère !..

Et pourtant, il resta un mois de plus ; — puis deux, — trois, — quatre, — cinq, — six...

Seulement, l'air de la campagne lui parut lourd, et cette vie monotone, sans stimulant et sans but, triste comme la mort.

La mère et le fils ne s'appartenaient plus. Ils étaient devenus la chose de cette vieille fille, qui, de son fauteuil, les agitait en tous sens, au gré de ses manies ou de ses caprices. Elle les absorbait, mais sans préméditation, car elle les aimait de tout son cœur, et ne souhaitait rien tant que de les

rendre heureux, — pourvu, bien entendu, qu'ils ne la quittassent pas, qu'ils fissent ses affaires, sa partie, etc., etc.

Lorsque le cousin Henri vint faire aux Mureaux sa visite annuelle, avec toute sa suite bruyante, mademoiselle Ursule lui présenta Adrien comme le modèle des neveux, et l'écrasa cent fois sous le poids des mérites infinis de ce parent, qu'il ne connaissait pas l'année précédente. Henri repartit furieux, et le malheureux inventeur fut voué à l'exécration de la famille, comme un capteur de succession ; mais mademoiselle Parengault s'inquiétait bien de cela !

De temps en temps, cependant, la bonté de la vieille perçait son égoïsme et elle allongeait la courroie qui retenait Adrien à ses côtés. Elle lui donnait un joli fusil, et l'envoyait à la chasse ; elle faisait venir de Paris des livres, des ustensiles de chimie, des boîtes de mathématique. Peu à peu elle lui monta un petit atelier.

Quand le pauvre Adrien pouvait voler un instant, pour s'enfermer avec ses livres, ses compas et ses cornues, il était au comble de la joie. Il sentait la vie lui revenir au cœur, et son courage renaître pour plusieurs jours. Son insatiable avidité de chercheur se donnait carrière. Il oubliait un instant les déceptions passées, pour bâtir de nouveaux rêves sur de nouvelles découvertes.

Mais ces bienheureux moments étaient rares. — Et par combien de servitudes il fallait les acheter!

Un jour qu'il revenait de la ville, porteur de papiers timbrés et de graines potagères, il trouva mademoiselle Ursule fort animée contre les rats, qui avaient mangé du linge et fait irruption jusque dans l'office.

— Comment ne me délivre-t-on pas de ces mauvaises bêtes? s'écriait-elle. — Catherine, vous n'avez donc pas de souricières?... Ah! mon Dieu! mon Dieu! ils viendront jusque dans mon lit!... et moi qui suis impotente!.. ils me dévoreront! — Madame Monerot m'a raconté l'histoire de ce pauvre vieux qui a eu le nez et les oreilles rongés en une nuit...

— Ma tante, hasarda madame Malaret, les souricières sont toutes détraquées; et puis elles ne suffisent pas. Il faudrait avoir de la mort aux rats...

— De l'arsenic? Jamais! jamais!... Faire entrer de l'arsenic chez moi? Je le défends! Avant quinze jours, je serais empoisonnée. — Ici près, au hameau de Sainte-Marthe, toute une famille est morte, il y a dix ans, pour avoir sucré de la soupe au lait avec de la mort aux rats. — Mais j'y pense! Adrien, mon ami, mon enfant, toi qui es si savant, est-ce que tu ne pourrais pas inventer une souricière bien adroite, qui prendrait plusieurs rats à la fois?

— Mais je ne sais pas, ma tante... peut-être bien... en essayant...

Quelque temps après, vers le printemps, le jardinier annonça que l'on n'aurait pas d'asperges, parce que les plants étaient ravagés sous terre.

— Ce sont des taupes ? dit mademoiselle Ursule avec stupéfaction. Pas d'asperges, ô ciel ! — Marguerite, ma mignonne, nous ne mangerons pas d'asperges... — Fais-moi donc un piège à taupes, mon cher Adrien, que nous ayons au moins la satisfaction de tuer ces diablesses ! »

Une autre fois, mademoiselle Ursule trouva que la peinture des boiseries du salon manquait de fraîcheur, et puis que la couleur était triste.

— Dis donc, Adrien, sais-tu que le salon serait bien plus joli, peint en gris clair, en gris-perle, avec un filet vert... Moi, il me semble que j'en rajeunirais... Est-ce que tu ne pourrais pas mettre une couche de ton enduit sur ces panneaux ? Cela m'amuserait de te voir travailler, car je resterais-là, puisque ta peinture ne sent pas mauvais ; et comme je serais fière de montrer ta belle couleur au curé et à nos voisins !... Justement, nous attendons, la semaine prochaine, les dames Malinvaux, tu sais...

Adrien fit la souricière, le piège à taupes et un grand pot de badigeon pour les murailles du salon, où trônait sa terrible tante.

D'abord, Adrien avait accepté de bon cœur ces diverses missions ; c'était un moyen de se soustraire aux mortelles lectures de l'après-midi, aux sempi-

ternelles *patiences* et à mille corvées ; c'était un prétexte pour s'enfermer dans son petit atelier, s'y enivrer de solitude, s'enfoncer dans des spéculations infinies, jouer avec des combinaisons chimiques singulières, et lire les vieilles recettes des alchimistes. Mais, quand il fut à l'œuvre, il s'aperçut que la confection d'une souricière perfectionnée demandait certaines études et que l'invention d'un piège à taupes n'était pas chose facile et immédiatement réalisable. Alors, il se passionna pour ces infiniment petits détails de la vie domestique, comme il se serait passionné pour quelque puissante machine à moudre le grain, ou à lancer des bombes ; il étudia les mœurs des taupes, et essaya vingt traquenards à rats ; puis, quand il eut travaillé des mois à perfectionner ces engins, il devint furieux d'avoir passé son temps et mis son attention à ces misérables objets. Il les jeta dans un grenier avec dégoût et maudit le jour où Dieu lui avait donné l'amour de la science et celui où mademoiselle Ursule avait payé le premier trimestre de sa pension.

— Voilà donc le résultat de tous mes travaux et de tous mes efforts, depuis vingt-cinq ans ! se disait-il avec un amer désespoir. O Providence ! cruelle ironie !... Ainsi, j'ai sondé les arcanes de la science, j'ai calculé la puissance de toutes les forces de la nature pour venir, aux Mureaux, faire des souricières !...

Alors, en dépit des conséquences, il prenait la résolution de ne pas supporter plus longtemps cette vie.

— Je vais chercher une place, disait-il à sa mère; je suis décidé à gagner ma vie et à reconquérir ma liberté. Quand j'aurai trouvé n'importe quelle position, je partirai subitement. Mademoiselle Parengault me déshéritera, je le sais; mais je ne veux pas laisser ici mon intelligence, ma jeunesse, mon courage; je ne veux pas les vendre pour une fortune qui me viendra lorsque je serai devenu aussi lourdement stupide que les bourgeois du pays. Eh! après tout, parce que j'ai échoué une première fois, est-ce une raison pour que j'échoue toujours..? — Ma mère, j'ai une idée sublime: l'application de la pesanteur comme force motrice. Laisse-moi partir!

Madame Malaret, pauvre femme! n'avait plus foi au génie de son fils... Elle s'était accoutumée à la vie des Mureaux à la fois active et tranquille. Elle se reposait, dans un peu de bien-être, de la gêne de toute sa vie...

— Encore un peu de patience, mon cher enfant, répondait-elle; ta grand'tante t'aime tant! Tu vois combien ta présence lui est nécessaire. Elle mourrait le lendemain de ton départ! Et puis, crois-moi, ne te fais pas déshériter... Un jour, nous serons chez nous ici, et tu inventeras tout ce que tu vou-

dras. Amène-la peu à peu à l'idée de te voir partir... — Ou plutôt, reste, va!... après tout, c'est un sacrifice de quelques années... — Mais comment donc te trouves-tu si malheureux ici? — Tu ne manques de rien... elle te donne même des livres... car elle est bonne au fond... Et, si tu te brouilles avec elle, il faudra que je la quitte aussi... que je retourne à Château-Thierry reprendre ma misère... tandis que, dans quelque temps, dans quelques mois peut-être, nous serions tranquilles pour le reste de notre vie...

Les jours s'ajoutèrent aux jours, et les mois formèrent des années.

Mademoiselle Parengault avait toujours son asthme et ses accès de rhumatisme; mais sa tête restait bonne, et son estomac robuste. A midi, sauf de rares exceptions, elle était installée au coin du feu, dans sa bergère, son chien sur ses genoux, son rouge sur les joues, et son bonnet à coques sur la tête.

Adrien fit successivement des moulins à café, des tournebroches, des balances à bascule, etc. Il peignit la maison du haut en bas; et, quand tout fut peint, il se souvint de l'avis de l'entrepreneur, qui lui avait parlé de l'usage italien du pochoir. Alors, par curiosité d'abord, par désœuvrement ensuite, il découpa des cartons, et chercha des motifs de décoration; peu à peu, il mit une sorte d'intérêt machinal à ces dessins, et en vint à faire des découpu-

res prodigieuses, des arabesques folles, et enfin des impressions d'un effet surprenant, le tout à la grande joie de mademoiselle Ursule, qui faisait porter son fauteuil de chambre en chambre, à la suite du décorateur.

— Va! va! tu seras bien aise un jour de t'être fait une jolie maison comme cela, lui disait-elle.

Et le pauvre inventeur prenait des années en passant par des alternatives de calme et de révolte. Quelquefois il s'occupait, pendant des mois entiers, d'une certaine idée; et cette idée suffisait à mettre assez d'intérêt dans sa vie pour lui faire supporter les parties de cartes, les fades lectures, tout l'enchaînement des petits supplices habituels. Dans d'autres moments, il se laissait aller à des rages terribles.

Il essaya de faire de l'agriculture, mais il ne pouvait se passionner pour une étude qui exige de longues années de travail et d'expérience, quand il comptait toujours que son esclavage allait finir. Et puis il trouvait autour de lui cette opposition sourde qui accueille toujours, dans les campagnes, les nouveaux venus qui veulent faire valoir, et introduire des réformes ou des perfectionnements. On lui fit faire école sur école. On se souvenait, d'ailleurs, qu'il avait augmenté les fermiers de sa tante, et fait rendre gorge aux gens qui la volaient depuis longtemps. C'est pourquoi il ne trouva guère de sympathie parmi les paysans, qui l'auraient vexé de

mille façons, s'il n'eût été le futur propriétaire des Mureaux,

Il s'efforça de prendre goût à la chasse, à la pêche; ce fut en vain.

Il voulut faire des collections d'oiseaux, d'insectes, de plantes, et ne put parvenir à s'y intéresser assez pour les compléter.

Dans le commencement de son séjour, il lisait, avec avidité, les journaux scientifiques auxquels sa tante l'avait abonné. Mais, à la longue, ces lectures l'exaltèrent, au lieu de le calmer.

Tout ce qui lui parlait du dehors lui faisait sentir plus cruellement le poids de ses chaînes et la solitude de sa prison. Il bouillait de prendre part à ces luttes de l'intelligence, et son impuissance le tuait.

Bientot il repoussa les journaux et les livres nouveaux avec horreur.

— A quoi bon, se disait-il-, suivre le mouvement scientifique dont je suis exclu? A quoi bon savoir que telle ou telle de mes idées a trouvé un vulgarisateur? que d'autres arriveront avant moi à mettre au jour des découvertes analogues aux miennes? — Et puis pourquoi penser? — La pensée n'est-elle pas la cruelle torture qui me ronge?... Par quelle dérision Dieu m'a-t-il donné la pensée?... Mais Dieu existe-t-il?... — Non, non, je ne veux pas y croire, car je l'accuserais... Il n'y a pas de Dieu... Il y a un hasard aveugle, qui m'a jeté dans le monde sans pré-

méditation et sans conscience; ou quelque esprit malfaisant, qui joue avec mes angoisses et rit de mes luttes folles contre le malheur. — Un Dieu juste m'aurait-il donné des facultés pour les anéantir? M'aurait-il mis au cœur le besoin de création pour en faire le supplice de Prométhée? — Pourquoi suis-je voué au malheur dès ma naissance?... Y a-t-il des êtres marqués par le destin pour expier ici-bas des crimes inconnus? Suis-je un de ces forçats du hasard, condamnés par avance, sans grâce ni merci? — Mais les autres êtres ont des moments de joie dans cette misérable vie!... il y en a qui réussissent... Il y en a qui vivent de la vie du cœur et de celle de l'intelligence... — J'ai vu des gens heureux!...

Et le pauvre Adrien tombait dans de sombres désespoirs. Il sortait dès le matin, son fusil sous le bras, et courait les champs et les chemins dans une agitation fiévreuse, comme pour dompter par la fatigue les révoltes de l'esprit, Il regardait les horizons plats de la Picardie avec des envies folles de les dépasser, rien que pour s'échapper du cercle infernal qui l'enfermait aux Mureaux. Il s'élançait en avant et franchissait des distances énormes; mais le but vague de ses efforts disparaissait avant qu'il l'eût atteint; la cloche retentissante des Mureaux tintait dans les airs, il fallait revenir, découragé, le pas lourd et la tête courbée.

Quand il arrivait au bout de l'avenue, qu'il entrait par ce portail de bois parsemé de cadavres d'oiseaux de proie, en guise de trophées de chasse, qu'il revoyait, sur le seuil de la porte, la vieille Catherine filant à son rouet, et Fox jappant comme au premier jour, il lui semblait reconnaître la porte de l'enfer du Dante, et lire au fronton : « Laissez ici toute espérance! »

Souvent, la nuit, le pauvre inventeur avait de fiévreuses insomnies ; il se levait, il parcourait la campagne pour trouver un peu de fraîcheur, pour chasser les pensées mauvaises.., car parfois il lui prenait des accès de haine contre mademoiselle Ursule.

Quand le calme revenait, il se punissait de ces coupables fureurs par un redoublement de soins pour la vieille fille. Elle ne se doutait pas des remords auxquels parfois elle devait l'invention d'une nouvelle *patience*, ou la proposition imprévue d'une partie de bésigue.

Et toujours, au moment où le courage d'Adrien était à bout, sa mère arrivait, et lui représentait de nouveau toutes les raisons qui l'obligeaient à rester. Plus le temps s'écoulait, plus ces raisons prenaient de force, plus les liens de sentiment et d'intérêt devenaient impossibles à rompre. Évidemment, mademoiselle Parengault, qui avait quatre-vingt-deux ou trois ans, qui était paralytique et asthmatique, ne

pouvait pas vivre longtemps encore. Elle aimait Adrien avec passion, et s'était engagée cent fois à lui laisser toute sa fortune. — Comment partir alors, quand on n'était pas parti après six mois de séjour?

D'une part, Adrien pouvait-il, en l'abandonnant à sa solitude, hâter la mort de cette pauvre créature, qui, au demeurant, avait été sa bienfaitrice ? de l'autre, pouvait-il renoncer à cet héritage, au moment où il allait lui échoir, et condamner sa mère à la misère ?

Non ! c'était en vain qu'il s'agitait convulsivement dans ce milieu étouffant. Il y fallait rester.

Qui pourrait dire les épouvantables combats qui déchirèrent son âme, les tentations horribles auxquelles il résista ?

Mais, comme les forces humaines ont une limite, surtout les forces de la révolte, les fureurs d'Adrien devinrent plus rares d'année en année ; peu à peu elles se convertirent en une souffrance habituelle, lente, continue, stupéfiante.

Oh ! comme il sentit peu à peu son énergie se dissoudre ! comme la désespérance s'établit dans son cœur !

— Encore quelque temps, se disait-il, et toutes mes facultés seront éteintes : je serai fini... — Mon esprit n'aura été qu'un rapide éclair... mon cœur n'aura jamais battu...

Vers la fin de sa septième année de séjour aux

Mureaux, il en était venu, pour tuer le temps, à faire des visites aux voisins de campagne, et à s'intéresser jusqu'à un certain point aux parties d'échecs du curé.

Le plus souvent qu'il pouvait, il prenait son fusil, sa carnassière, sa poire à poudre, et faisait de longues traites à pied, errant au hasard, se heurtant aux obstacles sans souci du temps et des chemins. Le soir, il rentrait, ayant fait dix lieues, et rapportant une bécasse qui lui faisait pardonner son escapade.

Par une froide et pluvieuse journée d'automne, comme il marchait en s'abandonnant à une rêverie vague et douloureuse, il sentit tout à coup que ses pieds enfonçaient profondément dans une terre humide, et que chaque pas l'embourbait davantage. Machinalement il regarda le sol; il était pris jusqu'à mi-jambe dans une tourbière !

Le premier mouvement de la nature fut un soubresaut d'horreur, un bond énergique vers la terre ferme ; mais la terre était loin et la secousse fit enfoncer Adrien jusqu'aux genoux.

Il jeta autour de lui un regard rapide ; rien à sa portée, pas une branche d'arbre, pas une pierre ; seulement une herbe fine, basse, drue, couvrant les bords de l'abîme, comme d'un tapis de velours.

Alors il poussa vers le ciel un cri désespéré... puis un ricanement horrible.

— Ah ! je devais finir ainsi !

. . . .

L'horizon était gris, les plaines immenses ; le bois, à demi dépouillé, laissait voir, à travers ses branches la solitude de ses longues allées. L'inventeur enfonçait lentement dans la tourbe...

« Voilà la mort, se dit-il avec la rage froide de l'athée, la mort brutale et stupide ! — Et j'avais rêvé la gloire !... Je comptais laisser un nom illustre !.. — Allons ! cette boue puante sera ma tombe... et cette tombe sera fermée bien avant celle de cette vieille femme dont j'attendais l'héritage !... — Ce soir mademoiselle Parengault m'appellera et s'agitera sur son fauteuil... Moi, j'aurai disparu sous la tourbe... Et, demain, le premier paysan qui passera près d'ici trouvera l'abîme recouvert de sa surface noire, tel qu'il était hier... Le néant m'aura repris, sans laisser une épave de ce qui fut un homme !.. ô ironie ! .. le ciel est vide ! . . . .

. . . . , ...

V

Mais quel est ce bruit sur la route qui traverse le bois? C'est le galop de deux chevaux.

— Thérèse! prends garde à la tourbière! cria le général Audran à sa fille, qui le dépassait de deux longueurs.

— La tourbière? Oui, mon père, la voici. — Mais, grand Dieu! voyez donc : un homme périt!...

En une minute, le général coupa les lanières de cuir qui formaient la bride des chevaux, en fit une corde de sauvetage, y attacha une pierre, et la lança au moribond.

— Aidez-vous, aidez-vous! criait-il. Allons, tâchez de nager dans cette boue... Mais jetez donc votre fusil!...

Adrien avait saisi la corde; mais ses membres

glacés lui refusaient leur service, et c'était à peine si ses poings pouvaient étreindre assez fortement la corde, pour que l'effort du général ne la lui arrachât pas...

— Donnez-moi cela, mon père, s'écria la jeune amazone; — c'est-à-dire faites un nœud coulant, et passez-le dans la fourche de ma selle : Ali tirera! vous ne pourriez jamais amener jusqu'ici ce pauvre chasseur.

Ali, aiguillonné d'un coup de cravache, bondit en avant, comme pour s'indigner contre ce fardeau imprévu. Mais l'amazone serra le bridon, qui n'avait point été coupé, appuya le talon à gauche, la cravache à droite, et soumit le cheval rebelle. Quand Adrien fut hors du gouffre, elle s'écria :

— Victoire!

— Mademoiselle, seriez-vous la Providence? demanda l'inventeur dès qu'il eut un pied sur la terre ferme; — j'étais athée tout à l'heure...

Il voulait retourner à pied aux Mureaux; mais, bon gré, mal gré, il lui fallut monter sur le cheval du général, qui dit à sa fille :

— Mène vite monsieur à Blangy, fais-lui préparer un lit bien chaud : qu'il se couche à l'instant!.. Moi, je vais chercher le docteur et faire prévenir mademoiselle Parengault.

Adrien se laissa faire, sans trop de résistance. Il lui semblait qu'il devait s'abandonner à cette inter-

vention miraculeuse, qui l'enlevait à ce bourbier, suprême étape de sa vie misérable. Et puis il éprouvait une sorte de joie à l'idée de ne pas se retrouver immédiatement aux Mureaux ; d'autant plus qu'il commençait à sentir des frissons de fièvre : on ne reste pas impunément une demi-heure dans une tourbière.

— Quel bonheur, pensait-il, de ne pas être condamné aux tendresses et aux soins de mademoiselle Ursule ! car, pour sûr, elle aurait fait porter son fauteuil au pied de mon lit ; elle aurait posé Fox sur mon édredon, et disposé ses *patiences* sur mes couvertures pendant mon sommeil ; et, dès mon réveil, la partie de whist se serait dressée devant moi comme le spectre de l'ennui. »

Mais, quand, le lendemain, après un violent accès, l'inventeur regarda autour de lui, il n'y trouva rien qui lui rappelât cet intérieur tant détesté.. Il était dans une chambre tendue de perse, dont les fenêtres s'ouvraient sur un parc anglais. Le soleil de l'été de la Saint-Martin entrait gaiement, et allongeait ses rayons jusqu'aux courtes-pointes du lit. Un valet de chambre lui préparait une potion.

Son premier sentiment fut un sentiment de bien-être. Il referma les yeux, s'enfonça dans son oreiller, comme pour oublier encore un instant les soucis de la vie et la cruelle nécessité de revenir aux Mureaux. Il regrettait presque d'être guéri en son-

geant qu'il fallait reprendre son collier de misère; et pourtant, chose étrange! bien que rien ne fût changé dans sa position, la vie lui semblait moins sombre que par le passé. Était-il comme le bûcheron de la fable, ou avait-il quelque vague pressentiment d'un avenir meilleur?

— Dois-je prévenir le général, monsieur? demanda le valet de chambre en s'approchant du lit d'Adrien. Le docteur a annoncé que cet accès serait probablement le seul; et mon maître m'a bien recommandé de l'avertir aussitôt votre réveil.

— Dites au général Audran que je suis fort bien portant, que je vais me lever, et que j'aurai l'honneur d'aller le remercier dans un instant, s'écria l'inventeur, qui se dressa résolument sur son séant, s'étira les membres, respira deux ou trois bouffées d'air pur, et se sentit, en effet, parfaitement remis.

— Mais, monsieur, il ne faut pas vous lever si vite! — Le général a dit qu'il descendrait, dès que vous pourriez le recevoir.

— Non pas! non pas! je suis guéri; je ne veux pas rester au lit plus longtemps. — Quelle heure est-il?

— Dix heures et demie.

— Le général déjeune sans doute?

— Dans une heure seulement, monsieur, parceque mademoiselle...

— Eh bien, avertissez-le que je vais descendre

pour prendre congé de lui, et saluer mademoiselle Audran.

Le valet sortit et revint au bout d'un instant pour dire à Adrien que le général ne le laisserait pas partir avant qu'il eût déjeuné.

L'inventeur se leva et s'habilla lentement, des habits qu'on lui avait rapportés des Mureaux, regardant, deçà, delà, les jardins et les meubles, faisant jouer ses articulations, s'attachant à tous les détails de sa toilette, comme pour reprendre possession de la vie. Il trouvait à tout cela un charme dont il ne se rendait pas bien compte, et que l'idée même de retourner chez sa tante ne suffisait point à détruire.

Quand il entra dans la salle à manger, il y trouva le général en habit de chasse, et mademoiselle Audran vêtue d'une robe d'indienne rose, les cheveux gracieusement noués, un livre à la main, des roses du Bengale au côté. C'était la première fois qu'il la voyait; car, sous son chapeau d'amazone à larges bords, il avait à peine distingué l'ovale pur de son visage; d'ailleurs, il n'était pas alors en état d'apprécier la beauté de sa libératrice; et puis la longue habitude du malheur, l'idée profondément enracinée qu'il était trop disgracié pour attirer l'attention d'une femme, le rendaient extrêmement timide et méfiant de lui-même.

A trente-cinq ans, Adrien n'avait encore donné son cœur à aucune femme. L'étude, l'ambition, la

fièvre de l'inventeur à la poursuite de son but, étaient devenues tour à tour les mobiles de sa vie. L'amour qui remplissait son âme jeune, ardente, expansive, s'était posé sur toutes ces choses. Il attendait un premier succès, pour chercher autour de lui la femme aux pieds de laquelle il voulait jeter sa science, sa gloire et ses découvertes. Jusque-là, il se préservait des surprises, des distractions et de tous ces menus égarements du cœur qui gaspillent par bribes les plus riches trésors de la passion. D'attente en attente, il vit venir les mauvais jours ; alors il eut trop peur de ne pas être payé de retour, pour laisser ouverte la porte de son cœur. Mais toute cette tendresse refoulée l'étouffa enfin, et, quand il se vit seul aux Mureaux, entre quelques vieilles femmes et quelques jeunes vachères, il sentit une affreuse douleur. Il commençait à sortir de cette première partie de la jeunesse pendant laquelle on est toujours sûr de plaire et d'être aimé ; il voyait fuir derrière lui les belles années et s'allonger indéfiniment les jours de solitude.

— C'est fini ! se disait-il, la dernière heure de l'amour approche ; — j'aurai vécu seul et méconnu : je mourrai seul et oublié !

Quelques jeunes filles aux mains rouges, à la taille épaisse, aux joues rebondies, la tête pleine de recettes culinaires et d'insipides romans, venaient bien de temps en temps aux Mureaux faire visite à made-

moiselle Ursule, avec leurs parents ; mais Adrien n'avait jamais pu voir ces demoiselles sans ennui. Du reste, il est probable que, de leur côté, elles ne s'intéressaient guère qu'aux jolis militaires et aux aimables commis voyageurs. Aussi, de part et d'autre, la connaissance n'alla-t-elle pas loin.

Mademoiselle Audran fut peut-être la première femme sur laquelle Adrien leva les yeux avec intérêt.

Au premier abord, il lui donna dix-huit ans à peine, tant elle était fraîche, tant elle avait l'air heureux et gai. Mais, en l'observant pendant le déjeuner, il pensa qu'elle pouvait être plus âgée. Ses paroles et ses façons étaient celles d'une femme, quoiqu'elle fût rieuse comme une enfant. On sentait que sous ce front uni avaient dû passer déjà bien des pensées.

Le général Audran commandait un corps d'artillerie ; c'était donc un homme de science, en même temps qu'un militaire; Adrien, qui ne parlait guère de ses inventions et de ses malheurs, parce qu'il savait trop bien que, dans ce monde, il faut se cacher d'un insuccès ou d'une école comme d'un mauvais cas, ne put résister au besoin d'échanger quelques paroles et quelques idées avec un être qui parlait sa langue. Il révéla une partie de cette intelligence si vive, si lumineuse dont nul autour de lui ne soupçonnait l'existence. Et puis mademoiselle Audran était là qui écoutait ; et, bien qu'elle

ne se mêlât point à la conversation, les regards de ses grands yeux noirs prouvaient qu'elle n'était étrangère à rien de ce qui se disait.

Chose étrange! l'inventeur méconnu, qui, peu de jours auparavant, sentait l'abrutissement le gagner, à force de solitude et d'ennui, retrouva tout à coup, dans ce milieu sympathique, toute son intelligence. Il se sentit même une verve qu'il n'avait jamais eue. Les idées lui venaient d'abondance; sa parole était nette, précise, claire, éloquente : il lui semblait respirer un air vivifiant, après avoir étouffé longtemps sous l'oppression d'une atmosphère épaisse.

Le déjeuner, prolongé par la causerie, dura près de deux heures.

Au bout de ce temps, Adrien savait que le général était un esprit d'élite, et M. Audran avait découvert que le neveu de sa vieille voisine, mademoiselle Parengault, ce jeune homme qu'il avait souvent rencontré, par les chemins, traînant un fusil inactif et fléchissant sous le poids de sa gibecière vide, était tout simplement une des intelligences les plus fécondes, les plus hardies et les plus justes qu'il eût jamais rencontrées.

Cette découverte fut un plaisir pour le général; mais qui pourrait dire la joie entière qu'Adrien ressentit? C'était comme une volupté intense, qui faisait refluer toute sa vie au cerveau, et dont peuvent

seuls avoir l'idée ceux qui ont vécu longtemps dans la solitude intellectuelle.

En se levant de table, Adrien ne put s'empêcher de jeter un regard furtif sur le livre que mademoiselle Audran avait déposé sur un meuble, à côté de son chapeau de paille : c'était *De l'Allemagne*, par madame de Staël. Il regarda la jeune fille avec une admiration naïve.

— Ainsi, se dit-il, cette jeune fille comprend ce livre. Elle s'intéresse aux idées qui y sont remuées... Voilà donc une femme qui cache sous ses cheveux, si joliment tordus, plus d'esprit que toutes les sommités de Château-Thierry ensemble ? »

Alors, par un enchaînement de déductions successives, Adrien, en dégustant silencieusement une tasse de café, se prit, d'une part, à supputer toutes les idées qui avaient droit de cité dans ce jeune cerveau, et, de l'autre, à détailler toutes les beautés, toutes les grâces de cette charmante fille.

Elle était jolie : blonde, avec des yeux noirs, une taille svelte et souple, une main blanche et fine ; puis elle était mise avec cette simplicité élégante qui sied seulement aux Parisiennes ou aux femmes d'un certain rang. Jamais Adrien n'avait vu une créature si accomplie. Il restait en contemplation, perdu dans des rêveries infinies. On rira peut-être si je dis qu'il la considéra comme un problème, et que le premier sentiment qu'elle lui inspira fut une

curiosité ardente, en même temps qu'un attrait semblable à celui qu'il aurait eu pour une combinaison géométrique bien compliquée.

Peut-être la jeune fille avait-elle fait aussi de longues réflexions sur la personne et l'esprit d'Adrien; car elle n'avait parlé pendant tout le déjeuner que pour remplir ses devoirs de maîtresse de maison, et elle était visiblement préoccupée.

— Mais, bon Dieu ! monsieur, s'écria-t-elle tout à coup après un moment de silence, comment faites-vous pour vivre dans ce pays, et chez mademoiselle votre tante ?

Le général regarda sa fille, fort étonné qu'elle fît une question si indiscrète. Quant à mademoiselle Audran, elle rougit extrêmement, ne sachant pas comment cette interrogation, qu'elle se faisait mentalement, avait pu venir à ses lèvres.

— Ah ! mademoiselle ! comment j'y peux vivre ? C'est ce que je ne comprends plus moi-même, répondit Adrien avec un élan naïf, une spontanéité dont il n'était pas maître. — Jamais un éclair d'intelligence dans ce milieu étouffant; jamais le choc d'une idée pour en faire jaillir une autre. Je travaille seul et quand je peux; — c'est rare!... Alors je m'épuise à creuser des questions insolubles..., las que je suis des problèmes et des découvertes utilitaires qu'il me faudrait garder dans le secret d'un cabinet de dix pieds carrés, ou employer à faire

monter l'eau d'un réservoir de cuisine, ou mouvoir les rouages d'un tournebroche... Je deviens alchimiste et mystique; je cherche la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel et la poudre de projection...
— Le mouvement perpétuel?.. c'est ma tante qui est paralytique et qui, du coin de son feu, fait arriver jusqu'à moi les notes hautes de sa voix de tête pour me demander une partie de cartes ou me faire arranger une serrure... — Quel supplice!.. Mais que voulez-vous! je suis pauvre, et, crime plus grand à ajouter à ce péché originel, j'ai tenté la fortune, et je n'ai pas réussi..! Si vous saviez quelle irrémissible faute que l'insuccès, mademoiselle! et comme on est ridicule quand on échoue! — Cependant, général, que faire si on a une mère et si, en prenant un parti énergique, on peut la replonger dans la misère? D'ailleurs, ma tante est ma bienfaitrice, et elle s'est attachée à moi... Et voilà comment je suis rivé là, aux Mureaux, tant que vivra mademoiselle Parengault. Ma mère est la meilleure et la plus dévouée des mères; mademoiselle Ursule est excellente: et moi, je suis horriblement malheureux!

— Allons donc! dit le général, évidemment embarrassé de répondre à la confession provoquée par la question imprudente de sa fille, il ne faut pas voir les choses si tristement, mon cher voisin...

Et, sans pouvoir trouver autre chose à dire, il tendit la main au pauvre inventeur.

— Vous avez raison, général.. ! Bien souvent, allez, je me traite de lâche... Je ne sais ni braver le chagrin de ma mère et la colère de ma tante, ni me résigner à mon sort... Mais quelle douleur aussi de perdre sa jeunesse dans ce coin de terre ; de plier chaque jour, et à chaque instant du jour, son intelligence à mille obligations abrutissantes ; de vivre toujours comme dans un étau ! Les forces humaines ne résistent pas à ce long martyre. Un jour, oui... je serai libre et riche...; mais alors je serai vieux ; et, si l'intelligence n'est pas éteinte, l'énergie au moins fera défaut... J'ai trente-cinq ans... Eh bien, dans cinq ans d'ici seulement, je serai devenu paysan ou fou. — Trouverai-je alors une femme qui voudra de moi?... Oui, peut-être : si je suis devenu paysan, je trouverai quelque petite fille, laide et pauvre, qui viendra tenir ma maison, faire la lessive une fois par mois, s'occuper des poules couveuses et de la confection des tartes aux prunes... Voilà mon avenir ! Ah ! quand j'y songe, je regrette la tourbière... Mais pardon, pardon, mademoiselle ! pardon, général ! je vous conte là mes douleurs, comme si j'avais le droit de vous en importuner... Je ne sais pourquoi tout à coup il me semble que vous êtes pour moi de vieux amis... Je vous dis tout ce que je n'ai jamais dit à personne, et je vous attriste, vous qui venez de me faire passer les meilleures heures de ma vie.

— Oh ! c'est attacher trop de prix à une hospitalité bien simple, mais bien cordiale, dit M. Audran. Si vous trouvez quelque consolation à venir ici, tant mieux, car nous vous verrons plus souvent !

— J'abuserai de l'invitation, général.

— Jamais. — D'ailleurs, nous irons vous voir aussi... Nons ferons connaissance avec madame votre mère et mademoiselle Parengault.

— A bientôt alors, général ; car je vais vous demander de me faire seller un cheval pour retourner aux Mureaux.

Le général Audran insista pour garder Adrien un jour de plus ; mademoiselle Thérèse ajouta des prières aux siennes, mais il voulut absolument partir. Comme il faisait beau, le père et la fille se disposèrent à l'accompagner.

— Vous n'auriez qu'à tomber encore dans quelque fondrière, dit en riant mademoiselle Andran. — Non, non ! pour cette fois, nous vous reconduirons sain et sauf à votre famille. Demain, vous ferez ce que vous voudrez... Mais, prenez garde ! je ne serai pas toujours là pour vous repêcher !

La jeune fille était ravie de cette promenade. Elle retrouva en selle toute sa gaieté un moment disparue.

— Bravo, Ali! disait-elle en flattant son cheval. — Voilà pourtant votre sauveur, monsieur Malaret. — On pourrait faire de votre sauvetage un beau récit

intitulé : *Comme quoi un cheval arabe fut la providence d'un savant, qui s'oubliait dans un bain de tourbe.* — Vous savez, il y a aussi l'histoire de l'astrologue qui se laisse choir dans un puits.

Et elle riait, et elle lançait son cheval au galop en tournant autour de son père et d'Adrien.

— Croirait-on jamais, à voir tant d'enfantillage, que c'est une fille de vingt-trois ans passés? disait le général.

Adrien, lui, était plongé dans une muette extase. Il buvait à longs traits ce soleil de l'été de la Saint-Martin, et regardait avec amour toutes les feuilles jaunes qui se détachaient des arbres. S'il avait osé, il aurait gambadé comme mademoiselle Audran.

Il s'étonnait en lui-même de ce bonheur étrange qui lui remplissait l'âme.

— Pourquoi?... se demandait-il.

Par moment, il cherchait une explication, et il se disait :

— J'ai été si longtemps seul ! une soirée passée avec l'abbé Bourdeillot m'aurait ravi !...

Puis il reprenait :

— Non..., non..., pas comme cela !

Alors, tout en chevauchant aux côtés du général, il récapitulait toute sa vie; il se voyait enfant, dévorant les livres que sa mère achetait à grand'peine, isolé au milieu de ses camarades parce qu'il était pauvre et que la triste fin de son père avait laissé

un mauvais souvenir dans la petite ville de province; il se voyait jeune homme, payant les leçons qu'il recevait, avec celles qu'il donnait, seul encore, car ses amitiés de collège s'étaient éteintes au seuil de la pension Bourdeillot; puis vivant entre sa mère et le vieil abbé; partant pour Paris, riche d'ambition et d'espoir, pauvre d'amis et d'expérience; enfin venant aux Mureaux, pourchassé par la malechance et la misère...

— Vous êtes bien rêveur, monsieur Malaret, s'écria tout à coup la gentille amazone, qui s'était rapprochée peu à peu de son père et d'Adrien, et qui avait mis son cheval au pas comme les leurs.

— C'est vrai, mademoiselle; et voulez-vous savoir à quoi je pensais?

— Oh! j'ai déjà été assez indiscrète!...

— Je pensais, reprit Adrien, que jamais, en effet, comme je le disais tout à l'heure à monsieur votre père, je ne m'étais senti aussi heureux que depuis le moment où vous m'avez retiré de ce trou fangeux, jusqu'à celui-ci; je cherchais dans ma vie passée, et je n'y trouvais rien, non, rien, parmi les rares instants d'enthousiasme que j'ai dus à mes découvertes, qui m'ait fait autant de bien que votre accueil bienveillant et la bonne causerie de ce matin. Cela ne ressemble point à ce que j'ai déjà éprouvé et ne saurait se traduire par aucun mot.

Ce fut au tour de mademoiselle Thérèse de rester

songeuse. Elle aussi interrogea rapidement ses souvenirs, et elle vit, derrière elle, toute une existence heureuse. Excepté le chagrin causé par la perte de sa mère, alors qu'elle était tout enfant, nulle peine n'avait jamais attristé ses belles années.

— Eh bien, c'est toi qui ne dis plus rien, Thérèse? demanda le général.

— Mon bon père, je pensais que, moi, j'ai toujours été heureuse...

— Tant mieux ! tant mieux, enfant ! et que Dieu te fasse un avenir pareil à ton passé !

— Est-ce juste, mon père, qu'en ce monde les uns aient tout le bonheur, et les autres si peu, que les plus courts instants de repos leur fassent tant de joie ?

— Oui, oui, mademoiselle, c'est juste, quand le bonheur vient à des créatures telles que vous, et la peine à de pauvres diables comme moi... — Que vous êtes bonne!.. Ne dirait-on pas que vous voudriez me donner un peu de votre part ?

— Mais sans doute.

— Allons, fillette! nous tâcherons de distraire et de consoler M. Malaret, si cela dépend de nous , s'écria le général.

La promenade se continua gaiement ; la conversation reprit la vivacité qu'elle avait eue pendant le déjeuner ; et on aurait volontiers pris le chemin le plus long pour arriver aux Mureaux, si l'on n'eût

craint de fatiguer Adrien, dont la fièvre pouvait revenir.

Le soleil descendait à l'horizon, et il était près de quatre heures, quand les trois cavaliers franchirent la grand'porte des Mureaux. Les gros chiens aboyèrent, Fox jappa, et la vieille Catherine se hâta d'aller annoncer à sa maîtresse l'importante visite qui se présentait.

Mademoiselle Ursule s'agita tant qu'elle put dans son fauteuil, demanda un bonnet plus frais, cria que les rideaux n'étaient pas convenablement relevés, qu'il fallait enlever les housses des meubles, apporter des tapis de pied, courir à la cave et à l'office, servir du vin de Malaga et des biscuits, et aller bien vite au-devant de M. et de mademoiselle Audran.

Madame Malaret et Catherine déployèrent leur activité pour satisfaire en même temps à toutes ces exigences : tant et si bien, que la mère d'Adrien se trouva sur le perron, au moment où mademoiselle Audran sautait à bas de son cheval.

La vieille fille reçut, avec toutes ses grâces, les voisins qui lui avaient conservé un si précieux neveu; madame Malaret embrassa vingt fois son fils.

Après les compliments et les remerciements échangés, le général et sa fille voulurent retourner à Blangy; mais mademoiselle Parengault fit tant d'instances, qu'ils ne purent se dispenser d'accepter à dîner.

Inutile de dire que, malgré l'impromptu de l'invitation, madame Malaret trouva moyen de servir un excellent repas, ce qui n'empêcha pas mademoiselle Ursule de déplorer, à chaque plat, l'indigence de son menu et de s'excuser vingt fois envers ses convives.

On se quitta les meilleurs amis du monde; les femmes s'embrassèrent, et l'on promit de se revoir souvent.

Adrien, en effet, ne laissa pas beaucoup de jours s'écouler avant de retourner chez le général. Désormais sa vie se divisait en deux parts, qui étaient comme la nuit et le jour: celle qu'il passait aux Mureaux, dans les insipides occupations que lui créait sans relâche mademoiselle Parengault, et celle qu'il passait à Blangy, hélas! bien plus courte que l'autre.

Il reprenait de l'ardeur au travail, parce qu'il pouvait parler au général du résultat de ses études; et il se résignait à tousles ennuis, sans impatience, en se disant:

— Ce soir ou demain, je secouerai le joug de plomb qui m'écrase: je fuirai pour quelques heures le bésigue, les patiences, les jappements aigus de Fox, les grognements de Catherine, etc.; j'irai respirer dans un milieu où mon cœur bat, où mon esprit s'anime, où je me sens jeune, vivant, plein d'avenir encore...

Bientôt ce fut pour lui non seulement un plaisir vif, mais un besoin. Par bonheur, le général, qui venait de prendre sa retraite, devait passer une partie de l'hiver à Blangy, pour y faire exécuter quelques travaux.

Adrien se demanda avec effroi ce qu'il deviendrait, après le départ de ses voisins. Alors il sentit combien son cœur s'était tout à coup attaché à eux et son effroi redoubla.

— Bientôt, pourtant, se dit-il, ils partiront... — Ils partiront !... mademoiselle Audran ne peut rester confinée à la campagne ; elle est dans l'âge où l'on aime le monde et le bal... Son père la mariera.

Quand cette pensée entra pour la première fois dans l'esprit d'Adrien, il resta comme abasourdi sous un coup de massue. Tout son sang lui reflua au cerveau. C'est qu'il aimait Thérèse Audran, comme on aime pour la première fois quand l'amour vient tard, et qu'il s'élève seul sur les débris de toutes les illusions et de toutes les espérances.

Le pauvre inventeur ne se sentit pas une pensée pour la lutte, ni une force pour la résistance ; et cependant, il n'eut point un instant d'espoir !

Il comprit, dès l'abord, la puissance de cet amour, qui venait au milieu de sa vie, laissant derrière lui des ruines, et en avant le désert. Il ne le bénit pas, parce qu'il le pressentit gros de nouvelles tor-

tures; mais il ne le maudit pas non plus, parce que c'était pour un instant une source de joies telles qu'il n'en avait jamais senties. Il attendit, aspirant à longs traits ces voluptés inconnues, s'enivrant du présent, et comptant sur la mort pour le prendre au seuil d'un trop cruel avenir.

Nul n'aurait pu soupçonner les jouissances infinies qu'il trouvait à faire, le matin, trois lieues, en un temps de galop, par la neige ou la pluie, pour entrevoir les fenêtres de Blangy, les saluer de loin, et revenir aux Mureaux, en s'arrêtant quelques minutes devant la tourbière.

Une fois sur trois, il franchissait résolument la grille du parc, et allait proposer une partie de chasse au général, qui l'accueillait avec une cordialité de jour en jour plus affectueuse. Cependant il n'entrait pas une seule fois à Blangy, sans être agité par une terreur qui lui figeait le sang autour du cœur. Le moment surtout où il traversait le parc pour aborder le général était terrible.

— S'il allait me recevoir froidement ! se disait-il ; s'il allait découvrir mon secret dans mes yeux, et voir combien j'aime sa fille !

Adrien redoutait l'instant de la découverte plus qu'il n'eût redouté la mort. Parfois, de peur de se trahir, le pauvre garçon évitait d'adresser la parole à Thérèse. Il aimait mieux passer pour bourru que pour amoureux.

Si le malheur ne l'avait pas rendu si timide, si défiant de lui-même, peut-être Adrien eût-il calculé qu'il n'était plus pauvre, puisqu'il pouvait compter sur l'héritage de mademoiselle Parengault; peut-être aussi ne se serait-il trouvé ni plus laid ni plus mal élevé que bien d'autres, qui faisaient les avantageux. Mais jamais de semblables idées n'avaient germé dans son cerveau. Il ne songeait à se comparer à personne. En comptant ses années douloureuses, il se trouvait vieux; en regardant au miroir son front qui commençait à se dégarnir, ses tempes où se gravaient des rides précoces, il se trouvait laid; ses façons lui semblaient sans élégance, sa taille épaisse, sa démarche lourde; et, à chaque fois qu'il voyait Thérèse, il revenait plus ébloui de sa fraîcheur enfantine, de sa beauté et de son esprit.

Ah! combien alors il aurait donné de sa science pour un peu de cette grâce qu'il avait remarquée chez quelques hommes du monde! Comme il aurait fait litière de ses découvertes, pour se trouver métamorphosé, par la baguette d'une fée, en jeune et brillant cavalier! Mais il était si loin de tout espoir qu'il ne formait même pas de vœux insensés.

Mademoiselle Thérèse Audran, à la fois si rieuse et si naïve, gaie comme une enfant de quinze ans, et réfléchie comme une femme de trente, ressemblait peu, quant au fond, aux jeunes filles ordinaires, qui paraissent toutes taillées sur le même patron. Ce

n'était ni la pensionnaire qui, au sortir du couvent, s'élance dans la vie, avide du bruit, ardente à la danse, curieuse d'amour, cherchant de toutes parts les émotions et les plaisirs ; ni la jeune personne née dans les salons, rompue au monde et songeant uniquement à se faire dans la société la plus belle place possible.

Elle s'était élevée presque toute seule, sous la tutelle d'une grand'mère pétrie de bonté et d'indulgence, et au milieu de la société spirituelle, instruite et élégante que recevait son père. Comme elle avait rencontré sous sa main une bibliothèque garnie de bons ouvrages, elle avait beaucoup lu ; et comme, depuis la mort de sa grand'mère, elle restait souvent seule, elle avait beaucoup réfléchi. Aussi, à vingt-trois ans, joignait-elle à l'exubérance primesautière de l'adolescence, quand nulle peine, nulle inquiétude ne lui a encore défloré la vie, une connaissance précoce des gens et des choses ; estimant à une juste valeur les compliments et les hommages : distinguant dès l'abord les sentiments vrais des banales protestations ou des flatteries intéressées.

Dès le premier moment, elle sentit naître l'amour d'Adrien et comprit les timidités folles du pauvre garçon. Elle ne put se défendre d'un sentiment de pitié ardente, d'une sorte de besoin de devenir la fée bienfaisante de cet homme sauvé par elle. Il lui semblait que la Providence lui donnait un être

frappé à coups redoublés par le malheur, pour qu'elle le fît heureux à son tour. C'est pourquoi elle chercha les façons les plus délicates de le consoler et de lui faire sentir qu'il avait des amis à Blangy.

Quand elle entendait le matin son cheval trotter dans l'avenue du château, le cœur lui battait de joie.

— Voilà, se disait-elle, qu'il vient chercher sa ration de bonheur. Allons ! arrive vite, pauvre déshérité du sort !

Et, sans savoir pourquoi précisément, sans intention arrêtée, sans parti pris de séduction, elle se faisait belle, lissait ses cheveux et cherchait bien vite une robe fraîche.

Tandis qu'Adrien tremblait en descendant de cheval, elle s'empressait de commander le déjeuner. Dès qu'il entrait, elle lui tendait cordialement la main et l'accueillait de son meilleur sourire.

Bientôt elle l'aima, elle aussi, car l'amour vrai est contagieux. Alors quand elle se sentit bien sûre d'elle-même, elle se plut à grandir encore la passion d'Adrien.

— Ne lui rendrai-je pas ainsi le bonheur meilleur ? pensait-elle.

Elle jouissait délicieusement de l'embarras et de l'émotion de son timide amoureux, s'amusant parfois à l'augmenter encore, pour sonder la profondeur de ce sentiment qui, chaque jour, devenait en même temps plus violent et plus craintif.

Souvent, quand il avait chassé le matin, le général s'endormait après le déjeuner; et les deux jeunes gens restaient, pour ainsi dire, en tête-à-tête. Ils se retiraient à quelque distance dans l'embrasure de la fenêtre, où Thérèse avait son métier à broder. Il fallait bien causer! Le pauvre Adrien cherchait ses phrases et les retournait cent fois avant de les prononcer; non que les idées lui manquassent! au contraire, elles se pressaient rapides et éloquentes... Mais il avait tant peur de dire un mot imprudent ou d'exprimer une pensée trop hardie!

Cependant Thérèse parlait, montrant chaque jour un coin de son intelligence, égrenant une à une les perles de son cœur, et s'enivrant des surprises qu'elle causait à son ami. Elle épiait les éclairs de joie, d'espérance et d'enthousiasme qu'elle voyait un instant briller dans les yeux d'Adrien, puis s'éteindre, pour faire place à une expression de morne désespoir.

— Oh! se disait l'homme de génie, qui sentait toutes ses idées comprises, toutes ses aspirations partagées, il y a au monde une telle femme.... Mais, ajoutait le pauvre savant méconnu, avec un cruel serrement de cœur, elle ne sera jamais à moi!

Thérèse lisait sur le front d'Adrien ces pensées pleines en même temps d'une passion folle et d'une mélancolie si douloureuse, que, parfois, elle avait peine à ne pas la dissiper tout à coup en lui criant:

— Mais ne voyez-vous pas que je vous aime?

Cependant elle se contenait, pour écouter encore chaque battement de ce cœur que l'angoisse d'amour gonflait à le faire éclater. Tantôt, d'un mot, elle donnait à ce pauvre grand homme, si fort et si faible, des joies divines, après lesquelles il aurait voulu mourir; tantôt, des terreurs intenses qui l'anéantissaient.

Et, quand, après une matinée passée ainsi, elle le renvoyait à sa tante, elle se cachait derrière les rideaux pour le voir passer au milieu des arbres dépouillés de l'avenue, éperonnant son cheval, ou le laissant aller au pas, selon qu'il avait besoin de dompter sa passion ou de savourer sa rêverie. Elle restait là jusqu'à ce qu'elle le vît disparaître. Alors, elle ébauchait un baiser sur le bout de ses doigts, et le lançait après lui en murmurant :

— Comme il m'aimera !

C'était de la coquetterie : — oui, peut-être ; mais elle savait si bien qu'elle lui payerait tout cela en bonheur ! Bonne et riche nature qui voulait beaucoup donner et beaucoup recevoir !

Plusieurs mois se passèrent ainsi. Vers la fin de l'hiver, quand le général Audran parla de retourner à Paris, Thérèse lui dit :

— Mon bon père, si vous le vouliez bien, nous resterions ici...

— Ah ! dit le général avec une bonté demi-railleuse, je vois que notre société te plaît.

— Mon bon père, s'écria Thérèse, rouge jusqu'aux cheveux, quand j'ai refusé les prétendants qui vous ont demandé ma main, ces dernières années, vous m'avez dit que vous me trouviez assez raisonnable pour choisir moi-même... — Eh bien, j'ai choisi!

— Quand M. Malaret doit-il me demander ta main?

— Hélas! reprit-elle, si vous ne le demandez pas vous-même à sa mère, je suis sûre de coiffer sainte Catherine... — Il n'osera jamais!

— Il ne t'a donc pas dit encore qu'il t'aimait?

— Il a trop peur que je ne le voie, et que je ne me fâche!

— Mais, si tu te trompais, petite? demanda le père en souriant, si tu me faisais faire une démarche qui...

— Bah! risquez-vous, papa... et... votre fille vous aimera bien, ajouta-t-elle de son accent le plus câlin.

Que devint Adrien, quand, un matin, comme il revenait de Blangy, où il avait trouvé Thérèse seule, sa mère le prit à part pour lui dire :

— J'ai vu tout à l'heure le général Audran; il m'a parlé de tes visites fréquentes...

— Ah! tout est fini! pensa le pauvre amant pâle comme la mort.

— Et il a ajouté que, si tu étais amoureux de sa fille, il fallait la lui demander, parce que...

Adrien n'attendit pas la fin de la phrase :

— Est-ce possible ! s'écria-t-il.

Et il quitta sa mère comme un fou et s'élança sur son cheval encore bridé et sellé. Une demi-heure après, il était à Blangy aux genoux de Thérèse et dans les bras du général.

Il ne les quitta que le soir, à la nuit tombante. Tant qu'il fut en vue des fenêtres, il ne cessa point de se retourner en agitant son mouchoir. La grille franchie et l'obscurité venue, il mit son cheval au pas et s'abandonna à cette ivresse délicieuse qui s'empare du cœur, après que les transports de la joie sont passés. Il lui semblait voyager dans le pays des fées et aspirer le bonheur par tous les pores. La splendeur d'une belle nuit, la douceur printanière de la brise qui agitait les branches, le mouvement régulier du cheval, tout aidait à cette voluptueuse extase. Tout à coup, ce mouvement cessa, comme si l'animal s'arrêtait pour une halte accoutumée. Adrien regarda autour de lui et aperçut la tourbière à quelques pas.

— Voilà pourtant où j'ai failli mourir athée ! pensa-t-il.

Les larmes emplirent ses yeux, il descendit de cheval, s'agenouilla.

Lorsque, en arrivant aux Mureaux, il raconta tout à mademoiselle Parengault, la vieille fille se dressa plus vigoureusement que jamais sur son séant pour s'écrier :

— Es-tu fou? — tu veux te marier? Mais, mon cher Adrien, je ne puis supporter chose pareille ! te marier!... mais c'est m'abandonner... me laisser mourir ! Car, si tu te maries, c'est pour aller avec ta femme... pour quitter le pays sans doute !... Et moi, que deviendrai-je ?... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... Je n'y consentirai jamais.. n'y compte pas au moins !

— Ma tante, je me marierai, mais je vous quitterai le moins possible, dit Adrien d'une voix si ferme que les paroles expirèrent sur les lèvres de la vieille fille.

Elle leva les yeux vers Adrien, qui était debout, et lut sur son visage une résolution inébranlable. Alors elle se troubla, et comprit que le moment était venu pour elle de céder, parce qu'Adrien ne céderait plus. Elle reprit en balbutiant :

— Après cela, mon enfant, si tu y tiens absolument, il faudra bien que je consente... je ne veux pas te rendre malheureux, moi... J'ai toujours été bonne pour toi, rends-moi cette justice... Ton mariage me fait de la peine; mais enfin... bah !... si tu ne t'en vas pas... Allons, allons, quitte cette figure... Je m'accoutumerai à ta femme !

Le mariage se fit un mois après.

Thérèse consentit, de bien bon cœur, à passer toute l'année à la campagne pour ne pas affliger mademoiselle Ursule.

Elle y serait encore sans doute, si une attaque d'apoplexie n'avait pas enlevé la vieille fille, qui entrait gaillardement dans sa quatre-vingt-septième année.

Pendant les derniers mois qu'il a passés chez sa tante, Adrien, encouragé par sa femme et par le général, a travaillé avec succès à ses études sur l'application de la pesanteur comme force motrice.

A propos de sa belle découverte, le général lui disait un jour :

— A présent, mon cher ami, étudiez, inventez, faites construire des modèles. Vous êtes riche, ne devenez pas inutile. — Mais, pour Dieu! ne prenez pas de brevets, n'exploitez pas vos inventions. Faites-vous gratis le bienfaiteur de l'humanité, en les jetant dans le domaine public. — Cela vous vaudra, au siècle prochain, l'estime de ceux qui sauront votre nom, et peut-être une récompense en paradis... — Et, d'ailleurs, en attendant, n'est-ce pas une joie que de jeter sa création dans le monde intellectuel?

L'EXEMPLE

Elle était vieille fille, vieille fille et toute seule dans sa maison. Ni chiens, ni chats, ni perroquet. Concevez-vous tout ce qu'il y a d'austère dans une pareille situation ?

Autour de la maison, une petite ville de province ; autour de la vieille fille, une pléiade de récits, dont pas un ne contenait une imputation de quelque valeur, dont tous commentaient et expliquaient et l'isolement et le célibat de mademoiselle Jeanne de Maugreland.

Et d'abord, elle tenait à la noblesse, étant fille du marquis de Maugreland, émigré bien authentique ; et la noblesse ne pouvait l'admettre ; car sa mère était une simple paysanne alsacienne, jadis servante de M. le marquis. Ensuite, elle était savante, ayant lu tout ce qu'il y avait de livres et dans la biblio-

thèque XVIIIe siècle du feu marquis, et dans la bibliothèque XVIIe siècle de M. l'archi-prêtre Le Garouiller, curé de la paroisse; puis, ayant fait venir, le plus qu'elle avait pu, des publications contemporaines. Or, je vous le demande, lesquelles des dignes matrones de la ville de *** en eussent fait leur société? Quant aux hommes, elle était laide et même, ajoutaient-ils, un peu revêche. Jugez.

A proprement parler, elle n'était pourtant pas méchante, car on citait d'elle des traits exquis; mais, à côté, elle avait des paroles terribles: appelant par leurs vilains noms toutes les petites faiblesses d'esprit et de conscience pour lesquelles le langage du monde a des euphémismes, son Code, des indulgences.

Et puis quelle vie bizarre elle menait!... Tantôt, bêchant son jardin et taillant ses arbres comme une simple paysanne, avec des sabots aux pieds et un grand chapeau de paille sur la tête, tantôt ayant quasiment l'air d'un moine dans une grande robe de chambre brune qu'elle portait l'hiver au coin de son feu. Ne sortant jamais, si ce n'est pour aller à l'église ou veiller un malade. Toujours prête à rendre un service et ne voulant point de remerciements. Faisant le bien, et haïssant l'espèce humaine; généreuse et misanthrope; humble en sa vie, et hautaine avec les gens; miséricordieuse pour le commun des mortels et inflexible pour ceux auxquels elle avait fait l'hon-

neur d'une poignée de main et qui manquaient à certain Code mental, intime et personnel, dont, sans dire gare, elle leur appliquait les lois.

Étrange fille enfin, qu'on respectait, mais qu'on n'aimait point.

Pourquoi elle ne s'était point mariée, en son bel âge, on le comprenait à peu près : pas de fortune, à peine de quoi vivre avec économie, peu de figure et le caractère « original », comme on dit en province, — qui l'eût recherchée ? Elle n'était pas le fait des jeunes gens bien apparentés et en position de faire leur chemin dans le monde, et elle ne voulait ni d'un paysan ni d'un courtaud de boutique.

Pourtant, sur le coup de ses quarante ans, elle avait trouvé un parti sortable. Il s'agissait d'un officier retraité que lui présentait l'abbé Le Garouiller. L'officier avait cinquante ans d'âge et des cicatrices ; pour toute fortune, sa retraite et la croix.

Mademoiselle de Maugreland accueillit l'officier, s'assura qu'il avait des goûts simples et un caractère sociable, calcula qu'en ajoutant la pension de retraite à sa modique rente, et en tirant parti des fruits et des légumes de son jardin, elle pourrait joindre les deux bouts de l'année, et donna son consentement.

Ce fut une nouvelle dans le voisinage, et déjà on se demandait si mademoiselle de Maugreland, qui était maigre, sèche et ridée, se marierait en blanc,

quand soudain elle ferma sa porte à son prétendu, en déclarant que, toutes réflexions faites, elle ne se marierait jamais.

Pourquoi ? On ne l'a jamais su. Le capitaine avait-il déplu ? Quelque mauvais renseignement était-il arrivé sur son compte ? Ce fut un problème insoluble pour les bonnes âmes du quartier.

Certainement, mademoiselle de Maugreland ne s'était pas éprise du capitaine. Mademoiselle de Maugreland n'avait jamais paru faite pour les sentiments tendres, et, rien qu'à la voir, on eût parié qu'elle était femme à répondre à quiconque lui demanderait : « N'avez-vous jamais aimé? » — « Jour de Dieu ! vous m'insultez ! » Mais quelqu'un au monde aurait-il pensé à lui faire une pareille question ?

Cependant, du jour de la rupture de son mariage data une nouvelle période de sa vie. Cette vie devint plus austère et plus solitaire encore. Mademoiselle de Maugreland ne vit plus personne du tout, hormis le vieil abbé Le Garouiller.

Un jour d'hiver, elle cheminait dans la campagne, toute seule, coiffée du capuchon noir, vêtue de la pelisse de laine des paysannes, portant des chaussons de Strasbourg et des sabots cirés aux pieds, des mitaines tricotées aux mains ; marchant sur les talus, évitant les ornières, et, çà et là, s'arrêtant à regarder l'état des blés, les promesses des arbres et le vol des corbeaux dans les plaines. Par d'autres mo-

ments, tout en marchant lentement, elle tricotait un bas chiné de bleu et de blanc; quand elle sentait l'onglée, elle remettait le tricot dans sa poche.

Au fond d'un sillon creux, où, de distance en distance, des flaques d'eau reflétaient le ciel brouillé de nuages gris et blancs, elle vit tout à coup quelque chose qui remuait. C'était plus gros qu'un oiseau, moins gros qu'un mouton. Elle avança un peu, et la chose ne se sauva pas. Ce n'était donc ni gibier ni bête fauve.

Elle avança plus encore, et la chose, qui paraissait marcher à quatre pattes, se leva sur deux, et lui montra, dans une culotte de droguet rapiécée qui se boutonnait derrière, et sous un bonnet de laine tricotée couleur suie, un marmot de cinq ou six ans, pieds nus, à la figure turgide, aux mains souillées de terre, et qui avait l'air d'avoir une engelure sur chaque pommette et une autre sur le bout du nez.

— Qu'est-ce que tu fais là, marmouset ?

— J' scharch' ed' chiches.

— Comment ?

— J' scharch' ed' chiches.

Elle s'avança jusqu'à l'enfant, ne comprenant rien à ce baragouin, et demandant à ses yeux de compléter les renseignements insuffisants recueillis par ses oreilles.

Dans un méchant panier, près du petit drôle, elle vit des herbes : une sorte de plante, moitié pissenlit

moitié chicorée, que l'on trouve dans les blés, en mars, quand ils ont été sarclés, et que l'on met en salade, avec des œufs durs.

Dans le pays, on appelle cela « des chiches de lièvre ». De là cette réponse baroque du petiot :

— J' scharch' ed' chiches.

— Ah! tu cherches des chiches? C'est pour ta mère?

— C'est pour el' vendre, donc !

— Ah ! oui-dà : à la ville ?

— Ben sûr !

— Et de l'argent, qu'en feras-tu ?

— L' baillerai à ma m'an !

— Que fait ton père?

— P' pa est mort.

L'enfant n'eut pas une larme dans les yeux ; il ne s'apitoyait pas sur lui-même, il constatait un fait sans accuser la Providence. Son visage bouffi demeura placide, et si, au bout d'un moment, il détourna les yeux, ce fut pour fouiller le sillon du regard.

— As-tu des frères et des sœurs?

— Voui !

— Allons, je vais acheter tes chiches et te reconduire chez ta mère, si ce n'est pas trop loin.

Mademoiselle de Maugreland marcha jusqu'au village le plus voisin, précédée du petiot, qui faisait « flic flac » de ses pieds nus dans la boue froide; et elle trouva là, dans une misérable cahute en torchis, ayant pour toutes fenêtres des morceaux de

verre encastrés dans la muraille, une paysanne de trente ans, qui paraissait plus âgée qu'une Parisienne de soixante, et deux autres marmots plus jeunes que le chercheur de chiches.

La pauvresse travaillait aux champs comme journalière, quand elle avait des journées ; maraudait, tricotait et filait le reste du temps ; recevait, çà et là, quelques charités, et nourrissait ainsi sa petite famille au jour le jour. Dieu sait comme, par exemple !

Quand mademoiselle de Maugreland l'interrogea, elle se plaignit. C'était naturel. Que de peine pour trouver de l'ouvrage ! pour suffire, avec son gain, aux besoins impérieux des trois petits, dont l'aîné mangeait déjà beaucoup !

— Si vous voulez, dit la vieille fille, je vais vous le prendre, votre petit : je l'habillerai, le nourrirai et lui apprendrai à lire. Pour lui, il donnera la becquée à mes poulets et il arrachera les mauvaises herbes dans mon jardin.

— Eh ! madame, j'voudrais ben... I s'rait ben pu heureux, le pauvre !... mais j'pouvons guère... et même j'pouvons pas !

— Pourquoi ?

— I m'aidiont un peu, si tant peu que ce soit. Quand j'vas en journée, i m'garde l's autres. Quand j'n'y vas pas, i ramasse du crottin, i charch' ed chiches, i conduit l's oies pour d'aucuns.

— Mais il n'apprend rien.

— Hé!... qu'voulez-vous!

— Pauvre petit! se dit mademoiselle de Maugreland en s'éloignant... et pauvre famille!... Que fera-t-il, ce garçonnet? Un gardeur de vaches jusqu'à quinze ans; un bouvier après; puis un journalier stupide ! S'il apprenait à lire, s'il recevait quelque culture, qui sait ? cela pourrait faire un bon artisan peut-être, ou un agriculteur entendu qui soutiendrait toute la famille...

Elle revint sur ses pas et dit à la paysanne :

— Combien peut-il bien vous gagner par mois, votre petit?

— Ah! ben sûr qu'i m'gagne un bon écu d'six francs... au moins !

— Eh bien, je vous donnerai les six francs ; et, si vous êtes bonne travailleuse, je vous prendrai en journée une ou deux fois le mois, les jours de lessive.

L'affaire s'arrangea et mademoiselle de Maugreland emmena le petit.

Le soir même, il avait des bas, des chaussons de Strasbourg et des sabots, et il marchait là dedans comme les pauvres chats auxquels les méchants garnements ont mis, aux quatre pattes, des coquilles de noix pleines de glu, pour chaussure. Le lendemain, mademoiselle de Maugreland fouillait toutes ses vieilles nippes, et, en quelques heures, confectionnait une

culotte, une veste, un gilet et deux ou trois chemises.

Un an après, il savait lire.

Jamais mademoiselle de Maugreland ne dit à personne qu'elle avait adopté, qu'elle adoptait ou adopterait le petit Françon ; encore moins montrait-elle pour lui le moindre sentiment tendre. Mais, peu à peu, elle s'en occupa avec une assiduité et un exclusivisme plus marqués. Le développement physique et le développement intellectuel de l'enfant devinrent pour elle l'objet de soins constants.

Elle était active, vigilante, ardente à toutes ses entreprises ; peut-être était-ce le besoin d'emploi de ses forces qui la poussait ; peut-être, comme elle le laissait entendre quelquefois, était-ce scrupule de conscience; car l'abbé Le Garouiller lui avait dit bien souvent qu'elle avait de grands devoirs à remplir vis-à-vis du petit Françon, s'étant, par sa propre volonté, substituée à la mère de l'enfant ; peut-être, enfin, cette vieille fille à l'âme ardente, à la vie âpre et solitaire, s'était-elle prise à aimer cet enfant... peut-être réunissait-elle sur sa tête tous les amours, toutes les tendresses dont elle avait été privée.

Parfois, en effet, quand le petit Françon courait un danger, on la voyait changer de visage, un remblement la saisissait ; d'autres fois, si l'enfant avait un succès ou bien répondait un mot heureux une flamme rapide passait dans ses yeux.

L'enfant, dans cette atmosphère de soins, s'épanouissait, grandissait et apprenait. Mademoiselle de Maugreland lui enseignait tout ce qu'elle savait, et apprenait ce qu'elle ne savait pas, pour le lui transmettre.

Quand il eut douze ans, le petit Françon fit sa première communion exemplairement ; il savait mieux son catéchisme que les fils de famille les plus huppés, et même récitait l'Évangile en latin.

On en augura que c'était « un sujet ».

Pour mademoiselle de Maugreland, elle semblait vivre d'une nouvelle vie. Rien ne lui coûta pour ouvrir, à deux battants, la carrière au-devant de son protégé. D'abord on cessa de l'appeler Françon pour l'appeler François ; puis mademoiselle de Maugreland permit qu'on lui fît porter son nom ; ensuite elle appela l'abbé Le Garouiller à concourir à l'éducation du jeune homme; elle lui donna d'autres professeurs, et on en fit un bachelier ès lettres, puis un bachelier ès sciences, et enfin un élève de l'École centrale.

C'était, d'ailleurs, un fort gentil garçon, doux, studieux, obéissant, et n'ayant jamais donné sujet de plainte à sa protectrice.

Sa position de fils aîné de veuve l'exemptait du service militaire; c'est pourquoi mademoiselle de Maugreland le laissa doubler le cap de la conscription. Mais, dès qu'il fut quitte de l'impôt du sang,

elle l'adopta selon les formes voulues par la loi, et, à vingt-deux ans, grâce à l'amitié, au dévouement, aux soins et à l'économie de la vieille fille, le petit chercheur de chiches, pourvu d'un avenir et d'un nom, pouvait tenir le pair avec les fils de famille les plus heureusement nés.

Vers ce moment éclata la guerre de 1870.

Au mois d'août, il était chez sa protectrice, en vacances. On ne parlait alors que d'engagements volontaires; sa situation d'élève à l'École centrale lui assurait un grade, soit qu'il entrât dans la garde mobile, soit qu'il entrât dans l'armée régulière. Ce fut tout de suite une opinion faite dans la ville qu'il allait partir.

Mademoiselle de Maugreland, pour son compte, n'en doutait pas. Silencieusement elle lui apprêtait et organisait un bagage de campagne. Et bien sûr elle aimait cet enfant d'adoption, comme un fils de ses entrailles; car, de temps en temps, une larme brillait dans le coin de son œil quand elle regardait François, ou bien quand elle ajoutait quelque chose à sa cantine.

En effet, c'était alors un beau garçon, donnant bien des espérances, et il était dur de penser qu'une balle prussienne, en une seconde, pouvait coucher dans la tombe cette œuvre divine et humaine... Grands yeux bruns veloutés, cheveux châtains épais et bien plantés, jeune moustache sur

des lèvres empourprées ; vigoureux et de taille bien prise, enfin tel, au physique comme au moral, qu'une mère en pouvait être fière.

Et puis, sur cette tête, mademoiselle de Maugreland avait placé beaucoup d'espérances. Cette vieille fille, issue d'un gentilhomme sans famille et d'une servante, se sentait comme une souche à moitié desséchée sur laquelle, pourtant, aurait pris une jeune greffe. En même temps, elle s'enorgueillissait de fonder une nouvelle race, une race forte et vivace qui porterait à son tour de nombreux rameaux, dont les racines tiendraient au passé, dont les branches étendraient leur ombre sur un vaste avenir.

Toujours seule dans sa grande maison noire, aux trois quarts inhabitée, elle rêvait, pensait, combinait. L'action constante n'empêchait pas l'imagination de marcher : qu'elle bêchât son jardin, fît sa lessive, rangeât son linge, récoltât ses fruits ou tricotât des bas ; qu'elle lût ou écrivît, toujours il y avait une préoccupation parallèle qui accompagnait son labeur. Elle songeait à François ; François était le point central où venaient aboutir toutes ses intentions et tous ses efforts...

Il aurait une belle carrière ; il ferait un bon mariage... il aurait des enfants, qu'elle pourrait voir encore, bien qu'elle eût tantôt ses soixante-dix ans...

Combien de fois ne s'était-elle pas promis de tenir son ménage quand il reviendrait de l'école, de veil-

ler sur sa vie de jeune homme et de lui choisir une femme? Qui sait même si, parmi les héritières les mieux pourvues de la ville, elle n'avait pas déjà secrètement fait son choix, et si le dimanche, à la messe, elle ne couvait pas des yeux sa future belle-fille?

L'abbé Le Garouiller l'aiderait certainement à bien établir François; son grand âge, le long exercice du ministère lui avaient acquis beaucoup d'autorité et d'influence. On savait de plus qu'il laisserait sa petite fortune au jeune François de Maugreland, qu'il considérait comme un jeune homme très distingué.

Mais quoi! la patrie était en danger, le territoire envahi...

Devant ce fait brutal et terrible, mademoiselle de Maugreland avait coupé court à ses châteaux en Espagne. Elle avait serré ses espérances, comme on sert les habits de noces d'une fiancée malade.

François de Maugreland, toutefois, ne parlait de rien.

— Il ne veut pas m'affliger, pensait la vieille fille. Quand le moment sera venu, il me dira: « Je pars demain ». A quoi bon remuer d'avance les choses douloureuses.

Mais septembre vint, et, avec septembre, le désastre de Sedan, l'effondrement de l'Empire, et la marche de l'ennemi sur Paris; en même temps se produisait cet élan national, qu'on a vainement cher-

ché à nier depuis et qui soulevait le patriotisme, qui appelait aux armes le ban et l'arrière-ban de la jeunesse française.

François avait l'air préoccupé ; il sortait beaucoup et faisait de longues promenades solitaires dans la campagne. A l'heure du courrier, il se précipitait fiévreusement sur les journaux ; mais on ne le voyait ni dans les clubs, ni dans les cafés, ni dans les salons de la ville.

Un jour, il dit à sa mère adoptive :

— Comme élève de l'École centrale, je pourrais obtenir un emploi dans l'administration des télégraphes; mais, pour cela, il faut quelque protection. L'abbé Le Garouiller ne pourrait-il pas aller voir le nouveau sous-préfet républicain ?

Mademoiselle de Maugreland devint très pâle, ses mains se mirent à trembler, et elle voulut en vain articuler une réponse. Elle balbutia quelques syllabes inintelligibles, laissa tomber un plat qu'elle tenait, et sortit. Ce fut pour courir s'enfermer dans sa chambre. Là, elle tomba sur une chaise et demeura longtemps comme stupéfiée.

Avait-elle bien entendu ? Était-ce bien François, ce fils de son choix et de son cœur, sinon de ses entrailles, qui avait parlé?

Oui !

Le sang s'était gelé dans ses veines. Il y bouillonna tout à coup fiévreux et chaud. Cependant,

elle demeura immobile, les yeux fixes et le cerveau sans pensées. C'était comme une statue qui changeait de couleur.

Un coup violent sur la tête ne l'eût pas davantage étourdie; elle demeura longtemps dans un état singulier. Cette créature énergique, abrupte, active, sans tendresse apparente, dénuée de sensibilité féminine, et dont l'âme était enveloppée d'une écorce rugueuse qu'on ne pénétrait point, n'avait jamais été aussi rudement touchée par la déception.

Jadis, quand elle rompit son mariage, elle eut bien quelques jours, quelques mois peut-être de mélancolie. Mais quoi ! ce mari qu'on lui présentait, elle l'acceptait par raison, sans illusions, sans enthousiasme. Jamais son image n'avait pénétré dans ce coin profond du cœur d'où semble jaillir la source de la vie. Quand une circonstance quelconque vint rompre les projets formés, elle éprouva un mécompte, tout au plus.

Quelle différence maintenant! Ce petit paysan qu'elle avait ramassé dans un sillon, puis élevé, puis fait homme, il était donc devenu son idéal, son espérance, son dieu en même temps que son amour?

Elle se le demandait avec épouvante... et autant que l'ébranlement de son cerveau pouvait lui permettre de former une pensée concrète, et elle s'accusait comme si elle s'était surprise en flagrant délit d'idolâtrie.

Enfin, elle dompta cette émotion contre laquelle se révoltaient son esprit et sa conscience, et elle reprit silencieusement l'activité uniforme de sa vie obscure.

François recommença ses promenades dans la campagne et ses interminables lectures de journaux.

Paris était bloqué, la délégation de Tours appelait aux armes toute la jeunesse valide.

— Pensez-vous, ma chère mère, à faire une démarche auprès du sous-préfet pour que j'entre dans les télégraphes ? redemanda François.

— Non ! répondit laconiquement la vieille fille.

Un jour, l'abbé Le Garouiller, quoique bien cassé, put venir dîner dans la maison du faubourg.

— L'abbé, dit mademoiselle de Maugreland, je suis bien heureuse de vous voir encore ici. Eh ! mon pauvre ami, c'est peut-être la dernière fois que nous y dînerons ensemble.

— Hélas ! c'est vrai, je suis si vieux !

— L'abbé, ce n'est pas cela ! mais je vais partir pour suivre l'armée.

— Vous ? pour quoi faire ?

— Comme ambulancière. Je suis encore forte et vaillante ; j'espère qu'on m'acceptera.

— On ne vous acceptera pas... heureusement, reprit l'abbé.

— Peut-être.

La conversation retomba, puis changea. A la

fin de la veillée, et comme François prenait son manteau et sa lanterne pour reconduire l'abbé, il annonça qu'il s'engagerait le lendemain.

Ce lendemain, en s'éveillant, il trouva toute prête, sur la table de sa chambre, une cantine de campagne. Il eut un soubresaut. Ce rappel muet et péremptoire de l'engagement pris le glaça. Il fit dans sa chambre plusieurs tours avant de sortir; il s'assit et se prit la tête à deux mains; puis il se leva et examina, pièce à pièce, le contenu de la cantine.

Tout était prévu avec un soin minutieux. Évidemment, on avait préparé cela depuis plusieurs semaines. François examina chaque chose longuement et d'un œil morne, comme stupéfié. Enfin, il sortit.

Toute la journée, il erra dans la ville et dans la campagne, lisant et relisant les papiers publics. Enfin, à la dernière heure, il se rendit à la mairie, et, le soir, en rentrant au logis, il dit à sa mère adoptive:

— J'ai ma feuille de route.

La ville était dans la région du nord-est, et l'ennemi s'en approchait; déjà, les femmes et les jeunes filles étaient parties pour gagner le centre ou descendre vers le sud.

François fut incorporé dans le corps d'armée le plus proche, et dirigé vers la ligne de défense.

Mademoiselle de Maugreland l'accompagna jusqu'au chemin de fer, et ne le quitta que pourvu de

tout et lesté d'argent. D'ailleurs, pas un mot, ni d'encouragement, ni de regret, ni de tendresse. Rien. En le mettant en wagon, elle lui donna une poignée de main.

Seulement quand le train fut parti, et hors de vue, ses yeux se troublèrent et ses lèvres eurent une légère contraction.

Elle rabattit alors, sur son visage ridé, le voile de crêpe attaché à son chapeau de paille noire, et reprit à pas pressés le chemin du logis.

Le lendemain, une voisine qui la vit sur le pas de la porte, s'approcha d'elle :

— Cela va tristement, n'est-ce pas, pauvre mademoiselle ?

— Ça va tristement pour tout le monde en France, mère Herbelot.

— Oui ! mais vous avez laissé partir votre jeune et joli jeune homme pour l'armée !

— Il n'y a pas que moi, voisine.

— Hélas ! c'est vrai ; pas moins que je compatis bien à la peine que vous devez avoir.

— Il faut compatir à la peine de tout le monde, et surtout prier pour que notre jeunesse chasse l'ennemi du territoire !

— Ah ! sans doute, un jeune homme si distingué. Enfin ! Dieu le garde !

— Dieu les garde tous, les bacheliers et les laboureurs, mère Herbelot !

Jamais mademoiselle de Maugreland n'ouvrait un journal; elle demeurait enfermée dans son logis comme jadis, plus encore que jadis, allait, venait de son jardin à son fruitier, de sa lessive à son grenier.

Cinq ou six jours pourtant après le départ de François, elle alla voir l'abbé Le Garouiller, que ses douleurs retenaient au coin du feu. Il fallait bien visiter son vieil ami malade; et puis peut-être mademoiselle de Maugreland était-elle poussée par un irrésistible besoin de savoir des nouvelles et de prononcer le nom de l'absent.

— Eh bien, ma pauvre amie, les affaires continuent à mal marcher, lui dit l'abbé, tout de suite.

— Ah!

— Les Prussiens avancent; hier, déroute complète des nôtres à une dizaine de lieues d'ici; on dit que l'ennemi va entrer en ville demain ou après.

— Entrer en ville?... entrer?... mais peut-être bien, au moins, se défendra-t-on auparavant?

— Eh! qui voulez-vous qui nous défende, chère amie? Une poignée de bourgeois qui ont surtout peur que les Prussiens ne boivent leur vin et ne réquisitionnent leurs denrées sans les payer? qui vont en procession à la mairie depuis ce matin, pour supplier le maire de s'entendre, à l'amiable, avec les autorités prussiennes?

— Est-ce vrai ? est-ce vrai ?... demanda, par deux fois, la vieille fille, qui rougit de honte et de rage.

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, mon amie. Ah ! c'est dur, de voir à la fois la ruine et la décadence de son pays ! En 1815, ce n'était pas comme cela, non !

— Ainsi, l'ennemi entre sans coup férir ?

— Et vous aurez demain une douzaine de Prussiens à loger, à héberger chez vous.

— Jamais !

— Comment, jamais? Il faut pourtant vous préparer à l'événement ; car, à moins qu'on ne fasse sauter la ville...

— Jamais ! répéta mademoiselle de Maugreland, dont le visage déjà rigide s'assombrissait de plus en plus.

— Et vous les verrez arriver la première, car ils entreront par la porte Saint-Vincent, tout à côté de chez vous.

Jeanne de Maugreland secoua la tête sans répondre. Puis, un moment après :

— Et l'armée ?.. dit-elle.

— L'armée, mon amie ? est-ce que nous avons une armée? Que voulez-vous que fassent des conscrits n'ayant jamais vu le feu, lancés comme chair à canon contre la formidable artillerie de nos ennemis ? Ils ont fui comme des lièvres, pardi ! jetant leur fusil et leur sac pour courir plus vite.

La vieille fille ne répondit pas ; l'abbé Le Garouiller n'ajouta rien qu'un mot :

— Nous avons trop vécu, ma pauvre amie !

Il y eut un silence ; l'abbé tisonna pour se donner une contenance ; mademoiselle de Maugreland immobile, l'œil fixe, semblait regarder le feu, comme fascinée par les flammes qui léchaient les armes de la ville sur la plaque de fonte de l'âtre.

Mais qui l'eût vue eût été effrayé de l'expression tragique de son visage. On aurait dit le masque d'une Euménide taillé dans du basalte.

L'abbé n'avait point de lunettes, et, d'ailleurs, ne regardait pas.

Au bout d'un moment, mademoiselle de Maugreland se leva et prit congé.

— Adieu, mon ami, adieu ! Si vous arrivez devant Dieu le premier, priez-le pour moi.

Elle chemina morne et roide. Les talons de ses galoches frappaient le pavé de pas égaux et sonores que répétait l'écho. La ville dormait. De temps en temps, mademoiselle de Maugreland, en passant devant telle maison muette et noire, levait les yeux, et il y passait une lueur hautaine, irritée, méprisante.

Enfin elle atteignit sa rue. C'était, je l'ai dit, une rue de faubourg ; donc elle était longue, mal pavée, solitaire, bordée de maisons rares et inégales et de grands mûrs de clôture. Au bout, c'est-à-dire juste à la rencontre de la maison Maugreland, il y avait

une vieille porte démantelée, à moitié enfouie dans des constructions difformes et incohérentes. Entre les pierres de la porte poussaient les joubarbes et les giroflées. L'été, au soleil, les lézards couraient d'une fente à l'autre ; l'hiver, la neige s'arrêtait aux angles, et, par les mâchicoulis, les frimas s'attachaient aux menues branches des arbrisseaux qui croissaient dans le ciment détrempé par la pluie.

Jamais mademoiselle de Maugreland n'avait regardé cette vieille porte qu'avec la plus complète indifférence. Pourquoi, ce soir-là, s'arrêta-t-elle, avant d'introduire son loquet dans la serrure de son logis, pour la contempler ?

C'était par cette porte que, le lendemain, entrerait l'ennemi. Elle vit, en imagination, une suite de chevaux piaffant sous des cavaliers lourds, au casque brillant, à l'air insolent et dur.

Et deux larmes descendirent sur ses vieilles joues brunes et ridées.

Elle rentra pourtant, referma sa porte, fit glisser le verrou dans la gâche ; puis, à tâtons, alla prendre dans un coin une allumette, pour allumer une petite lampe à pétrole. L'allumette, frottée au mur, s'enflamma, puis s'éteignit sous un souffle de vent ; machinalement elle en prit une autre, qui s'éteignit de même ; puis une troisième. Elle fit de sa main gauche un abri pour la quatrième et se dit :

— J'aurai laissé une fenêtre ouverte.

Laisser une fenêtre ouverte, par inadvertance, n'était guère dans les habitudes de la vieille fille; mais, dans de tels moments, sait-on bien ce que l'on fait?

Quand donc elle eut allumé sa lampe, en prenant les précautions nécessaires, elle avança dans le couloir et s'aperçut que la fenêtre du fond, donnant sur le jardin, était toute béante.

Jamais, précisément, elle n'ouvrait cette fenêtre, qui faisait courant d'air avec la porte. Elle avança encore et vit à terre les débris d'un carreau cassé.

Évidemment, quelqu'un venant du dehors avait cassé un carreau pour ouvrir la fenêtre.

Le premier mouvement de mademoiselle de Maugreland fut de sortir et d'aller chercher main-forte. Mais je ne sais quoi la retint. Peut-être pensa-t-elle au lendemain et se dit-elle qu'il ne valait plus la peine de défendre sa vie et son bien. Elle retourna sur ses pas, et, bravement, ouvrit les portes qui donnaient sur le couloir, l'une après l'autre.

Dans la cuisine, personne; dans sa chambre, rien; mais dans la troisième pièce, — c'était la chambre de François, — elle entendit d'abord un ronflement, puis elle vit sur le lit, étendu tout habillé, poudreux, déchiré, François.

Çà et là, sur les meubles et par terre, des pièces de son équipement; ni fusil ni sac, mais un sabre et un revolver.

Cette vue ne la fit pas changer de visage. On eût dit que, depuis sa conversation avec l'abbé Le Garouiller, et depuis qu'elle avait trouvé chez elle les traces d'effraction, un secret instinct l'avertissait.

Sans éveiller le dormeur, sans le regarder de près ni l'effleurer de la main, elle traversa la chambre et prit le revolver. Il était chargé encore de ses six balles.

Les yeux de mademoiselle de Maugreland allèrent du revolver à François, et elle demeura un moment pensive; puis elle sortit de la chambre, emportant l'arme, et s'en alla prier.

Mais elle ne put demeurer longtemps agenouillée. Pas davantage elle ne pouvait dormir. Elle se promena dans le jardin, malgré le froid, pour se fatiguer; et enfin, vers trois heures, se coucha.

A six, elle était levée. Son premier soin fut de dissimuler avec un meuble le carreau cassé du corridor, et d'enlever toutes les traces du passage et du séjour de François.

Puis elle alla le réveiller dès qu'il fût jour. Il dormait encore, comme une pierre. La face et les mains étaient rouges, les jambes enflées. Il était facile de voir qu'il avait dû faire, en courant, une longue traite. La respiration était rauque, embarrassée.

Mademoiselle de Maugreland dénoua la cravate du malheureux, lui ôta ses souliers, le secoua et lui présenta un bol de vin chaud.

Il ouvrit d'abord de grands yeux bêtes et avala le vin avec une avidité brutale. Puis, le sentiment des choses lui revenant, il éclata en sanglots.

— Si vous saviez, dit-il, quelle chose horrible et quel épouvantement ! On est là, immobile à son rang, on ne voit rien, si ce n'est peut-être une ligne à l'horizon, quand on a une longue-vue ; il pleut, il neige, on a froid, on a faim, on est harassé par mille supplices...

Sans répondre ni d'un mot, ni d'un geste, ni d'un regard, mademoiselle de Maugreland rangeait les effets, épars çà et là par la chambre.

En rangeant, elle se rapprocha du lit ; François, anxieux, hagard, lui saisit le bras et reprit :

— Si ce n'était encore que la bataille ! eh bien, on fermerait les yeux, et on irait devant soi en tirant autant de coups qu'on a de cartouches dans son fusil ;.. mais ce sont les marches forcées dans la boue, les nuits passées sans abri ! c'est l'ignoble nourriture prise à la gamelle... c'est... ô misère !... Et puis, rien que de mauvaises nouvelles de la guerre ! Et puis, des chefs en qui l'on n'a pas confiance...

— Prends garde qu'on ne te voie ou qu'on ne t'entende, dit la vieille fille sans répondre. Il ne faut pas qu'on te trouve ici !

— Nous étions en bataille, reprit François, et je vous jure que j'avais bonne intention !... Mais tout à coup voilà un bruit effroyable... Vous n'avez pas

d'idée de ce bruit-là... c'est un sifflement plus aigu et plus intense que celui de mille sifflets de chemin de fer... Autour de vous, de tous côtés, ce sifflement déchire l'air... et puis, en même temps, des coups de canon. Tout cela dans une fumée qui étouffe et aveugle; c'est comme une tourmente infernale. On reçoit au visage de la boue, de l'eau, des pierres, des débris sanglants... Que vous dire?.. Je ne sais pas si je me suis battu, si les autres sont morts, si j'étais seul ou si... Je ne sais rien... j'ai couru, couru, couru... puis marché... marché!...

A combien de lieues d'ici s'est livrée la bataille, et comment suis-je là?.. Il faut que j'aie fui... et que je sois un lâche. Mais... oh! regardez-moi, je vous en prie! je retournerai au feu, et je ne fuirai plus!

Elle ne le regarda pas, sortit en lui disant : « dors », et en fermant la porte à clef.

Elle alla prendre un gros livre sur un des rayons de la bibliothèque, y chercha, comme dans un dictionnaire ou une encyclopédie, y trouva ce qu'elle cherchait, et descendit en ville.

En ville, elle acheta de la fleur de soufre.

— C'est, dit-elle au marchand, pour les vignes de mon jardin qui ont été à moitié gâtées, cette année, par l'oïdium.

Peut-être le marchand pensa-t-il qu'on ne soufrait pas les vignes au mois d'octobre; mais il donna le soufre sans observation.

Ailleurs, mademoiselle de Maugreland acheta du salpêtre :

— En ce temps-ci, dit-elle, il est prudent de faire des provisions. J'ai acheté un demi-porc, je vais le saler.

D'ailleurs, nulle part, un mot de la guerre ni des Prussiens qui allaient arriver le soir. Quand elle entendit à cet égard des allusions, elle ne les releva pas.

De retour chez elle, et sa porte refermée, elle courut à la cave, ramassa, boisselée par boisselée, du charbon dans une des grandes tonnes à faire la lessive, et le pila en y mêlant de l'eau, du soufre et du salpêtre. Qui l'eût vue ainsi, en aurait eu peur.

Elle avait revêtu des habits sordides; ses efforts pour piler le charbon l'avaient mise en sueur; et la sueur collait au visage la noire poussière du charbon. Ses cheveux gris dénoués flottaient et fouettaient son visage de mèches humides et poudreuses. Ses grands bras maigres et noueux, plongés jusqu'au coude dans la pâte noire, semblaient des ressorts de machine.

Elle pétrissait, pétrissait en se hâtant, car on approchait de dix heures, et elle ne voulait être vue à l'œuvre par quiconque.

Quand elle eut fini, elle alla chercher des claies sur lesquelles on fait sécher le fruit, et les couvrit de sa pâte noire, tamisée à travers un crible; puis, une à une, elle porta les claies au soleil.

Le soleil était chaud, et le mélange séchait vite.

A mesure qu'il séchait, mademoiselle de Maugreland le ramassait et en emplissait des sacs.

Et, entre temps, elle faisait encore une besogne étrange.

Dans sa cave, sous la porte du jardin qui regardait vers la campagne, elle soulevait et détachait des moellons à l'aide d'une pioche. Une fiévreuse surexcitation doublait sa force musculaire ; en moins d'une heure, elle eut creusé une anfractuosité dans les fondations de sa maison. Là, elle entassa des sacs de poudre.

Quand ce fut fait, vite, avec du chanvre et du soufre fondu, elle roula une mèche, — une longue mèche qui partait de la mine et montait jusqu'au rez-de-chaussée.

Tout à coup le marteau de la porte de la rue retentit. Ce frappement l'éveilla comme en sursaut ; elle regarda l'heure : cinq heures !

Cinq heures ! et elle travaillait depuis l'aube d'un travail de cyclope ! Pourtant nulle fatigue n'avait brisé ses muscles raidis, et il lui sembla que le temps avait marché avec une rapidité vertigineuse.

On frappa un second coup.

Une crispation de colère fronça ses sourcils : elle ne voulait ni voir personne ni être vue.

Néanmoins elle entr'ouvrit le judas de la porte. C'était l'abbé Le Garouiller.

Le pauvre prêtre avait dû bien peiner, pour se traîner avec ses béquilles jusqu'à la maison du faubourg. Sa main tremblait en soulevant le marteau une troisième fois.

— Il sait le malheur! pensa Jeanne en jetant un morne regard sur la porte de la chambre où François dormait encore.

Elle hésitait à ouvrir pourtant. Mais elle entendit madame Herbelot répondre à une question inquiète de l'abbé :

— Non, pour ça non : elle n'est pas sortie.

Elle ouvrit, l'abbé entra, et, dès qu'il eut levé les yeux sur mademoiselle de Maugreland, il recula épouvanté.

Noire, les yeux fixes et sombres, les bras et les mains encore crispés par le travail dur et pressé, l'Euménide restait devant lui, immobile et muette.

— Qu'avez-vous fait? qu'y a-t-il?

En avançant de quelques pas, le vieux prêtre sentit des grains de poudre craquer sous ses pieds, respira l'odeur du soufre.

— Malheureuse! qu'avez-vous entrepris? quelque folie, quelque crime peut-être? A quoi bon faire de la poudre, à cette heure? Prétendez-vous donc, à vous seule, défendre la ville?

— Oui, selon mes moyens.

— Voyons, ma chère amie... ma pauvre amie!...

il faut prendre les choses où elles en sont... La ville n'est pas fortifiée, elle n'a pas de garnison, pas d'armes. .

— Elle a pour garnison ses habitants; quant à des armes, il fallait en faire.

— Peut-être. Mais on n'en a pas fait, et l'ennemi sera ici tout à l'heure.

— Hé! allez-vous-en, mon cher prêtre, et dites un *De profundis*.

— Allons donc! Je suis venu précisément poussé par l'inquiétude. Votre tristesse d'hier, les paroles que vous avez laissé échapper me préoccupaient. En apprenant l'approche de l'ennemi, j'ai compris que vous alliez avoir un rude moment à passer. Je suis venu vous chercher enfin, et je vous emmène.

La vieille fille, sans répondre, eut un geste de dénégation inflexible.

L'abbé prit ses mains noires, les serra, et dit d'une voix émue :

— Je vous en prie... allons! prenez ici les objets auxquels vous tenez le plus, les souvenirs sacrés que vous voulez soustraire à la profanation... car votre maison sera la première occupée.

Elle eut un ricanement de sauvage triomphe.

— Occupée?.. Non pas!

— Jeanne de Maugreland, vous ne voudriez pas attirer sur vos concitoyens les vengeances des Allemands? Il y a ici des enfants, des femmes. Avez-vous

songé aux conséquences d'un crime... héroïque, mais inutile !

— Que m'importe ?

— Oh !.. Mon amie, calmez-vous ! ma voix a eu jadis sur vous de l'autorité... et, si elle n'en a plus, souvenez-vous !.. Par le cœur au moins, vous êtes mère aussi, et il y a bien peu d'années que vous pressiez dans vos bras un enfant tendrement aimé. Si...

— Ah ! oui, s'écria-t-elle avec un accent terrible, parlons de cela !.. Parlez-moi de lui !

Et, tout à coup, des larmes chaudes jaillirent de ses yeux ; du doigt elle indiqua au prêtre la porte voisine, et, en étouffant un sanglot :

— François est là ! dit-elle.

— Ah ! fit l'abbé Le Garouiller, avec un geste de douleur.

— Vous voyez bien qu'il ne faut pas qu'on le trouve là-dedans, fuyard sans être blessé, et qu'on le fasse prisonnier dans son propre lit !

L'abbé demeura un moment écrasé, lui aussi, sous la honte et la douleur ; puis :

—Emmenons-le, dit-il, pendant qu'il en est temps encore. Qu'il sorte de la ville par la porte opposée et s'en aille rejoindre son corps ou un autre !

Mais mademoiselle de Maugreland demeura roide et résolue.

Alors, l'abbé, de ses mains débiles, secoua la porte de François. Soit qu'il dormît encore, soit

qu'il gardât la consigne donnée, le matin, par sa mère adoptive, François ne répondit pas.

En ce moment, il y eut de l'émoi dans la rue; on entendit les voisins sortir de leurs maisons.

Les Prussiens étaient signalés. Les uns regardaient au loin pour les voir, avec des longues-vues; les autres s'en allaient tristes.

Jeanne, de ses bras vigoureux, secoua le vieux prêtre, le ramena vers la porte d'entrée, bien qu'il s'en défendît.

—Madame Herbelot, venez vite et emmenez M. l'abbé... La maison va sauter.

La voisine accourut sans comprendre, tandis que le prêtre se cramponnait à la porte et résistait selon ses forces.

— Je vous assure, disait l'abbé, les mains jointes, que, si ce que vous allez faire avait un sens... que, si au prix de votre vie, au prix du sacrifice de toute la ville, vous pouviez faire quelque chose pour le salut de la France, je ne vous retiendrais pas !

— Et l'exemple ! n'est-ce donc rien? répondit la vieille fille en mettant l'abbé dehors d'un dernier effort, et, en fermant résolument sa porte : Et l'exemple ! n'est-ce donc rien ?

Quelques moments après, on vit distinctement briller les casques pointus, aux derniers reflets du soleil couchant.

En avant, il y avait des cavaliers, ceux qu'on appelait des uhlans.

Mademoiselle de Maugreland était montée au premier étage de sa maison et se tenait debout sur le balcon, en face de la grand'route, en face de la porte effondrée qui marquait encore l'entrée de la ville.

L'abbé, dans la rue, appelait au secours.

— Elle est folle ! disait il, en essayant d'ameuter les voisins. Forcez sa porte; contenez-la.

— Tonnerre ! donnez-nous l'absolution, répondait elle.

Mais les voisins effarés écoutaient peu.

Quand les cavaliers furent devant la porte Saint-Vincent, à cinquante pas de sa maison, Jeanne de Maugreland arma le revolver de son fils adoptif et tira un coup, puis deux, trois, quatre, cinq, six...

Les cavaliers ripostèrent et s'élancèrent en avant, le sabre au poing. Les voisins éperdus crièrent, en se défendant ou en s'enfuyant. Il y eut, pendant quelques minutes, sous la porte Saint-Vincent, une mêlée affreuse...

Puis, tout à coup, la maison sauta.

FIN

TABLE

Pages.

UNE FEMME ROMANESQUE. 1

ADRIEN MALARET. 155

L'EXEMPLE. 295



PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE. — 1610-1.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01675202 6